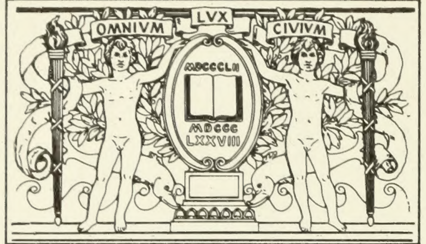
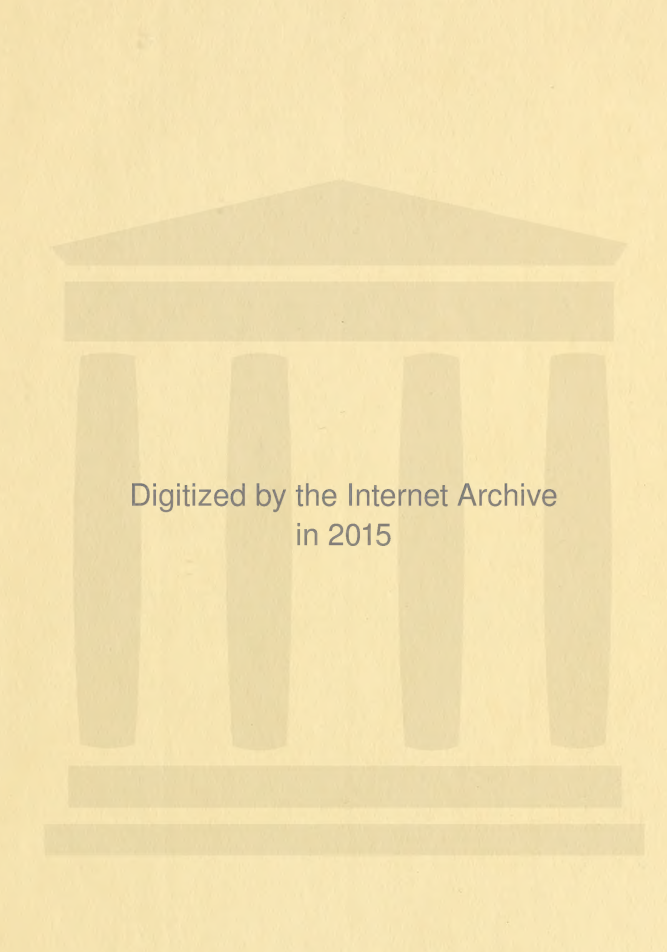

OMNIVM
LVX
CIVIVM
MDCCCLII
MDCCC
LXXVIII





COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES.

COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE,

GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice historique sur les Mœurs, Usages, Coutumes, Religions, Fêtes, Supplices, Funérailles, Sciences et Arts, Commerce, etc. de chaque Peuple;

RÉDIGÉS PAR SYLVAIN MARÉCHAL.

SECONDE ÉDITION,
Revue et corrigée.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, N°. 16, près celle de l'Eperon.



Homme Baschkir



Femme Baschkirienne.

MOEURS

ET COUTUMES

DES BASCHKOURTS,

OU

BASCHKIRS.

ON appelloit autrefois Paskatirie le terrein que les Baschkourts occupent, et qui faisoit partie de l'ancienne Bolgarie. Après avoir long-temps erré dans la Sibirie méridionale, ils se sont fixés sur les rives du Wolga et de l'Oural, répandus sur les provinces d'Oufa et d'Iset, dans le gouvernement d'Orenbourg. Les montagnes de la Baschkirie sont riches en métaux; mais, ce qui vaut mieux encore, ses plaines sont fertiles, ses lacs poissonneux, et ses forêts remplies de gibier. Lors de la conquête du royaume de Kasan par un Tzar de Russie, ils se soumirent lâchement au vainqueur qui leur fit bâtir la ville d'Oufa, pour les garantir des fréquentes incursions des Kirguises. Ce peuple cependant, qui ploya si facilement sous le joug, ne le sup-

porta point avec la même docilité. Il se révolta souvent, notamment en 1676, 1708 et 1735. En 1741, rebelles et vaincus de nouveau, la couronne dont ils relèvent, établit sur les frontières de la Baschirie des forts propres à les arrêter dans leurs expéditions militaires, qu'ils font toujours à cheval. On leur interdit encore la liberté de s'établir hors de chez eux. Les troubles arrivés en 1774, seront probablement les derniers de la part d'une nation sans discipline, et affoiblie par ses pertes.

En 1770, cette peuplade comptoit encore vingt-sept mille familles réparties en trente-quatre Wolosts ou branches particulières séparées les unes des autres, et ayant chacune son canton distingué du reste. Chaque Wolost est présidée par un ou plusieurs starschini, *anciens*, pris dans les familles notables, et surveillé par un adjoint, espèce de greffier qui représente la chancellerie d'Orenbourg. Depuis long-temps privés du droit d'être gouvernés par un Kan, qui ne relevoit que de ceux qui l'élisoient, les Baschkirs n'ont plus même parmi eux de noblesse.

Le tribut qu'ils payèrent d'abord en argent, puis en cire, en miel et en pelleteries, est remplacé aujourd'hui par le service militaire auquel ils sont assujettis, et à l'entretien des soldats

qu'ils fournissent. En outre, ils se sont obligés à acheter à la ferme de la couronne le sel qu'ils tiroient auparavant de leurs lacs.

Nomades ou vagabonds jusqu'à l'époque de leur réduction en province Russe, depuis ils ont combiné la vie errante et pastorale, avec les occupations sédentaires de l'agriculture. Ils ont des demeures fixes en hiver, et portatives en été. Un village, *aoul*, renferme depuis dix jusqu'à cinquante cabanes assez mal construites avec des poutres informes. Ces barraques n'offrent qu'une chambre basse et petite à toit plat, et qui n'a pour fenêtres que des trous fermés avec des vessies d'animaux, ou des haillons huilés. La cheminée est un cylindre, ou perches revêtues de terre-glaise. Une marmite de fer y est toujours suspendue. Les siéges ne sont autre chose que des bancs larges, où la volaille et le menu bétail séjournent pêle-mêle avec les maîtres.

Les villages ambulans d'été contiennent entre cinq et vingt *tirmas*, ou chaumières rondes, qui ont la forme d'un cône tronqué. Toute la vaisselle est d'écorce de bouleau. Ils ont des mortiers de bois pour y écraser le chanvre ou le lin. Leurs vases sont des sacs de cuir. Ils ont imaginé des moulins à eau et à bras assez ingénieux. Le labour, la chasse et l'éducation des

troupeaux, sont les seuls objets de leurs occupations. Ils ont des bœufs, des vaches, des chèvres, des brebis, quelques chameaux, de beaux chevaux ; mais point de cochons, animaux impurs selon Mahomet, dont ils suivent le Koran. Ils donnent aussi tous leurs soins aux abeilles ; plusieurs d'entr'eux possèdent jusqu'à cinq cents ruches. Ces ruches sont placées au haut des arbres. Sans cette précaution, les ours friands y feroient le plus grand ravage. Pour en retirer le miel, ils passent une corde autour de l'arbre et autour du corps, et montent ainsi jusqu'au sommet. La fertilité des terres labourables supplée à la négligence qu'ils apportent à leur culture.

Ils ne connoissent point l'usage du fléau, pour battre les grains ; à l'exemple des Boughares, leurs premiers ancêtres, ils se mettent à cheval ou sur un bœuf, et courent par-dessus les épis. Les riches d'entr'eux ne vont à la chasse que pour leur plaisir. Un Baschkir, et généralement un Tartare, croiroit déroger s'il exploitoit lui-même ses mines. Il consent plutôt à les laisser en non-valeur, quand il ne trouve pas à les louer pour un certain temps. D'ailleurs, ces peuples sont trop foiblement constitués et trop ennemis d'une occupation suivie, pour se faire à ce rude travail. Paresseux et

indolens, ils passent les hivers constamment accroupis devant leurs foyers, jasant, fumant et buvant du lait aigre. Les femmes, chargées de tous les détails du ménage, n'ont pas un moment à perdre.

La préparation des fourrures, des pièces de feutre, et sur-tout des outres de toute grandeur, les occupe le plus; elles leur servent de vases propres à contenir leur koumiss, liqueur factice à la mode, composée de lait aigri. Elles fabriquent aussi beaucoup de grosse toile avec les fibres de l'ortie. Elles apprêtent les alimens, qui consistent en lait de jument, de vaches ou de brebis; quelque peu de gibier ou de poisson, rarement de la chair de quadrupèdes; quelquefois on fait cuire sur la braise des flans azimes de gruau et de farine. Les Baschkirs, quoique les plus grossiers parmi les Tartares, n'en sont pas les moins hospitaliers. L'outre au koumiss est toujours à la discrétion du premier voyageur qui s'offre à eux. Ils ont des repas réglés, et mangent assis sur leurs talons autour des mets servis à terre. Ils ne manquent jamais de réciter une prière; voici celle qu'ils font quand ils entament une outre, ou flacon de lait aigri :

Prière des Baschkirs, en buvant.

« Dieu du monde, soleil! nous te rendons

» graces de tes bienfaits, l'outre au *koumiss* à » la main : fais qu'elle soit aussi-tôt remplie » que vidée, afin que jamais les lèvres dessé-» chées du voyageur ne la trouvent tarie ».

Mais il faut être pressé par la faim ou la soif, pour partager leur table sans la plus forte répugnance. Quand ils pressent leur lait, c'est dans le tissu de crin ou calotte dont ils se couvrent la tête. Les petits pieds de moutons au feu, revêtus de leur laine, sont distribués quand ils sont bien noircis à la flamme. Ils ont un plat de régal dans lequel chaque convive plonge les cinq doigts à la fois. On ne soutiendroit pas la lecture d'une description plus détaillée. Irrasatiables mangeurs, on en a vu se repaître de quinze livres de viande, arrosées de seize pintes de lait aigre. Le pain sert de pâtisserie et de friandise. A la porte de la cabane est toujours un cheval tout sellé, à l'usage des convives que l'on traite. Mais les *vieillards sans reproches*, et les *barbes blanches* (selon leurs expressions), sont l'objet de toutes leurs complaisances. Pour déterminer un ami indécis à quelque partie de plaisir, on lui promet de le placer parmi les vieillards de la famille. Le vieillard est comme l'idole de la maison, et le dieu de la fête qu'on y donne. Il est toujours placé au rang d'honneur. On s'occupe de lui plus que de tout le

reste, il devient le centre des amusemens. Femmes et enfans s'empressent à ses côtés.

Les Baschkirs ne prennent guère que deux femmes. Une fille à marier coûte depuis quinze jusqu'à deux cents pièces de bétail, tant chevaux que vaches et brebis. C'est un Moula, prêtre Mahométan, qui reçoit le serment des deux conjoints; il dit à l'époux en lui donnant une flèche : « Sois brave! nourris et défends ta femme, pendant que tu es jeune; elle te donnera des enfans qui prendront ta défense, et auront soin de toi, quand tu seras vieux. » Les mariages ne se célèbrent et ne se consomment qu'en été. En hiver la nation est trop affoiblie pour s'acquitter dignement des devoirs qu'imposent l'hymen et l'amour. Deux hommes et deux femmes couchent, dit-on, la première nuit avec les nouveaux mariés, qui se passeroient bien de la présence de quatre témoins. Avant d'être livrée à son époux, l'épousée est long-temps disputée par les filles et les femmes du canton qui se l'arrachent, chacune de son côté. Mais ce combat n'est que simulé. Les femmes l'emportent toujours sur les filles, qui soutiennent mollement une cause, que toutes voudroient déjà avoir perdue. Les femmes victorieuses emmènent la future à l'écart, et lui font secrètement la bizarre céré-

monie d'usage en pareil cas dans ce pays, et qu'on appelle *Tagui algan*. Elle consiste à passer le rasoir sur cette partie du corps, que Vénus Anady-Omène, ou sortant de la mer, cachoit, dit-on, de l'une de ses mains. Les femmes de la Grèce entendoient mieux leurs intérêts que les Bachkiriennes. Le lendemain de la première nuit des noces, la nouvelle mariée fait à son mari un présent de plusieurs paires de bêtes à cornes, choisies dans celles qu'on a données pour sa dot. Les divertissemens d'une noce sont très-bruyans et assez variés. On mange beaucoup ; on boit à l'avenant. On se livre à différens exercices de corps. On exécute des danses, et on répète des chansons nationales, au son de la flûte, qui n'est autre chose qu'un tronc de choux percé. D'autres en même-temps bourdonnent entre leurs dents l'accompagnement de la basse. Les femmes portent des espèces de grands éventails, sur les plis desquels sont tracées leurs plus jolies chansons.

La fête nuptiale terminée, quand le jeune homme est sur le point d'emmener sa jeune femme dans un autre village que celui où elle est née, on la voit ordinairement verser des larmes, en prenant congé de ses compagnes, qu'elle va embrasser de cabane en cabane. Elle n'oublie pas l'outre au *koumiss*, qu'elle

caresse tendrement, en la remerciant de l'avoir nourrie, et en lui attachant un petit présent.

Les autres usages des Baschkirs rentrent dans ceux des Tartares Russes dont ils font partie. Leurs cérémonies funèbres en diffèrent. Un convoi mortuaire ressemble beaucoup à une cavalcade, à la tête de laquelle est le Moula et les fossoyeurs. Le cadavre est attaché sur une planche suspendue entre deux chevaux. La suite du deuil est toute à cheval. Quelque temps après l'inhumation, on célèbre une fête commémorative autour de la barraque construite sur le tombeau; on y prie, on s'y régale, et l'on y danse.

Leur religion est un mahométisme mélangé avec quantité de pratiques païennes. Ils ne seroient pas aussi repréhensibles, s'ils se bornoient au culte du Soleil. Dévots envers cet astre, ils ne tuent point une pièce de bétail, qu'ils ne lui en fassent l'hommage en se prosternant devant lui : ils ont à cet effet un échaffaudage, espèce d'autel, sur lequel ils exposent à ses rayons la chair cuite de l'animal, avant de s'en repaître. Ils croient au démon, et ont des exorcistes pour le conjurer. Leurs Moulas, dans l'occasion, leur servent de magiciens pour leur prédire l'avenir.

Mais une coutume religieuse qui fait honneur à ce peuple, et dont il devroit résulter quelqu'heureux effet pour l'agriculture trop négligée en ce pays comme ailleurs, c'est la fête de la charrue. Elle a lieu au printemps, avant de commencer les premiers labours. Chaque village se rassemble sur ses terres; tout le monde prend part à cette auguste cérémonie, les nourrissons même à la mamelle. Les bœufs sont attelés. Le père de famille, à la tête de ses enfans, attend, pour tracer le premier sillon, que le prêtre, placé au centre, une main levée vers le Soleil, l'autre pesant sur le manche d'une charrue ornée de fleurs, ait prononcé une prière conçue à-peu-près en ces termes:

PRIÈRE AU SOLEIL.

Pour la fête de la charrue.

« Soleil! seul bienfaiteur de ces rudes con-
» trées! nous ne te demandons pas d'intro-
» duire tes rayons au fond de nos mines, pour
» y mûrir les métaux qu'elles cachent. Que
» d'autres plus avides déchirent les entrailles
» de la terre, pour en arracher de pénibles tré-
» sors. Qu'ils se condamnent aux travaux des
» esclaves, pour être placés au rang des riches.
» Soleil! les voeux que nous t'adressons sont

» plus dignes d'être exaucés. Nous te deman-
» dons d'abondans pâturages pour nos trou-
» peaux nourriciers, et quelques moissons de
» bled pour nous. Bénis nos graines, et sup-
» plée par ta chaleur au peu de culture de nos
» laboureurs ambulans. Bénis la charrue diri-
» gée par des mains grossières et inhabiles, mais
» en tout temps ouvertes aux malheureux.
» Bênis les sillons que nous allons tracer en ta
» présence. Tu le sais. La récolte qu'ils nous
» donneront ne sera pas toute pour nous;
» l'étranger pauvre n'aura qu'à se montrer pour
» en prendre sa part. Nous t'invoquons d'une
» voix unanime! Jamais nous ne pourrons,
» sans doute, égaler la reconnoissance au
» bienfait. Mais du moins, nous ne portons
» rien à notre bouche qu'il n'ait été exposé en
» oblation à tes purs rayons. L'outre au kou-
» miss a-t-elle jamais coulé sur nos lèvres,
» avant que nos lèvres n'aient fait monter jus-
» quà toi nos actions de graces. Père de la na-
» ture, luis toujours sur tes enfans, qui n'ont
» que toi pour exister ».

Voici le signalement et le costume desBaschkirs. Les traits de leur visage indiquent bien qu'ils sont de race Tartare, quoiqu'ils ayent la physionomie un peu plus plate. Leurs oreilles sont grandes et leurs yeux petits; ils sont plus

charnus et d'une complexion moins robuste que leurs frères de Kasan. La barbe du plus grand nombre est d'un châtain foncé. L'un et l'autre sexe portent des *kasdaks*, chemises de grosse toile d'ortie; des hauts-de-chausses longs et amples, des *itaiks* (bottines), et des *sanks* (pantoufles). Les pauvres s'entortillent les pieds avec des haillons, et mettent des souliers d'écorce d'arbre. Les habits de dessus des hommes, garnis d'un bord de pelleteries, sont très amples et fort longs. Le drap rouge a toujours la préférence. Le belga ou la ceinture passe par-dessus, ainsi que le ceinturon auquel est suspendu le sabre; ce qui fait que le vêtement de dessous ne se voit pas. Leurs pelisses d'hiver sont faites de peaux de brebis. Ces dernières sont arrangées de manière que la crinière de l'animal dépouillé flotte sur le dos. Un Baschkir ainsi vêtu, présente une figure grotesque, sur-tout lorsqu'il fait du vent. Ils portent la barbe au menton, se rasent la tête et la couvrent d'une calotte souvent brodée en or ou en argent. Le bonnet cependant fait reconnoître d'abord un habitant de la Baschkirie. C'est un cône arrondi, haut de près de six pouces, fait de drap, ayant un rebord de fourrure, peu large, distant du bonnet, et semblables aux chapeaux des matelots Hollandois. Quand ils voyagent, ils portent des *salbar*,

c'est à dire, des hauts-de-chausses si amples, qu'ils peuvent y faire entrer les pans de tous leurs habits. Lorsqu'ils partent pour une expédition militaire, les uns se munissent d'un arc et de cinquante flèches, et d'une lance; ils se couvrent d'un casque et d'une cotte de maille d'anneaux d'acier, fort lourde, et qui coûte très cher : aussi en font-ils peu d'usage. Les autres se fournissent d'un sabre, d'un fusil et de plusieurs pistolets. Dautres se har gent de toutes ces différentes armes à la fois. En outre, ils passent une peau d'ours ou quelqu'autre fourrure. Ils sont courageux, adroits, bons cavaliers, et jaloux d'avoir de beaux chevaux. Une armée Baschkirienne en marche offre plusieurs particularités remarquables. Chaque cavalier s'habille à sa fantaisie. Tous portent des habits longs; et chacun, outre le cheval qu'il monte, en a un second de réserve qu'il ménage en cas de besoin, et qui d'ailleurs porte leurs vivres, dont la plus grande partie consiste en bleds fortement séchés : ce qui nécessite l'usage de plusieurs moulins à bras, que d'autres chevaux de la suite portent avec le reste du bagage- Chaque compagnie de cent hommes a son étendard bigarré différemment de celui d'une autre légion. Les chevaux ont des housses et des couvertures faites avec des pièces de feutre.

La robe de dessus des femmes, qui se nomme *sapren*, est de drap fin ou d'étoffe de soie, a des boutons, et s'applique au corps par le moyen d'une ceinture. Leur *düïlbega* est une *modeste*, espèce de mouchoir de col, garni avec des médailles disposées par couches comme des écailles. Les plus coquettes se couvrent le sein d'une espèce de grillage ou filet, composé de perles de verre ou de petites coquilles.

Les filles mettent leurs cheveux en plusieurs tresses ; elles y attachent des rubans et quantité de colifichets qui leur pendent jusqu'au gras des jambes. Le bonnet est chargé de médailles et de perles de verre ; à la partie postérieure est attachée une pièce qui couvre la nuque, et garnie comme le bonnet.

Les femmes, outre leur bonnet, portent sur le front un bandeau orné de même ; elles mettent leurs cheveux en deux tresses seulement ; quelquefois elles n'en ont pas du tout.

Lorsqu'il fait mauvais temps, les femmes et les filles portent le *tastar*, ou voile à la tartare. On le nomme aussi *yertyaik*. Il n'est en usage que parmi les Baschkires opulentes ; il leur sert de négligé.

Les Baschkires aiment beaucoup aussi à monter à cheval. Elles se font des tresses distinguées de

celles des hommes par leur grandeur et leur élégance. Leurs éventails, dont nous avons parlé, sont grossièrement faits.

Les Baschkiriennes ne prennent pas assez soin de leurs enfans; ils sont tous mal-propres et presque toujours mal vêtus. L'éducation y est très-négligée.

Fin des mœurs et coutumes des Baschkourts.

MŒURS
ET COUTUMES
DES BOUGHARES.

LA Bougharie a pour frontières la mer Caspienne et le lac Aral, la Perse et l'Inde septentrionale, et plusieurs provinces tartares. Boughara, sa ville capitale, est à trente journées d'Orenbourg. Les Boughares se disent descendans des Turkomans : d'abord pasteurs et nomades, ils devinrent dans la suite agriculteurs et sédentaires. Ils obéissent à un kan, qu'ils élisent eux-mêmes, et se sont conservé le droit de le changer, quand ils n'en sont pas contens. Ils en viennent rarement à cette extrêmité, parce que leur chef se conduit en conséquence et n'a garde d'affecter une puissance absolue ou arbitraire. Ils ne s'en sont pas tenus au coran ; ils ont leurs lois écrites, peu sévères, mais très-expéditives ; le châtiment y suit le crime à la piste, et le coupable n'a pas le temps de se ménager l'impunité. Leur caractère pacifique et l'esprit de tolérance qui en fait la base, attirent chez eux leurs voisins et l'étranger ; on se fixe volontiers au milieu



Bouchar de Siberie

lieu d'un peuple qui n'a point la manie d'une indiscrette curiosité. Le Boughare ne s'informe pas de la croyance de ceux qui séjournent sur son territoire; il lui suffit qu'on observe les devoirs de l'homme dont il respecte les droits; un juif ou un idolâtre, s'il a des mœurs, est aussitôt naturalisé Boughare.

Leurs écoles jouissent d'une telle célébrité que toutes les nations tartares y envoient leurs enfans, pour y apprendre les finesses de leur langue, ainsi que l'arabe, la géographie et l'histoire; les marchands même sont instruits, et les prêtres y sont estimés plus que par-tout ailleurs. Excepté la capitale, les autres villes sont plutôt de grands villages percés de plusieurs canaux d'eau vive, et offrant le mêlange heureux des travaux rustiques et de l'industrie mécanique. Les plantations et les manufactures sont l'objet des soins de cette nation estimable. Le Boughare n'a pas reçu de la nature une organisation robuste; mais il en a été dédommagé par son amour et son ardeur pour le travail; d'ailleurs, il se fait aider par des esclaves qu'il achète chez les Tartares. Un homme grand et nerveux, lui coûte cinquante à cent ducats boughares, (le ducat vaut environ dix livres) un peu plus qu'un cheval-pie de Boughare, qui vaut de trente à quatre-vingt ducats. Il vaut mieux encore se pro-

curer des hommes à prix d'argent que de les enlever à force ouverte, comme font les voisins du Boughare. Le Boughare a des goûts analogues à sa façon de penser : il est grand amateur du jardinage, et ses jardins sont entretenus avec le plus grand soin ; il donne la forme circulaire à ses plantations, qu'il entoure ordinairement d'un rang de mûriers. Les maisons sont petites, mais assez commodes ; les riches, pour bâtir, se servent du bois et de la brique ; les pauvres, de brossailles et de terre glaise ; on ne rencontre quelque trace de luxe que dans les mosquées et dans le palais du kan.

Le commerce est assez étendu : il se fait avec les nations limitrophes et pénètre jusques chez les Chinois et les Russes; mais le quartier est à Orenbourg, où les Boughares se rendent par caravanes. En 1773, on en rencontra une de 900 chameaux ; le négoce consiste en échange ; les ducats ne servent, pour ainsi dire, que d'apoints. Le kan des Boughares frappe monnoie, mais il fabrique plus d'espèces d'or que d'argent, à cause de la rareté de ce dernier métal dans le pays : l'empreinte est mauvaise et n'offre qu'une simple inscription.

Fidèles à leurs mœurs jusques dans le comestible, les Boughares préfèrent les végétaux : sobres et satisfaits de peu, du pain, du laitage

et des fruits sont toute leur nourriture en été comme en hiver ; ils n'en varient que la préparation ; ils s'enivrent, ou plutôt ils se rendent plus gais, en mangeant des gâteaux de pavot, ou en buvant de l'eau dans laquelle cette plante a distillé sa sève. Pour ne point contrevenir aux préceptes du coran, ils se contentent d'exprimer le jus des raisins qu'ils prennent en boisson, avant de lui permettre de fermenter ; ils aiment aussi beaucoup le thé, avec lequel ils font infuser des graines d'anis. La racine de *salab* ou *salep*, brunie au feu et réduite en poudre, leur sert de café, et les deux sexes en font un usage fréquent. Cette plante, plus connue en Europe sous le nom d'*orchis* ou *satyrion*, exhale, dit-on, une odeur spermatique : mais les Occidentaux éclairés lui refusent la propriété d'exciter aux doux plaisirs de Vénus. Les Boughares, d'après une heureuse expérience, ne lui contestent pas cette faculté, qui en effet est moins équivoque parmi eux. Peut être que le salep, qui n'est dans nos climats tempérés qu'un restaurant pour nos phtysiques, devient un stimulant sous le beau ciel de la Boügharie : aussi les naturels du pays, déjà très-portés à l'amour par eux-mêmes, excités encore par l'usage de cette poudre, épousent communément deux femmes, et assez souvent trois, même quatre ; les mœurs souffrent de ces usages : la nature ne

se prête pas toujours à cette multiplicité de caprices ; ces épouses attachées à un seul mari, n'ont pas toutes à s'en louer également, et les besoins renaissans sans être satisfaits, nécessitent les infidélités ; n'étant pas toujours à même de choisir, on s'expose à de crüels inconvéniens, pires encore que l'infidélité ; la sœur aînée de la petite vérole accompagne souvent la Vénus populaire, et charie son venin dans le plus beau sang de la terre. D'ailleurs les maris, outre la manie de vouloir l'être de plusieurs objets à la fois, ont encore celle de voyager, et de faire des absences longues et réitérées ; et souvent au retour, un échange des plaisirs les plus vifs dégénère en un échange des peines les plus cuisantes.

A ce fléau presqu'universel sur la terre, les Boughares joignent encore une maladie qui leur est particulière, et qui a retenu le nom de ce peuple ; elle est causée par un ver capillaire aquatique, qui a la longueur d'une aune, qui ronge l'intérieur du çorps, et mène au tombeau lentement et avec beaucoup de souffrances.

Les Boughares, sur-tout ceux soumis à la Russie, ressemblent beaucoup aux Tartares de Kasan ; leur costume est à peu près le même ; ils portent des moustaches, et laissent croître une petite barbe à la lèvre inférieure ; ils se ra-

sent la tête et la couvrent d'une calotte pointue, communément piquée ou brodée; par-dessus, ils mettent un bonnet aplati, bordé d'une fourrure; quelquefois ce bonnet, très-élevé, se termine en pointe, et ressemble à une ruche; leurs habits de dessus traînent jusqu'à terre : ils sont de drap, et garnis, pour l'ordinaire, d'un bord ou d'une frange.

L'habillement des femmes ne diffère en rien de celui des Kasaniennes; seulement celles qui veulent se distinguer du commun, se teignent les ongles en jaune.

Fin des mœurs et coutumes des Boughares.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TARTARES
DE TOBOLSK
ET DE TOMSK.

L'AN 1582, Yermak, chef de Kosaks, pénétra jusqu'au fleuve Irtisch, ruina Sibir, capitale de la Sibirie, bâtie sur la rive droite, et en dispersa les habitans Tartares. En 1687, le gouvernement russe se trouvant maître des conquêtes du barbare Yermak, fonda, à l'embouchure du fleuve Tobol, une autre capitale (Tobolsk) qui remplaça Sibir.

Les Tartares actuels de Tobolsk représentent les anciens possesseurs de cette contrée. Ils ne fréquentent pas la ville; mais ils occupent les deux côtés du fleuve Tobol. Les villages qu'ils ont formés contiennent de dix à cinquante fermes, et peuvent être évalués à plus de quatre mille mâles. Leur constitution physique et



Tatars de Tobolsk.





Tatars de Tobolsk.

morale a tant de ressemblance avec celle des Touralinzes, que ces deux peuples doivent être issus de la même souche. Ils ne diffèrent que par le culte. Les Tartares de Tobolsk n'ont pas encore bien compris l'avantage du baptême sur la circoncision

Ils sont tous agriculteurs par nécessité : ils eussent préféré d'élever des bestiaux ; mais le mauvais air qu'exhalent les eaux mal dirigées de l'Irtisch et du Tobol, feroit périr leurs troupeaux. Chacun d'eux ne laboure que ses trois *disettines* (c'est une étendue de soixante brasses de long sur quarante de large); la chasse ne sauroit les dédommager ; ils ne trouveroient pas de gibier ; et les tentatives qu'ils ont faites sur les abeilles n'ont point eu de succès. Les femmes sont presque toutes tisseranes; mais leurs métiers, d'une mécanique trop simple, n'avancent pas la besogne en proportion du temps. Leur pauvreté habituelle les met dans l'heureuse impuissance de satisfaire au luxe et à la débauche. Le prix d'une fille à marier est de vingt à cinquante roubles Peu d'hommes ont plus d'une femme.

Les Tartares de Tomsk, proprement dits, frères des précédens, n'habitent pas les fauxbourgs de la ville qui porte leur nom. Ils sont répandus depuis les montagnes de Kousnezk,

MŒURS
ET COUTUMES
DES TOURALINZES.

Les Tartares du XIIIe siècle, lors de leurs conquêtes en Sibirie, y laissèrent plusieurs colonies. Celle qu'ils établirent sur la pointe orientale du mont Oural, donna naissance à la petite peuplade appellée aujourd'hui *Villageois de Toura*, ville bâtie près d'une rivière qui en a retenu le nom. *Tourali* ou *Touralinzi* signifie hommes sédentaires dans des villes. Un chef de parti Kosak, venu des rives du Don, les subjugua en 1580, et les céda par foiblesse au Tzar de Russie, qui rebâtit en 1600 le lieu de résidence du souverain de la nation vaincue. Les Touralinzes d'à-présent ne sont plus propriétaires que d'une *slobode* considérable (fauxbourg) des villes Tourinsk et Tioumen, dont ils étoient jadis les maîtres. Le reste de cette peuplade occupe quelques villages dispersés dans les bois, sur les montagnes couvertes de neige, et le long des petits ruisseaux qui grossissent la Toura.



6.





Dans tous leurs usages, ainsi que dans la langue qu'ils parlent, on reconnoît bien les descendans des Tartares; mais ils ont conservé une sorte de physionomie morale et physique, qui empêche de les confondre entièrement avec ceux dont ils sortent. Le voisinage des villes leur a fait perdre l'énergie de leur caractère primordial. Moins civilisés que leurs frères de Kasan et d'Orembourg, ils sont plus laborieux; mais ils montrent une docilité qui tient beaucoup d'une ame timide. On voudroit aussi les voir plus amis de la propreté. Ils sont d'ailleurs robustes, et ont beaucoup d'embonpoint.

Peu de leurs villages (aouls) contiennent plus de dix fermes. Leurs maisons construites en bois de poutre, et composées de deux pièces, sont petites et tenues sans beaucoup de soins. Ils préfèrent l'éducation des abeilles et des troupeaux, aux travaux de l'agriculture. Ils donnent quelques momens à la pêche. Mais l'hiver est consacré à l'exercice de la chasse. C'est alors qu'ils mettent à leurs pieds des chaussures qui méritent d'être décrites. Ces souliers, très-propres à marcher lestement sur la neige, sont de petites planches très-minces recourbées aux extrémités, et recouvertes de la peau des pieds de rennes ou d'élans. On donne à ces espèces de patins une longueur de huit pieds, sur six à sept pouces de large.

Ils apprêtent leurs mets à la manière Tartare ; mais ils ont beaucoup de goût pour les boissons Russes, et mâchent du tabac presque toute la journée.

Leur costume est un composé de modes Tartares et Russes, avec beaucoup de variations ; mais tout cela annonce la misère et la malpropreté. La parure des femmes tient davantage au goût de leurs ancêtres.

Depuis qu'il sont devenus catholiques, les Touralinzes n'osent plus se marier à plusieurs épouses à la fois ; ce qui a fait tomber de beaucoup le prix des filles, en plus grand nombre que les garçons. On a une femme pour un cheval.

L'idiôme national est la langue Tartare, mais tellement corrompue et défigurée, qu'elle est devenue un dialecte qui leur est propre. Ils parleroient plus purement, si, en supprimant les écoles Mahométanes, on leur en eût substitué d'autres. Depuis 1720, époque de leur baptême qui leur fut administré par les soins de Philophée, archevêque de Tobolsk, il seroit difficile de trouver quelqu'un d'entr'eux qui sût lire et écrire. Le clergé Grec n'a pas trouvé les mêmes moyens de les instruire que les Moulas. On a apparemment pensé que les lumières de la raison

étoient nuisibles à ceux que la foi venoit d'éclairer. Cependant un peu moins d'ignorance auroit pu les attacher au nouveau culte, comme ils le sont encore à l'ancien. La circoncision leur est interdite. Mais, devenus doublement superstitieux, pour n'avoir rien à se reprocher dans tous les cas, ils observent à la fois le ramazan et le carême.

Fin des mœurs et coutumes des Touralinzes.

MOEURS

ET COUTUMES

DES BARABINZES.

Les Barabinzes, peu jaloux de leur indépendance, sont presque le jouet de leurs voisins, et sont toujours misérables.

En possession depuis un temps immémorial des déserts situés entre les fleuves Ob et Irtisch, depuis les monts *Alta* jusqu'aux frontières de Narim, cette peuplade a toujours eu des maîtres. Il est vrai que le vaste pays qu'elle occupe, et qu'elle appelle la *Baraba*, est couvert d'eaux stagnantes qui exhalent des vapeurs froides et mal-saines. L'air grossier qu'on y respire épaissit le sang, obstrue toutes les facultés intellectuelles, et plonge dans un engourdissement peu propre à l'héroïsme.

Cependant la basse Béotie, qui n'étoit pas plus favorisée de la nature, produisit Cadmus et Epaminondas, Pindare et Plutarque ; les Thébains jouèrent un rôle parmi les Grecs. Les

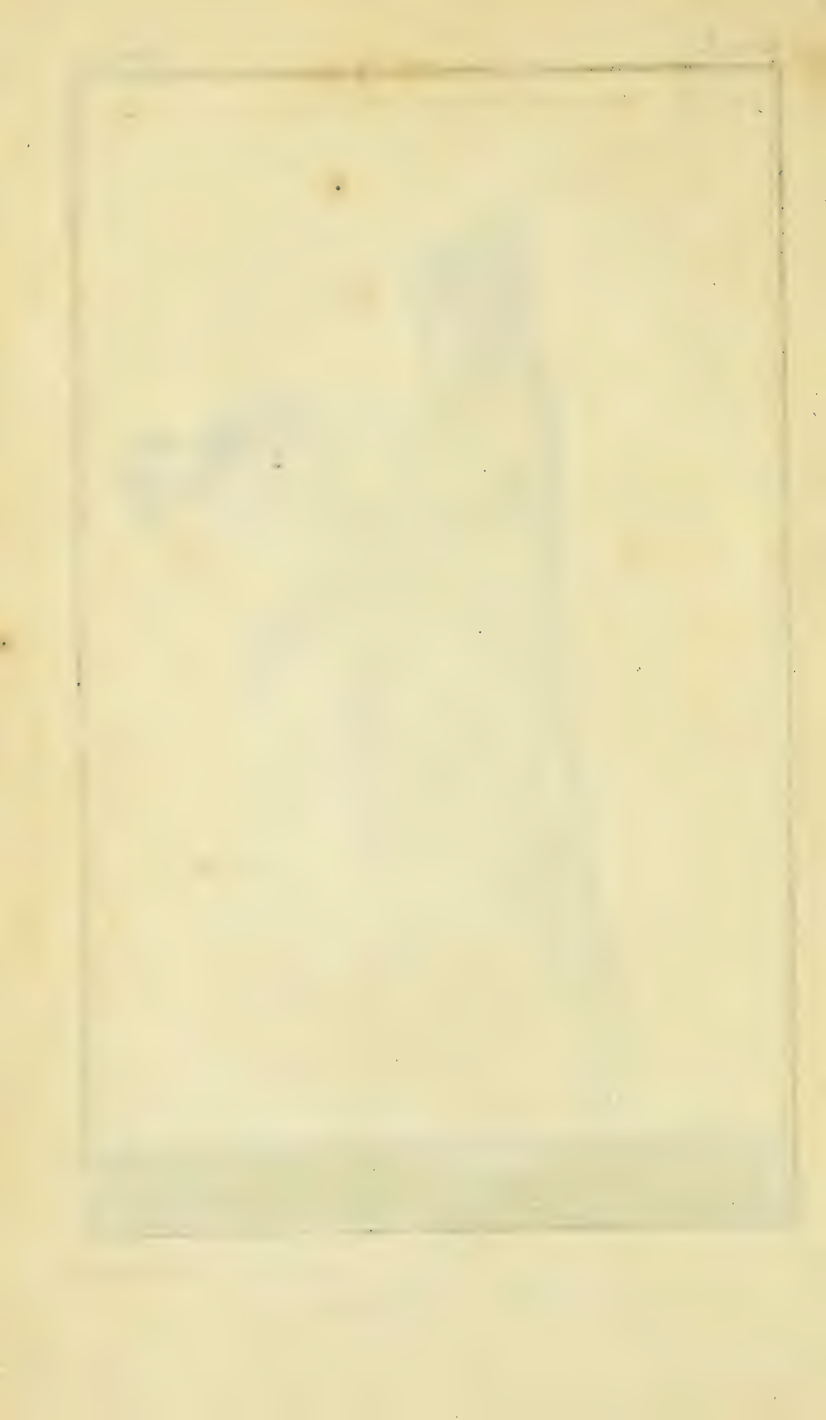


Femme de Barabinze.

8.



fille de Barabinze.



Barabinzes, soumis au joug du Kan de la Sibirie à l'époque de la conquête de cette province par la Russie, passèrent en 1595 sous la domination des Kosacs de Tara. En 1606, devenus tributaires à fois des Kirguises et des Soongariens, un chef des Kalmouks s'en empara en 1641. Déclarés sujets des Russes au commencement de ce siècle, leurs nouveaux souverains les voulurent armer, mais sans beaucoup de succès. Ce peuple, incapable de se défendre lui-même, ne jouit d'une sorte de tranquillité que depuis qu'on s'est occupé, en 1730, de le mettre à l'abri des incursions de ses voisins, dans des retranchemens fortifiés. Les Barabinzes végètent du moins en repos, à l'ombre même de leur servitude. Ils se rappellent encore d'avoir été gouvernés jadis par un Kan élu parmi eux, et ils conservent une légère trace de leur ancien régime politique. Ils sont divisés en sept différentes races, bien unies entr'elles, et appellées Wolosts; lesquelles prises ensemble, sont composées de villages au nombre de soixante-huit. D'après le cadastre de 1670, ils paient tribut en raison de 2216 arcs, ou mâles seulement, propres à porter les armes. Leur population n'étant rien moins que proportionnée au vaste terrein qu'ils occupent, la couronne Russe a pris le sage parti, sur-tout depuis 1767, d'y envoyer

d'assez nombreuses colonies qui commencent à y fleurir. Chaque village Barabinze est présidé par l'*Ancien*, et chaque Wolost gouverné par trois espèces de magistrats d'autant plus respectés, qu'ils exercent leurs fonctions honorables, *ad honores*. D'ailleurs rien de moins pénible que de rendre la justice à un peuple trop stupide pour avoir des passions, trop pauvre pour être intéressé, trop ignorant pour être curieux et inquiet. Le flegme de l'imbécillité ne laisse rien à faire aux lois. Indifférent ou plutôt insensible à tout ce qui émeut, aussi étranger à l'ivresse de l'amour qu'à celle des liqueurs fortes, se bornant au peu qu'il a, parce que son imagination bornée ne lui fait point soupçonner autre chose, le Barabinze n'a pas le courage d'offenser personne, et n'oseroit être à charge à qui que ce soit. Son signalement extérieur annonce parfaitement son caractère abâtardi. Un visage plat, de petits yeux, de grandes oreilles, un teint blême, une contenance mal assurée, laissent à peine deviner un frère des Tartares, dont il n'a retenu que le dialecte, sans avoir encore le secret de le lire et de le peindre. Les circonstances locales n'ont que trop influé sur les mœurs de cette peuplade. Le pays qu'elle habite, presque tout découvert, ne lui permettant pas l'exercice de la chasse, ne lui laisse que la pêche, occupation paisible, mais

peu

peu propre à développer les facultés physiques et morales. Le principal objet des Barabinzes est l'éducation des grands troupeaux ; car le petit bétail ne réussit pas dans leurs pâturages trop humides. En 1771, un d'entr'eux passoit pour le plus riche, parce qu'il étoit propriétaire de soixante-dix chevaux. Ils auroient pu s'adonner en même temps aux travaux du labour. La terre, fertile d'elle-même, n'attend que des bras pour la déterminer à produire au dehors, les richesses dont le germe reste caché dans son sein ; mais on ne lui consacre que des momens perdus. Les Barabinzes ont deux sortes d'habitations : des baraques d'hiver, qui composent leurs villages ; et des cabanes d'été, éparses dans les champs. Elles diffèrent peu des logemens que se construisent leurs voisins, dont nous avons déjà parlé. Leurs meubles et ustensiles sont à peu près aussi les mêmes pour la forme ; mais ils sont plus mal exécutés, et ont encore un air plus misérable. Ils ne sont pas plus adroits à se servir de l'arc ; et le peu de gibier qu'ils goûtent, ils en sont redevables à leurs lévriers. Aux alimens permis dans l'alcoran, devenu leur code, ils ne se font pas scrupule d'ajouter toutes les autres viandes, dont ils se repaissoient lors de leur paganisme. Au pain qu'ils connoissent à peine, ils suppléent par des racines, du fromage mal

formé, et du poisson séché. La sauce de leur ragoût leur sert de boisson. Ils ont à-peu-près les mêmes usages que leurs voisins, mais l'apathie où ils sont plongés les préserve des excès en tout genre; et ils n'en sont que plus heureux. L'absence des peines est préférable, sans doute, à l'abus des plaisirs. Ils n'ont ordinairement qu'une femme à la fois, et ils vivent en bonne intelligence dans l'intérieur de leur ménage. Ils achètent une femme pour deux ou trois roubles. Le prix courant est de cinq roubles, et la fille la plus recherchée monte rarement à cinquante. On en prend quelquefois à crédit; et dans ce cas, les deux époux s'engagent, pour s'acquitter, à labourer le champ du créancier.

En 1748, la nation Barabinze étoit encore presque toute païenne. Depuis, des missionnaires mahométans les ont secrètement convertis. Présentement, il en est peu qui ne se fassent circonscrire; et c'est là peut-être la seule marque de leur changement de religion : car ils n'en sont pas devenus plus éclairés ni moins superstitieux. Leurs prêtres même savent à peine lire.

Un Barabinze ne se rase point la tête, et porte une petite barbe. Il se coëffe d'une calotte et d'un bonnet creux, garni d'un bord fourré, séparé en deux moitiés, qui se rencontrent sur le

front et derrière la tête. Tout le reste de l'habillement est à la tartare (voyez cet article), à l'exception cependant que l'habit de dessus est garni de petites ganses ou boutonnières, quoique les habits soient sans boutons. On place ordinairement dans la ceinture une pipe et du tabac.

Les plus riches d'entre les femmes barabinzes emploient leurs loisirs à tanner les ventres des plongeons et d'autres oiseaux aquatiques, et savent préparer ces peaux de canards, de façon que les plumes y restent ; elles les cousent l'une à l'autre, et s'en font des pelisses et des bonnets qui tiennent fort chaud, ne prennent jamais d'humidité, et durent long-temps. Dans les ménages pauvres, les maris vont vendre ces ouvrages aux Russes.

Les femmes mariées mettent leur chevelure en deux tresses ; les filles en portent plusieurs ; les unes et les autres les ornent de rubans. La coëffure des femmes est un bonnet aplati, et garni d'un bord de fourrure. Les bonnets des filles sont pour l'ordinaire pointus, garnis d'un bord, et plus petits que ceux des femmes mariées. Quelquefois on les enrichit de perles de verre. Le voile est la coëffure journalière des femmes. En été, elles vont pour la plûpart en chemises, lesquelles sont faites d'une grosse toile fabriquée de fibres d'ortie, et garnies d'une broderie de

diverses couleurs. Par devant, ces chemises ferment avec une garniture de boutonnières et de petits boutons. Pour se parer, elles mettent des robes longues en forme de chemise, faites de coton ou de quelqu'autre étoffe; et une robe de dessus plus courte que la première, afin que l'on puisse voir celle qui est dessous. Elle est garnie d'un bord de fourrure et d'un rang de boutons, mais tout cela est mesquin et misérable. Le pays est trop pauvre pour pouvoir satisfaire à tous les caprices du luxe. Une particularité du long vêtement des filles, c'est qu'outre les boutons et les boutonnières qui se ferment, elles portent une espèce de cadenas au bas de l'ouverture.

Tous les Barabinzes, hommes et femmes, fument du tabac; et il est du bon ton parmi les femmes mariées, d'avoir presque toujours une pipe à la bouche. On appelle *Kangsa* ces petites pipes de métal d'une composition chinoise.

Il est aussi du bel air parmi les filles à marier, d'avoir dans la main, en été, un gros paquet de crins attachés à un manche, et semblable aux queues qui servent d'enseigne dans les armées turques : on agite ces espèces d'éventails, pour se garantir de la prodigieuse quantité de mouches.

Fin des mœurs et coutumes des Barabinzes.



Cirgise à Cheval





Femme Kirguisses

MŒURS

ET COUTUMES

DES KIRGUISES.

QUARANTE *Nogaïs*, mécontens, désertent leur patrie et se retirent dans le grand désert de la Sibérie. Commandés par la nécessité, le vol des troupeaux et l'enlèvement des femmes les font bientôt connoître et craindre sous le nom des *quarante Garçons :* et dans peu, cette poignée de brigands devient une peuplade redoutable et importante. Rome n'eut point une source plus pure : mais la même cause produisit des effets tout opposés. Tant il est vrai que l'influence locale n'est point une chimère.

Le nom de *Kirguis* a été différemment interprété. C'étoit ainsi, dit-on, que s'appelloit le chef de cette bande de fugitifs, dont nous donnons ici l'abrégé historique. Mais leurs voisins, qui avoient et ont encore tous les jours à se plaindre d'eux, prétendent que *Kirguis* est un mot tartare qui signifie un homme de rien. C'est

le synonyme de notre expression injurieuse *manant.*

C'est abusivement que la Russie compte les Kirguises au nombre des nations soumises à son sceptre impérial. Leur vie vagabonde les conserve indépendans ; on les a toujours pour ennemis, quand ils sont vainqueurs ; tant qu'ils sont vaincus, on les a pour alliés. Ils ne reconnoissent d'empire que celui de la force. En 1606, les Russes s'en crurent les maîtres. En 1632, ils passèrent du côté des *Turkostans.* Quatre ans après, ils se prévalurent de la protection des Soongariens. Mais en 1643, la horde d'Or, qui les rendoit si fiers, ne put les empêcher d'être défaits par les Kalmouks.

Répandu le long du fleuve *Ob*, ce peuple s'est divisé en trois hordes ; la grande, la moyenne et la petite.

La première, dispersée sur les montagnes d'Alataou, et sur les rives supérieures du Syrt, peut mettre sur pied 30000 cavaliers, tout disposés au pillage des caravanes.

Chacune de ces hordes, gouvernée par un kan, et renfermée dans ses limites respectives, se subdivise en *oulousses*, ou sociétés de plusieurs familles d'une souche commune ; et chaque horde peut bien être évaluée à 30000 cabanes ou familles.

Les *Steppes*, ou les déserts qu'habitent les Kirguises de la moyenne et de la petite horde, sont immenses, et s'étendent de l'occident en orient, depuis le fleuve Oural jusqu'au Sarasou; et du nord au midi, depuis le fleuve Ouï jusqu'à la mer Caspienne. On ne trouve dans cette vaste solitude que des sables et du sel. Le voyageur n'y rencontre point de forêts pour se reposer, ni d'eau fraîche pour ses besoins.

C'est à Orenbourg que se passent les traités entre l'Impératrice de Russie et les Kans des trois hordes kirguises. Mais ces négociations ont rarement leur plein et entier effet, malgré les *amanati* ou otages donnés d'un côté, et les présens prodigués de l'autre.

Les Kirguises ressemblent, pour l'air du visage, aux Tartares de Kasan. Leur regard est aussi vif, sans être farouche. Si leurs yeux sont plus petits, il faut l'attribuer à la contraction des paupières, occasionnée par la neige éblouissante, qui couvre le sol pendant une bonne partie de l'année. Quoique leur manière d'être soit des plus rudes, leur naturel les porteroit aux plaisirs et à toutes les aisances tant recherchéees par les Orientaux, s'ils habitoient un pays moins âpre. Ils ne sont point féroces, pour le plaisir seul de l'être. Leur existence précaire et les préjugés nationaux pervertissent en eux les incli-

nations les plus louables, et même les plus douces.

Les femmes Kirguises savent parfaitement tenir un ménage. Les esclaves que font leurs maris ont beaucoup à se louer d'elles. Sensibles et compatissantes, elles adoucissent, autant qu'il est en elles, les ennuis de la captivité, et souvent elles fournissent des moyens d'évasion, quoi qu'il puisse leur en arriver. Le plaisir de faire une bonne action les rend aveugles sur les dangers et les mauvais traitemens, auxquels elles s'exposent.

On ne trouve point d'école ouverte chez les Kirguises. Peu d'entr'eux savent écrire leur langue, qu'on croit être un dialecte tartare.

Ils souffrent parmi eux une nombreuse noblesse, et se montrent fort jaloux de leur généalogie, dans laquelle il n'est point du tout question des femmes ; sans doute parce qu'elles sont regardées comme une denrée adjugée au plus offrant. Le prince régnant s'appelle *Saltan*. C'est ordinairement le plus riche qui occupe le rang suprême, parce qu'il peut l'acheter le plus cher. Du reste cet inconvénient n'a aucune suite. Car l'autorité du kan ou chef n'est rien moins qu'absolue ou lucrative. Les revenus de la couronne ne sont point fixes ; et les ordonnances qui en émanent ne sont point sans appel. Le peuple ne

paie que quand il lui plaît. C'est au saltan à se faire aimer, s'il veut être obéi. Ce régime politique doit nous paroître bien extraordinaire.

Il ne suffit pas que le prince et les chefs de la nation opinent pour la guerre ; il faut encore y faire consentir chaque individu du peuple : dans une expédition, il est permis à chaque soldat de quitter l'armée quand il est las de combattre, et de s'en retourner au sein de sa famille consommer le butin qu'il a fait pour sa part sur l'ennemi. Leurs guerres ne sont pas longues, et ne dépendent pas du caprice ou de l'opiniâtreté des chefs. Leur tactique est encore loin de la perfection ; ils manient gauchement les armes ; avec leurs égaux, ils sont braves ; et prudens avec les autres.

A la peine du talion, leur justice distributive a substitué des amendes. Pour un pouce coupé, on paie cent brebis. Le petit doigt n'est évalué que vingt brebis. La perte des oreilles est sans prix ; il faut se soumettre à l'arbitrage du juge, si l'on n'est point condamné à la discrétion du plaignant. La mutilation n'est comptée que pour un demi homicide. Prendre quelqu'un par la barbe, ou lui toucher les parties nobles, est un délit très-grave. On s'acquitte d'un vol, en donnant sept fois sa valeur.

Le terrein qu'ils habitent se refusant aux tra-

vaux de l'agriculture, ils s'adonnent tout entiers à la vie pastorale et nomade. Le soin des bestiaux fait leur unique occupation. La chasse et la pêche leur servent d'amusemens. Ils changent de contrées selon la saison, emportant avec eux leurs barraques; leurs chameaux se chargent de tout le ménage. Ce quadrupède est leur principale ressource. Ils boivent leur lait, se nourrissent de leur chair, se couvrent de leur laine fabriquée en camelot; et leur peau sert à faire de grandes outres à lait : mais la chair de brebis est le mets favori des Kirguises, grands mangeurs.

Pasteurs désœuvrés et riches, la plûpart des Kirguises ont perdu tout-à-fait l'habitude du travail. Deux coups de faulx dans une pièce de foin leur coûtent des sueurs; ils sont obligés de se procurer par échanges tous les ustensiles qui sortent de la forge.

Les paisibles occupations de la bergerie, et l'antipathie pour toute main d'œuvre qui exige de la force, annonceroient un peuple pacifique et doux. Du moins nos spéculateurs politiques l'augureroient ainsi. Mais l'expérience renverseroit toutes leurs idées. Cette peuplade de pasteurs réunit en elle tous les contraires. Ces bergers, si mous au travail, sont les plus déterminés des brigands. Les coups de main où il y

a le plus à risquer, sont ceux qu'ils choisissent de préférence; et la gloire d'un Kirguise consiste à ramener dans ses foyers le plus grand nombre de prisonniers. Son triomphe est au comble, quand, parmi son butin, il peut montrer une belle captive. L'amour du pillage est pour eux la plus noble des passions; et ils font consister l'honneur à déconcerter toutes les mesures, que prennent la Russie et les autres nations voisines pour arrêter leurs incursions.

De telles mœurs sembleront bien étranges : cependant c'étoient en partie celles de Sparte; le génie de Lycurgue respire tout entier parmi les Kirguises. D'ailleurs, il faut avouer qu'un peuple qui se procure à main armée, et en plein jour, les aisances de la vie dont le sèvre le climat qu'il habite, est peut-être moins coupable que ceux-là qui, parmi nous, commettent lâchement dans l'ombre, des larcins dont ils peuvent se passer. L'usure dont le pauvre seul porte le poids, est sans doute un crime plus grand que le brigandage exercé courageusement sur plusieurs marchands réunis en caravanes.

Ce caractère entreprenant est une suite de la noblesse de leurs sentimens : l'esprit de servitude leur est tout-à-fait étranger. Indépendans au dehors, les Kirguises veulent encore l'être entr'eux.

Un Kirguise ne sauroit comprendre comment on peut être le valet de son égal. Le pauvre se croit riche, tant qu'il est libre ; et le riche ne commande qu'aux esclaves qu'il a faits par le droit du plus fort. Les premiers de la nation ont une cour, comme nos grands seigneurs ; mais les courtisans du saltan lui-même sont tous de la classe des esclaves. Un Kirguise ne s'abaisseroit jamais à jouer ce rôle chez celui qu'il a bien voulu nommer son chef, mais dans lequel il ne prétend pas trouver un maître. La nation kirguise est comme une famille de frères, dont le kan est l'aîné. Aussi chacun d'eux se met-il dans la cas de n'avoir jamais besoin des secours de son compatriote. Les services qu'ils se rendent sont toujours réciproques. Un Kirguise indigent accepte sans rougir le superflu du riche, parce qu'il donne en échange des soins à ses troupeaux nombreux- Tout est réciproque : ils recueillent au temps de l'indigence ce qu'ils ont semé dans la saison de l'abondance. L'esclavage n'est rude que chez un peuple esclave : chez les Kirguises, ce ne sont pas les mauvais traitemens qui font déserter leurs prisonniers ; ils sont regardés comme de la famille du maître, qu'ils aident plutôt qu'ils ne servent. Mais un captif qui s'évade doit s'attendre à toute la rigueur du patron auquel il appartient, si celui-ci vient à bout de le reprendre. Autant ils sont bons

maîtres, autant sont-ils ennemis implacables.

Ces détails sont attestés par de sages observateurs envoyés par le gouvernement russe, pour faire la description fidelle des peuples soumis à la couronne.

Cependant le germe du lux commence à poindre chez les Kirguises, sur-tout depuis les rapports qu'ils ont avec la Russie. Leurs tentes portatives sont plus ou moins riches, plus ou moins ornées; mais toutes sont propres et commodes. Les grands ont des *Yourtes* destinées seulement à l'habitation des femmes et de leurs enfans. Autour du foyer, qui occupe toujours le centre, et où l'on ne brûle que de la fiente séchée des bestiaux, il n'est pas rare de voir étendus des tapis de Perse. Les parois de l'intérieur sont assez garnis d'étoffes de soie. Les menus meubles sont souvent rangés tout autour avec beaucoup d'ordre; les armes et les harnois sont suspendus aux côtés. A toutes nos vaisselles plattes dont ils ont connoissance, ils préfèrent, par goût, de grandes jattes de racine de bouleau. Quand elles sont d'une capacité peu commune, ils ne croient pas l'avoir achetée trop cher, au prix d'un cheval.

Leurs campemens occupent beaucoup de terrein, parce qu'ils aiment à multiplier leurs

baraques. Le Kan, à lui seul, dresse plus de mille tentes.

La propreté la plus scrupuleuse fait le principal assaisonnement de leurs mets simples. Ils observent dans leur comestible les préceptes du Coran. La chair de brebis est leur nourriture d'hiver. Ils réservent les jeunes agneaux pour la cour de Saint Pétersbourg. En été, ils ne mangent guère autre chose que du *koumiss*; c'est du lait caillé de jument. Aux jours de fête, ils mettent quelques plats de plus, tels que des racines sauvages, des farines et divers laitages. Ils font aussi usage de bouillons, résultat de la grande quantité de viande qu'ils consomment. Ils sont fort friands de graisse, de suif et de beurre. Ils composent de l'eau-de-vie très-forte avec le lait de leurs différens bestiaux. Du reste, l'appétit ne leur manque jamais, et n'a pas besoin d'être excité. Une brebis toute entière suffit à peine au repas de quatre Kirguises.

Le koumiss, l'arrak ou l'esprit de lait, et le tabac, voilà leur récréation favorite. Ils fument dans des pipes chinoises, ou, à leur défaut, dans le tibia du pied d'une brebis; et ils se passent de main en main la même pipe, comme autrefois les Grecs et les Romains se passoient à table le même vase à boire. Mais leur grande jouissance est de fumer en nom-

breuse compagnie, tout autour d'un foyer commun. Une bonne provision de tabac est ramasséee dans une petite fosse ; alors chaque fumeur, couché par terre, et la bouche munie d'un tronçon de choux percé à jour en forme de tuyau, s'enivre à loisir de la fumée qu'il aspire, et perd délicieusement la tête au milieu d'un tourbillon épais de tabac évaporé.

Ils exercent l'hospitalité avec plaisir ; ils ont un usage pour faire honneur aux convives assis à leur table, qui ne seroit pas du goût de tout le monde; mais le Kan lui-même fait cette galanterie aux grands de sa cour : c'est de bourrer la bouche avec leurs doigts du mets par excellence, qu'ils appellent le plat aux cinq doigts ; espèce de hachis de chair de brebis.

Les voyageurs qui veulent éprouver leur générosité, doivent leur marquer de la confiance. Qui se remet entre les mains de l'un d'eux, n'a pas besoin d'autre escorte pour traverser la horde en sûreté.

Les grands n'ont point le pas sur les petits. Tous marchent de front et sur la même ligne. Les plus riches ont nécessairement une suite plus nombreuse en esclaves et en troupeaux ; mais ils se donnent bien de garde de se prévaloir d'un avantage, que les mêmes circonstances qui le leur ont procuré peuvent leur

faire perdre. A table, l'indigent se place où il se trouve, et prend le haut bout indifféremment; tout le monde met à la fois la main au même plat. Les Anciens et le Kan sont les seuls objets de la déférence publique. Un Kirguise à cheval met pied à terre quand il rencontre son Saltan, le salue en s'inclinant, mais ne fléchit jamais le genou devant lui.

Leur commerce ne se fait que par échange; ils ne possèdent que des troupeaux; mais cette propriété leur suffit pour se procurer ce qui leur manque. C'est à Orenbourg qu'ils vont trafiquer; ils en rapportent des draps, surtout des rouges, des étoffes et des mouchoirs de soie, des bottes toutes prêtes à leur usage, des rubans, des galons d'or, des parures de femmes disposées d'avance, des perles de verre, des bagues et autres bijoux.

Ils achètent aussi des femmes, quand ils ne peuvent les enlever à leurs voisins : et ils ont la liberté d'en posséder quatre, sans compter les concubines. Mahomet, dont ils suivent le code religieux, l'a permis ainsi. Mais les femmes Kalmoukes ont le pas à leurs yeux sur toutes les autres beautés. Les Kirguises sensuels leur trouvent des talens particuliers dans l'art de donner du plaisir et d'en prendre. Elles possèdent,

sèdent, dit-on aussi, le secret de se conserver au-delà du terme (hélas! si court) la fraîcheur de la première jeunesse. Les femmes de Perse ont peut-être plus d'éclat; mais ce sont des fleurs qui passent vîte, et qui n'ont qu'une saison. Aussi abandonne-t-on celles-ci aux esclaves.

Le prix moyen d'une fille à marier est de cinquante chevaux, vingt-cinq vaches, cent brebis, quelques chameaux ou un esclave et une cuirasse. Il y a des femmes à beaucoup meilleur marché pour les pauvres, et d'une valeur bien au-dessus pour les riches. Les cérémonies du mariage ont lieu à peu près comme chez les Tartares de Kasan. (Voyez leur article.)

La gloire d'un mari est d'être souvent père. Une épouse stérile perd tout son crédit, et les concubines sont plus considérées qu'elles. Les enfans portent des noms qui montrent le cas qu'on fait d'eux et les grandes choses qu'on en attend. On les appelle : le *Héros;* le *Puissant Ami*, *Dost Hali*; *Témir Ir*, l'*Homme de Fer; Erali*, l'*Homme élevé*, *&c.*

Si les déserts qu'habitent les Kirguis s ne sont propres à aucune espèce de culture, ils ont du moins l'avantage de laisser respirer un air pur

et dégagé de toute vapeur malfaisante. Cette circonstance, jointe à la simplicité de la vie qu'on y mène, et au caractère insouciant de ceux qui les parcourent, éloigne le cortège des maladies. Celle de Vénus y a pourtant pénétré. On la désigne sous le nom de *Kourousastan*; et ils la croient un présent du diable. Ils enterrent les morts à la manière des Mahométans; et sur la fosse, creusée peu avant, ils élèvent un amas de pierre ou dressent une lance.

Assez souvent les mères en pleurs y viennent déposer le berceau de l'enfant, que la mort arrache de leur sein. Un petit drapeau noir, arboré sur le haut de la cabane, indique le deuil qui y règne. Le meilleur habit du défunt est mis en pièces, et les morceaux en sont distribués à ses amis, pour les garder en sa mémoire. Les riches et les grands recommandent qu'on les inhume près du tombeau de quelque personnage sanctifié : ce qui s'appelle *reposer avec des ossemens blancs*. Quand on passe devant la tombe d'un parent ou d'un ami, il est d'usage de le saluer, de lui adresser la parole, de converser avec lui, et de déposer sur la pierre sépulcrale une poignée de crins arrachés à la crinière du cheval que l'on monte. Chaque ouliss ou tribu de familles consacre

un jour dans l'année pour fêter les morts en commun. C'est alors, ainsi que pendant les trois fêtes commémoratives qui ont lieu dans le courant de la première année du décès, c'est alors qu'il faut entendre les lamentations des parens, des veuves, et sur-tout des veuves Kalmoukes. « Hélas! (s'écrient celles-ci), » c'étoit » bien le mari, le plus tendre et en même-temps » le plus fidèle de la horde. Il étoit sage, et » sa sagesse ne nuisoit point à sa générosité. » Qu'il avoit bonne grace sous la cuirasse du » guerrier! A cheval il avoit le port d'un » héros. Mais il n'en étoit pas plus fier. Comme » il prenoit soin de nos troupeaux! Il s'enor- » gueillissoit du nombre de ses esclaves; mais » ses esclaves vantoient par-tout les bontés de » leur maître. Les plus vives caresses, c'est » à moi qu'il les réservoit toutes. De vils bes- » tiaux ne furent pas le prix qu'il mit à ma » possession. Il exposa sa vie, pour mériter » mon cœur et pour obtenir ma main, etc. »

Les Kirguises ont des prêtres et des magiciens, et savent à peine en faire la différence. On leur parle souvent du Koran; mais beaucoup d'entr'eux meurent avant d'en avoir vu seulement un exemplaire. Ils prononcent le nom de *Alla*; mais ce n'est qu'un mot pour eux, qui peut servir par fois à les contenir,

mais dont plus souvent encore on abuse pour les tromper.

Les Kirguises s'habillent à l'orientale. Les hommes se rasent la tête et laissent croître la moustache et une barbe pointue au menton. Leurs hauts-de-chausses sont fort amples. Les talons de leurs bottines sont hauts et aigus, et les souliers de ces bottines se terminent en pointe aussi. Les semelles sont garnies de clous. Les coutures en sont souvent brodées en or. Les chemises, d'un assez rare usage chez les Kirguises, sont remplacées par leurs *yegda*, juste-au-corps légers et longs qu'on porte sur la peau, et sur le patron desquels est un autre vêtement de dessous fait d'étoffe de soie, et qu'on nomme *tschapan*. Par-dessus on passe un *tschepkow*, habit à manches larges, terminées en pointe. Plusieurs, en place de ceinture, portent le ceinturon du sabre, dans lequel on serre la bourse à tabac, la pipe, le briquet, et un couteau. Ils appellent *takia* une calotte piquée et pointue, qu'ils portent sous le bonnet qui représente un cône. Ce bonnet a des aîles qui couvrent les joues, et qu'on peut replier en l'air en forme de nacelle; le sommet est ordinairement garni d'une houppe. Ils font leurs habits d'une toile de coton de la Chine, de drap rouge, d'étoffe de soie, et

même d'or et d'argent. Les habits de dessus sont, pour la plûpart, bordés de peau de loutre. Les Kirguises ont à cœur la parure de leurs chevaux, et leur donnent des harnois décorés avec recherche. Quand ils vont à la chasse, ils portent des hauts-de-chausses si longs qu'ils montent jusqu'aux épaules, et si amples qu'ils y fourrent tous leurs habits; ensorte que de loin, on prendroit un Kirguise, ainsi vêtu, pour une culotte ambulante.

L'habillement des femmes ressemble tout-à-fait à celui des femmes Tartares de Kasan. Mais leur manière de se coëffer leur est particulière. Leur *kouirouk* est un ornement que les Kirguisiennes mettent dans leurs cheveux; c'est une pièce large, garnie de houppes et de perles de verre. Le voile est leur coëffure journalière. Elles ornent leurs bonnets de petites médailles. Les femmes, au-dessus du commun sur-tout, se couvrent d'une espèce de turban fort élevé, d'une étoffe assez ample pour faire plusieurs fois le tour de la tête. Les filles Kirguisiennes mettent leurs cheveux en plusieurs tresses. Les Saltanes, ou les princesses et filles notables de la nation, se distinguent par les *cous de héron* qu'elles placent dans leur chevelure. Ce plumage, qui est fort beau, s'élève par-dessus la tête en forme de cône. Les femmes

riches, ou de haut parage, font usage d'habits de soie ou de drap fin. Le velours est fort commun dans la garde-robe des dames Kirguisiennes. Elles le relèvent avec des garnitures de fourrures, des galons et des ganses d'or.

Fin des mœurs et coutumes des Kïrguisiens.



Homme Tschoukotske (1).

MOEURS

ET COUTUMES

DES TSCHOUKOTSKES.

VERS le nord-est de la Sibérie, entre la mer glaciale et l'océan septentrional, depuis les fleuves Anadir et Kolyma, s'élève un long promontoire, dont le sol marécageux et stérile, dégarni de bois et couvert de roches, offre l'aspect le plus triste, et qui interdit même à l'Européen les facilités d'y voyager. Le jour s'y refuse pendant l'hiver, et l'hiver y occupe les trois quarts du cercle de l'année. Cette contrée inhabitable n'est pas déserte, et renferme une nation assez nombreuse, dont le caractère est parfaitement conforme à la rudesse du climat. Les Tschoukotskes, d'une commune origine avec les Koraiks, forment un peuple indomptable et le plus sauvage de tous ceux de la vaste Sibérie. Vaincu souvent, mais toujours libre, son nom grossit la liste des sujets de la couronne russe; mais on ne doit pas encore se flatter de pouvoir le faire entrer dans leur dénombrement.

On ne sait presque rien de cette horde ina-

bordable, qui s'ignore elle-même. Elle a retenu quelque chose des mœurs des Koraiks, mais en les poussant à un degré extrême. Elle est divisée par familles, sans aucune subordination. Seulement le plus riche ou le plus adroit a une sorte de prépondérance sur ses voisins, mais se garde bien de l'affecter. Plusieurs d'entr'eux n'ont pas même de huttes, et choisissent pour leurs demeures des antres, à l'entrée desquelles ils suspendent des peaux de rennes en guise de porte. Privés de fer et de poterie, les ustensiles de leur ménage sont en cuir, en bois, en pierre grossièrement façonnée. Rien de plus grotesque que l'ensemble d'un Tschoukotske armé de son arc, de sa fronde, d'une pique garnie d'os pointus et d'un couteau ou éclat de rocher tranchant, passé dans sa ceinture. Le reste du costume n'est, pour ainsi dire, que la charge de celui des Koraiks. Cette caricature devient tout-à-fait complette, si on représente ce sauvage hyperboréen assis dans son *baïdar*, nacelle faite de côtes de baleine, recouvertes de peaux de chien de mer, et ayant la forme d'une bourse attachée autour du corps. Ce baïdar, étroit et aplati, est ordinairement long d'environ deux brasses.

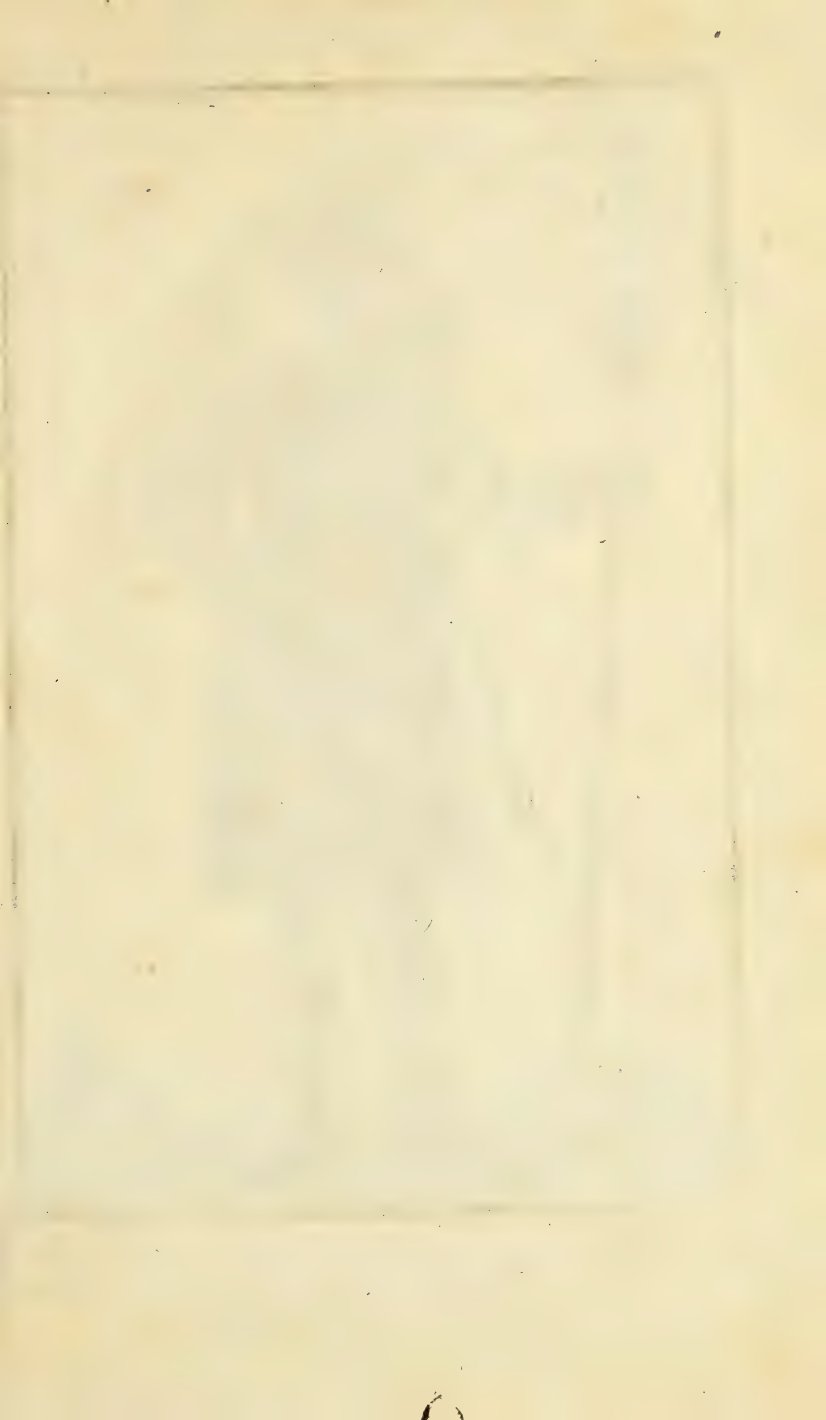
La seule richesse de ce peuple consiste en rennes. Les troupeaux de dix mille pièces ne sont pas rares, et on en voit de cinquante mille.

Ils se nourrissent de toutes sortes de viandes plutôt boucannées que cuites. Ils aiment sur-tout le boudin, qu'ils mangent seulement fumé. L'eau est leur boisson journalière, leur liqueur favorites, une décoction de champignons enivrans. Il fait si chaud dans leurs tanières d'hiver, que les femmes y séjournent toutes nues; et souvent cependant on n'y a pour feu que la flamme d'une lampe remplie d'huile de poisson. La mèche est faite de mousse. Il est vrai qu'ils sont très-aguerris contre le froid. Le meurtre et le vol ne sont des délits qu'entre les membres d'une même race. Hors de sa famille, tout est permis et même autorisé. On trouve un mariage bien assorti, quand un jeune homme, fameux par ses brigandages, épouse une fille connue par ses larcins. Mais s'ils n'ont point de générosité et de retenue dans leur conduite envers leurs voisins rivaux, ils n'en sont pas moins hospitaliers, et l'étranger paisible qui les visite en est reçu comme un frère. Ils tuent, pour faire faire bonne chère à leur hôte, le renne qu'ils se seroient refusé à eux-mêmes dans leurs plus pressans besoins. Ils poussent plus loin leur bienveillance. A la fin des repas, on offre aux convives, pour dessert, les dernières faveurs de sa femme ou de ses filles. Les Espagnols devroient voyager chez les Tschoukotskes.

Ces barbares si complaisans jurent par le so-

leil; et dans leurs traités, donnent leurs prêtres pour otages. Ce trait de politique et de sagesse n'est pas encore venu à l'esprit des nations éclairées de l'Europe. Leur religion est toute matérielle. Peu inquiets de l'autre monde, peu attachés à celui-ci, le suicide leur offre un port commode, dans lequel ils se jettent au premier coup de la tempête. Il sera difficile d'asservir une nation qui préfère la perte de la vie à celle de la liberté.

Fin des mœurs et coutumes des Tschoukotskes.





Homme Toungouse.





Denon del

femme Tongouse.

MOEURS

ET COUTUMES

DES TOUNGOUSES.

Les *Toungouses* sont ainsi appellés par mépris. Ce mot, dans la langue des fiers Tartares, signifie un *porc ;* et cette horde, demi-sauvage, qui vit habituellement dans la fange, méritoit cette dénomination injurieuse. Mais les Toungouses, entr'eux, se désignent sous les noms de *Donki* et *Boye*, un *homme*, un *mâle*. On a remarqué que la plûpart des peuples *Sibiriaks* se plaisent à porter le titre d'homme.

Les déserts marécageux et incultes, habités par les Toungouses, s'étendent de l'ouest à l'est depuis le Yéniséi, au-delà de la Lena, jusqu'à l'Amur et l'Océan oriental ; du sud au nord, ils comprennent une étendue de terrein, entre le 53e et le 65e degré de latitude septentrionale.

Les Russes, avertis par les Ostyaks, se firent connoître, pour la première fois, aux Toungouses, en 1607, en leur envoyant un détachement de kosaks armés. Ils défendirent leur

indépendance avec plus de courage que leurs voisins. En 1640, ils arrachèrent la barbe aux commissaires chargés de la levée d'un tribut sur eux. Ils n'ont donné quelque signe de soumission qu'en 1657 : mais ils ont su conserver leur culte et leur jurisprudence naturelle.

A la manière des Orientaux, ce peuple, le plus nombreux de la Sibérie, est divisé en races anciennes. Chaque race est composée de différentes familles notables ; et chaque *tagoun* ou famille reconnoît un chef ou un fondateur illustre, dont elle porte le nom. Les familles qui ne se sont pas mésalliées, et dont l'arbre généalogique peut remonter sans lacune et sans écart, jusqu'à cette tige commune, forment la noblesse Toungouse ; parmi laquelle on choisit les *Darougas* et les *Tongon* ou *Toyon*, c'est-à-dire, les préposés des familles anciennes, espèce de dignité souveraine équivalente à celle de *Kan*.

Ils sont d'une taille moyenne et bien prise. Ils ont très-peu de barbe ; plusieurs d'entr'eux en sont même tout-à-fait privés. Leur voix est un peu rauque. Ils ont la vue et l'ouie d'une subtilité et d'une délicatesse peu communes, mais aux dépens du tact et de l'odorat. Les femmes, dans leurs printems, ont une figure très-agréable, et cependant sont fort modestes.

Elles perdent leurs charmes de bonne heure, et deviennent repoussantes à proportion. Les hommes soutiennent mieux l'arrière saison de la vie. Leurs cheveux blanchissent rarement, et la vieillesse la plus avancée n'est jamais accompagnée de la caducité. Peut-être doivent-ils leur santé au caractère sanguin de leur organisation, qu'ils n'altèrent par aucune boisson enivrante. Leur caractère moral est très-propre aussi à les conserver sains de corps, comme ils le sont d'esprit. La franchise et la gaieté en sont la base. Sobres de desirs, il faudroit que leur misère fût extrême pour qu'ils s'en apperçussent. Quelqu'événement qu'il leur arrive, leur courage est encore au-dessus. Le présent seul existe pour eux, et l'étranger qui les visiteroit souvent les trouveroit toujours les mêmes. Ils sont ce qu'ils étoient et ce qu'ils seront, si leur pays ne subit point de révolution ; ils n'avancent ni ne reculent d'un pas ; toujours au même point, peut-être perdroient-ils à changer ; il n'est pas encore bien décidé lequel est plus avantageux à l'homme, de l'état demi-sauvage, ou d'une civilisation avancée. Leur insouciance est telle, qu'elle avoisine l'apathie. La nouveauté n'a point de prise sur eux. Ils ne sortent de leur léthargie, que quand on les accuse de vol ou de mensonge ; ils sont chatouilleux sur cet article ; plus de sang-froid ; ils s'échauffent, et deman-

dent raison dans un duel en règle ; il faut que l'arc en décide. Cette irritabilité que met en jeu la plus légère injure, contraste parfaitement avec leur insensibilité pour tout le reste, même en fait d'amour. Ces mœurs ont pour cause, peut-être, la vie isolée qu'ils mènent. Ils ne vont point en troupe à la chasse ou à la pêche. Chacun vit dans son ménage, et se sèvre, par goût, des douceurs de la sociabilité. Quand deux familles se rencontrent ou se quittent, c'est sans plaisir ni regret. Mais leur flegme ne tient pas contre l'abondance. En devenant riches, ils deviennent soucieux et moins libérals. Ils ne doivent leurs qualités estimables qu'à l'étroite médiocrité de leur fortune ; et les moins aisés d'entr'eux sont les premiers à s'acquitter du tribut volontaire, que la nation s'engage à payer aux vieillards infirmes qui ne peuvent plus sortir de la cabane. Ils ne sont pas moins exacts à se libérer de la taxe mise sur la tête de chaque mâle par la Russie, et qui consiste en deux peaux de martres zibelines. Les jeunes gens heureux à la chasse, répondent souvent pour ceux qui se trouvent hors d'état de fournir leur contingent. Quand on leur accorde quelque délai, l'échéance arrivée, le débiteur est d'une grande exactitude.

Leurs Darougas ne sont juges que des petites

causes. Les affaires de quelqu'importance doivent se porter au tribunal des commissaires, que la Russie envoie pour percevoir la contribution imposée sur eux. Mais ils préfèrent d'être jugés par leurs compatriotes et selon leurs traditions nationales. C'est alors que le duel aux flèches a lieu, en présence des anciens, qui veillent à ce que tout se passe dans l'ordre. Le gouvernement Russe s'oppose en vain à cette coutume ; ils savent éluder les défenses, comme cela se pratique ailleurs ; peut-être même y tiendroient-ils moins, si on ne leur en faisoit pas un crime.

La bastonnade est la punition du vol; le fouet celle de l'homicide ; le meurtrier en outre est condamné à nourrir la famille du mort. D'un couple amoureux pris sur le fait, le galant seul est puni. On lui donne l'alternative de l'achat de sa belle, ou d'un certain nombre de coups de bâton. S'il y avoit trop grande inégalité de fortune, il pourroit en coûter du sang ou même la vie. Les parens de la fille abusée se rendroient eux-mêmes justice à coups de flèches. En ménage, le droit de battre n'appartient pas plus à l'un des conjoints qu'à l'autre. Tout est réciproque. Mais rarement les époux en viennent à ces extrémités. Le divorce leur offre une porte ouverte à la première

mésintelligence. Si les femmes Toungouses ne sont pas d'une fidélité à toute épreuve, les maris ne sont pas non plus trop exigeans. Un chasseur toujours hors de chez lui doit se faire une raison. Cependant si les aventures se réitéroient trop souvent, on prend son parti, et un troc fait souvent quatre heureux. Le divorce n'a pas toujours des motifs aussi graves. Quelquefois il n'a pour cause que l'épaisseur de la toison secrette d'une femme, que les hommes regardent comme un défaut naturel du corps. On remarquera que la séparation n'a point lieu, à l'arbitraire du mari : les Anciens de la nation doivent y donner leur consentement, après l'examen de ce qui est en litige.

Les Toungouses des forêts sont chasseurs ou pêcheurs. Ceux des déserts sont pasteurs et pourroient se subdiviser en trois classes : celle qui élève des chevaux, des rennes, ou des chiens. Les Toungouses à Rennes doivent toute leur existence au quadrupède, objet de tous leurs soins. Un petit troupeau de rennes suffit à lui seul pour toute une famille. Ils se nourrissent de la chair de cet animal, et de son lait dont ils se font du fromage. De sa peau ils se taillent des habits, des lits, des couvertures pour leurs baraques; avec ses cornes, ses côtes et ses os, ils se construisent des outils,

outils, des selles, et des ustensiles de ménage ; il n'est pas jusqu'aux nerfs de rennes dont ils tirent parti, en guise de fil à coudre : qu'on ajoute à cela, que ce quadrupède sert de monture à ses maîtres et tire en outre ses traîneaux. Cet animal est de la plus grande docilité ; on en fait ce qu'on veut, au geste ou à la voix, quand il est bien apprivoisé. Pêcheurs ou chasseurs, les Toungouses sont très-actifs et très-adroits ; et ils préfèrent ce genre de vie à la condition plus douce et plus paisible des pasteurs. Ceux-ci sont les plus pauvres de la nation.

Les Toungouses des forêts exercent le métier de forgeron ; ils se forgent eux-mêmes leurs armures et leurs idoles. Les femmes se chargent de tous les détails du ménage. Elles prennent soin des enfans, font la cuisine, sèchent le poisson, tannent les peaux, teignent et cousent les habits, les brodent très-joliment avec du crin, des poils de chèvre et du fil de nerfs. Les *arans* ou baraques sont, à peu de différence près, comme toutes les cabanes de leurs voisins. Le principal meuble est le berceau des enfans, construit en forme de boîte d'écorce de bouleau. Au-dessus de la tête de l'enfant, on ne manque pas de suspendre de

petites idoles de lames de fer, génies tutélaires de la naissante famille.

Leur comestible est moins repoussant par lui-même que par la manière dont ils l'apprêtent. Ils ne mangent point de chair crue. Le plus favori de leurs mets, celui dont ils ne font part qu'à leurs meilleurs amis, est l'arrière-faix des accouchées, qu'ils dévorent bouilli ou rôti, à la manière des Yakoutes. Ils ne boivent que de l'eau pure, des bouillons de poisson, et du lait aigri. Jamais ils n'ont connu les plaisirs et les inconvéniens qui accompagnent l'ivresse. Ils n'en sont pas moins bons convives. L'étiquette ne préside point à leurs banquets. Ils endurent volontiers la faim, et ne la provoquent jamais. Ils mangent à terre, assis sur les talons. Ils ne font précéder ni suivre leurs repas d'aucune action de grace. « Puisque *Boa* (nom Toungouse du Dieu universel,) nous a mis au monde, il doit nous nourrir, sans que nous le lui demandions ; » disent-ils aux missionnaires Russes. Ils parlent peu ; mais tout ce qu'ils disent, ils le pensent. Ils n'ont point une amitié démonstrative ; leur cœur ressemble aux volcans couverts de neige. Leur sensibilité est toute entière concentrée en eux, et ne fait explosion qu'à la longue. Deux vieillards

qui ne se sont pas vus depuis nombre d'années, changent de couleur en se précipitant dans les bras l'un de l'autre. Les femmes Toungouses sont plus sensibles que les hommes, du moins elles y mettent plus d'expression. Souvent on a beaucoup de peine à dissuader les veuves, même les plus jeunes, de se tuer dans leur désespoir.

Une d'entr'elles répondit ainsi à quelqu'un qui lui conseilloit de vivre : « Une femme » doit suivre le mari qu'elle aime par-tout où » il va. Le mien est parti pour l'autre monde, » je ne puis rester en celui-ci. Que feroit-il » là-bas sans moi ? Que ferois-je ici sans lui ? »

Les Toungouses ont dans leur langue plusieurs noms mignards ; tels que ceux-ci : *amenikan*, mon petit papa ; *onimikan*, ma petite maman, *niki*, mon ami ; *outa*, mon enfant ; *kattoun*, mon bon vieillard, mon noble. Leurs termes d'injures les plus usités sont ceux-ci : *bouni*, voleur ; *tschilkour*, diable maudit.

Les vœux d'un Toungouse chasseur méritent d'être exaucés ; il ne demande à ses Dieux que trois choses : de la santé, des enfans et de longs jours. Leurs mariages sont peu féconds ; mais la piété filiale répond toujours à la tendresse paternelle.

Les Toungouses se marient de bonne heure, et quelquefois à plusieurs femmes. Une fille coûte depuis vingt jusqu'à deux cents pièces de bétail. Le prix le plus haut auquel elles puissent monter, c'est vingt rennes. Les conventions une fois arrêtées, les deux jeunes gens passent sans autre formalité dans la baraque qui leur est destinée. Une fête accompagne toujours l'emménagement des nouveaux mariés. Alors, selon que la chasse a été heureuse, on mange un loup ou un renard. Les plus riches se régalent d'un cheval ou d'un renne. Les pauvres dépouillent un chien. Mais des danses, des chansons, et le récit de quelques aventures singulières font l'assaisonnement principal des repas de noces. Voici un échantillon de leur poësie.

CHANSON TOUNGOUSE.

« ENTREZ, jeunes amans, entrez ; l'*arans* est prêt pour vous recevoir. Que *Tala* et *Helben* se donnent long-temps la main à votre porte !

Vous ne serez pas toujours jeunes. Le vieillard s'appuie sur l'arbre qu'il a planté.

Entrez, jeunes amans, etc.

Puisse le mois des fleurs être bien-tôt pour vous suivi du mois des fruits !

Entrez, jeunes amans, etc.

Tendres époux! puissiez-vous bientôt vous entendre appeller *amenikan ! onimikan !*

Entrez, jeunes amans, etc.

Jeune garçon, imite le renne complaisant. Jeune fille, modèle-toi sur le chien fidèle.

Entrez, jeunes amans, etc.

Une femme laborieuse n'est jamais trop payée. Un mari courageux est toujours au-dessus de la plus forte dot.

Entrez, jeunes amans, etc. »

La plûpart des Toungouses n'aiment point à être enterrés. Ils se choisissent ordinairement un arbre, à l'ombre duquel ils font placer le cadavre exposé à l'air et tout habillé. On le couvre des armes et des principaux meubles du défunt, et les amis du mort vont lui porter à boire et à manger. Le dogme d'une vie à venir est un des principaux articles de foi de la religion Schamane, dont ils font profession.

Cette croyance, commune encore aujourd'hui à plusieurs nations septentrionales, est très-ancienne en Asie. On la croit antérieure au culte de *Lama* et à la secte des Bramines. Sans doute qu'elle a subi bien des altérations, et qu'elle est à peine reconnoissable de ce qu'elle étoit jadis.

Un des préjugés les plus funestes auquel elle a donné lieu, est de regarder les femmes comme des êtres inférieurs à l'homme, et de les croire impures lors de leurs couches. De-là, chez ces nations hyperborées, l'état précaire d'un sexe, dont la foiblesse et les infirmités méritent au contraire les plus grands égards. Cependant, par une contradiction qui ne doit pas surprendre de la part des peuples ignorans et superstitieux, les femmes sont admises au sacerdoce. Les Toungouses ont parmi eux des prêtresses qui vengent bien leur sexe, en rendant l'autre souvent dupe de leur feint enthousiasme.

Les Schamans ou les prêtres Toungouses, chargent leurs habits d'idoles et de petites clochettes ou grelots pour annoncer leur passage : en sorte que les prêtres en ce pays portent les livrées de la folie. On fait sur-tout usage du tambour magique pour évoquer les mânes, ou pour chasser les esprits. On a conjecturé peut-être à tort que les caisses militaires ont été introduites à l'imitation des tambours religieux. Il est plus probable que ces prêtres se seront modelés sur les soldats, et auront jugé utile de faire beaucoup de bruit pour attirer plus de monde autour d'eux.

Les Toungouses ont trouvé assez d'étoffe dans leur dieu universel, pour en faire plusieurs petits

dieux très-commodes dans les différens âges de la vie, et pour leurs divers besoins. Ils ont une divinité qui préside à la chasse, une autre aux voyages. *Moundi* a soin de leurs enfans; *Sokyovo* de leurs rennes, etc. Ils reconnoissent aussi des déités malfaisantes, ou des diables. Ils appellent Boun leur chef, ou le démon par excellence, rival de leur dieu universel, et souvent rival heureux.

Ils ont aussi des espèces de demi-dieux; ils regardent du moins comme tels leurs Schamanes, hommes ou femmes, leurs héros, leurs bienfaiteurs et leurs législateurs. Ils n'ont point de temples. Des lieux consacrés leur en tiennent lieu. Les chasseurs ont beaucoup de vénération pour ce qu'ils appellent leurs *Doï;* c'est une croix sur laquelle ils attachent un oiseau. Voici une de leurs prières : « Dieu universel, Tzar » du ciel! nous te sacrifions un renne, un oiseau, » un poisson; nous forgeons en ton honneur des » idoles, et nous t'érigeons des *Doï*. Donne-» nous, en échange, de la santé, des enfans et » du gibier. Si tu nous refuses, prends-y garde; » nous ne t'offrirons plus rien. »

Les Toungouses ont aussi des prophètes, qui prédisent l'avenir d'après le sifflement d'une flèche qu'on décoche, ou la vibration de la corde d'un arc tendu.

Le costume des Toungouses ressemble bien davantage à l'habillement des Yakoutes qu'à celui des autres Orientaux. Leurs vêtemens sont plus étroits et plus courts que ceux de leurs voisins. Ils serrent leurs hauts-de-chausses avec une ficelle qui traverse la ceinture de la culotte, à laquelle est attaché par devant un tablier de peau tannée, long de sept à huit pouces, et découpé de bas en haut en un grand nombre de bandes étroites. Pour suppléer au juste-au-corps qui ne ferme pas tout-à-fait sur la poitrine, ils y portent en hiver une pièce d'estomac brodée, garnie de perles de verre, et suspendue au col par un cordon. Les dévots y appliquent une idole de lames de fer. Ils aiment beaucoup un vêtement leste et peu gênant. Ils mettent quelque prétention à montrer dans leur maintien un air sauvage, qui ne leur messied pas. En été, ils marchent nue tête. Leurs bonnets d'hiver sont singuliers; c'est la peau d'une tête de biche écorchée, garnie des cornes et des oreilles. Plusieurs ne se couvrent le chef que d'une calotte de pelisses. Les chasseurs nouent leurs cheveux près de la nuque, et y placent une jolie cocarde. Quelques-uns se peignent la peau du visage à la manière des Américains, de points bleuâtres représentant quelques figures informes. Pour chasser les mouches, ils portent sur l'épaule un paquet de crins flottans au gré de l'air.

Les femmes, mariées ou non, s'habillent presque tout-à-fait comme les hommes. On y remarque un peu plus d'élégance et un peu moins de mal-propreté. Il y en a qui portent au col une espèce de filet de perles de verre, qui couvre une bonne partie du sein. D'autres attachent à leurs habits des dez et différentes quincailleries. En été on en voit plusieurs, dont toutes les pièces du vêtement sont de peau de poisson. Les femmes Toungouses ne craignent pas la peine et les soins en fait d'habillement. Elles cousent et brodent mieux qu'on ne seroit en droit de l'attendre d'une peuplade ambulante. Les jeunes gens des deux sexes sont bien, pourvu qu'ils veillent à leur toilette.

Fin des mœurs et coutumes des Toungouses.

MOEURS

ET COUTUMES

DES KARAKASSES.

Apparentés aux Samoyèdes et soumis à la Russie, les Karakasses mènent une vie nomade le long de la Tasseva, rivière de Sibérie. Les plus pauvres de tous les habitans de la terre, en hiver, ils ne vivent que de chasse : des racines et quelques poissons font leur nourriture d'été. Ils restent à peine trois jours révolus à la même place ; et sans le service de quelques rennes, dont plusieurs d'entr'eux sont possesseurs, ils seroient les plus misérables de toutes les créatures humaines. Ce qui les distingue des peuples dont ils sont voisins, et de ceux d'où ils sortent, c'est le culte assidu et exclusif qu'ils rendent au soleil. Plus opiniâtres que les Sibiriakes, ils n'ont du chrétien que le baptême, qu'ils n'osèrent refuser de la part du souverain. Mais on ne put achever leur conversion. Cette tentative ne fut cependant pas tout-à-fait infructueuse. Ils crurent pouvoir pallier toutes choses, en renonçant à leurs idoles, et en se passant de prêtres.



Mixelle sculp.

Karakasse.

Mais rien ne les détacha de la grande divinité, jadis objet principal, aujourd'hui unique, de leurs ferventes adorations. Et en effet, quel être dans l'immensité des êtres plus capable de captiver l'admiration, et d'appeller les hommages d'un peuple simple, que l'astre qui préside au jour et qui féconde la terre? Une peuplade, vivant toujours à découvert sur un sol vaste et monotone, n'a point d'autre spectacle que celui des grandes révolutions de la nature, qui sont à-peu-près les mêmes chaque année, mais qui offrent pourtant des aspects divers chaque jour de l'année. Il faut avouer que le culte religieux des Karakasses est aussi sublime que ce qui en fait l'objet. N'ayant de dieu que le soleil, ils croient que le temple le plus digne de cette divinité est l'univers entier. Et en conséquence, les plus hautes montagnes en deviennent les autels. Ils ne se rassemblent point pour lui adresser en chœur des hymnes et des invocations. Chacun d'eux prie à part et pour soi, et n'exprime ses vœux que par des soupirs ardens. Quand le matin un Karakasse part pour la chasse, il salue le soleil et lui demande la rencontre d'un ours et la victoire, afin de lui faire un sacrifice de la tête et du cœur du quadrupède; s'il a été exaucé, il pose son offrande sur une patère d'écorce d'arbre, la soulève et l'expose aux rayons du

soleil; alors, il prononce une oraison courte, mais fervente, et se nourrit de la chair consacrée. Il seroit à désirer que toutes les superstitions religieuses fussent aussi innocentes que celles des Karakasses. Guidés par le même sentiment de reconnoissance, ils ont aussi une singulière vénération pour les lieux élevés, peuplés de gibier, et les fleuves profonds, bien poissonneux. Ils ne s'en approchent jamais, sans s'incliner respectueusement devant eux, et sans leur offrir du tabac, un lambeau de pelisse, ou une branche d'arbre.

Il n'y a pas long-temps qu'ils enterrent leurs morts. Jadis ils abandonnoient les cadavres sur des arbres, la tête tournée vers le lever du Soleil; on brûloit le corps des notables du canton.

Les habits des Karakasses sont faits de différentes peaux ou pelleteries, à la façon des Samoyèdes. Au lieu de mettre des bas, ils s'entortillent les pieds et les jambes avec des bandes d'écorce d'arbre (*lonicera pyrenaica*, Linn.) En hiver ils portent des capuches fourrées; en été les hommes marchent tête nue.

Ce qui mérite quelqu'attention dans le costume des femmes, ce sont leurs petits cha-

peaux, tissus de roseaux et joliment travaillés; elles leur donnent différentes formes plus élégantes les unes que les autres.

Fin des mœurs et coutumes des Karakasses.

MŒURS
ET COUTUMES
DES YAKOUTES.

Sogha est le véritable et l'ancien nom des Yakoutes, jadis épars sur les montagnes Sayanes. Aujourd'hui, depuis 1620, époque de leur réduction à la couronne Russe, ils fréquentent les vastes déserts de la province de Yakoutzk, au gouvernement d'Irkoutzk. Le territoire qu'ils occupent s'étend depuis le fleuve Witim jusqu'à l'embouchure de la Lena, dans la mer glaciale ; depuis la partie occidentale du fleuve Anabara, à l'orient, jusqu'au golphe Penschinskoy ; et vers le nord, jusqu'au Kolyma ; espace, en ligne droite, de deux mille verstes, ou six cents lieues françoises. Des rochers arides, des marais mal sains affligent ce vaste pays, et le rendent nul pour l'agriculture et les douceurs de la vie. C'est sur ce sol ingrat que les Yakoutes végètent en paix et sans desirs, divisés par familles réunies en petits pelotons.

Ils sont d'un naturel si bénin, que le gou-



Jacout.





Femme Gacut

vernement Russe n'a pas cru devoir se mettre en garde contr'eux. Des palissades sont dressées, plutôt pour marquer les limites de chaque district, que par méfiance et précaution. La nation Yakoute ressemble à un troupeau de moutons qu'on fait *parquer* où l'on veut, et qui courbent la tête sous la houlette du pasteur. Cette existence, assez douce, n'a pas nui à leur population, plus considérable qu'on ne l'espéreroit sous un climat aussi rude. Leurs maîtres leur trouvent l'esprit lent; un observateur désintéressé l'appelleroit stupide. On ne les croit que paresseux; on pourroit dire qu'ils sont mous et lâches. Leur taille est moyenne, leur visage aplati, le nez sec, l'œil petit et la bouche peu épaisse. Ils n'ont point le courage d'être vindicatifs. Ils vivent assez bien entr'eux, craignant les Dieux, leurs supérieurs et leurs prêtres. Les femmes sont plus laborieuses et plus éveillées que les hommes : quand un peuple dégénère, celles-là s'abâtardissent peut-être moins vîte que ceux ci. Cette nation est un mélange des caractères affoiblis Tartare et Mongol. Les Yakoutes ne sont nomades que l'été. L'hiver, ils sont stationnaires. Leurs *yourtes* ou huttes sont composées de poutres, dont ils bouchent les jointures avec de la mousse. Un trou pratiqué au sommet du toît laisse sortir la fumée du foyer intérieur,

et donne entrée au jour et à l'air extérieur. L'architecture grecque et romaine n'eut point d'autre origine ; les élémens grossiers de ce bel art ne varient point chez les Sauvages de tous les temps et de toutes les contrées. En été les cabanes yakoutes sont d'une construction plus légère. C'est tout simplement une carcasse de perches jointes par leur extrémité en forme de cône, et recouvertes d'écorces de bouleau.

Les meubles et ustensiles, peu nombreux, sont dignes d'une telle habitation. Le bois et le cuir en font toute la matière. Cependant ils forgent eux-mêmes des marmites de fer. Qu'on y joigne leurs mortiers faits avec de la fiente de vache séchée, et on aura l'inventaire de leur mobilier et de leur batterie de cuisine. Il ne faut pas oublier leurs traîneaux étroits, et leurs petits canots, dont le bouleau, seule production végétative de ce triste pays, fait tous les frais. La pique, l'arc et la flèche composent leur artillerie. Leurs carquois sont des bourses de fourrures, travaillées avec quelques soins et une sorte d'élégance. Ils sont chasseurs, bergers ou pêcheurs, selon la nature du terrein qu'ils habitent, et selon la saison où ils se trouvent.

Ils élèvent des rennes, des chevaux, des vaches : les brebis ne prospèrent point dans

leurs

leurs déserts trop froids. En général leurs troupeaux ne sont pas abondans et ne sauroient les enrichir. La culture de la terre leur est absolument inconnue, et ne sauroit exister dans des lieux frappés de stérilité. Ils exploitent quelques mines et forgent quelques outils.

La chair de toutes les créatures vivantes leur est propre, à l'exclusion cependant du porc, de la grenouille et des insectes. Tout leur est bon. Le paganisme, dont ils font profession, les met à l'aise de ce côté.

En été, du lait aigri et des racines sauvages composent tout leur comestible. Leur pain quotidien, en hiver, est le poisson séché. Leurs alimens seroient supportables, s'ils apportoient plus de propreté dans leurs apprêts. Mais rien de plus sale, rien de plus dégoûtant que leur cuisine. Le koumiss, le tabac et les champignons enivrans au défaut de l'eau-de-vie russe : voilà l'abrégé de leurs plus douces récréations.

Quoiqu'ils n'aient pas besoin de contrats écrits pour tenir la parole donnée, cependant il est des cas où ils croient devoir prendre quelque précaution ; et alors ils signent leurs conventions, en laissant sur le papier l'empreinte d'une marque arbitraire, qu'ils se sont faite sur la peau de la main dans leur jeunesse,

Quand deux amis se séparent, ils coupent en deux une branche de bouleau, en gardent chacun la moitié, et dans l'occasion ils prennent à témoin ce gage muet de leur tendresse réciproque.

Les Yakoutes sont polygames, et achètent leurs femmes. Ils rejettent loin d'eux les enfans nés avec quelque difformité, quelques défauts naturels : ils les croient l'ouvrage du démon. Ils ont un usage qui leur est particulier, et que certainement on ne leur enviera pas. Le père d'un nouveau-né régale ses meilleurs amis avec l'arrière-faix de l'accouchée, qu'il a fait bouillir. On sait que ce qu'on appelle le *délivre*, sert quelquefois de médicament. Mais la médecine des Sauvages ne peut être que barbare, et doit donner lieu aux abus et aux pratiques les plus étranges. Ils jouissent d'une santé généralement soutenue ; et leurs maladies, assez rares, ne deviendroient point graves et souvent mortelles, si leurs médecins n'étoient pas en même-temps leurs prêtres. L'ignorance et la superstition sont leurs guides dans les cures qu'ils entreprennent. Des talismans sont leurs remèdes. L'aspect de la mort est pour eux un supplice, et les fait fuir d'auprès les malades, qui périssent, abandonnés de leurs proches. Il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent aucune idée de religion, puisque le

peu qu'ils en ont, produit de tels effets et leur conseille de tels excès. Les lumières du christianisme éclairent quelques-uns d'entr'eux, mais d'une lueur foible et imparfaite. Les partisans de la vie sauvage n'ont pas plus beau jeu que les apologistes de la société civile : les hommes ne seront heureux, que quand ils auront appris à se fixer dans un état mitoyen, également éloigné de la nature brute et d'une civilisation trop avancée.

Les Yakoutes sont plus raisonnables en ce qui concerne les funérailles. Ils se croiroient mal à l'aise après leur mort, s'ils ne se faisoient point inhumer dans les forêts. Un Yakout, long-temps avant son trépas, choisit lui-même l'arbre au pied duquel il veut reposer, et visite souvent le lieu de sa sépulture. Quand on écrit l'histoire de l'homme, il faut s'attendre à des contradictions, et mettre sur sa palette des couleurs qui se repoussent l'une l'autre. Ce peuple, qui ne peut regarder la mort en face, est le même que celui qui contemple d'un œil stoïque la tombe qu'il se creuse, et qu'il place le plus agréablement qu'il peut.

Du lait aigri et présenté au soleil, lui tient lieu d'eau-bénite pour faire les aspersions qu'il croit nécessaires à la prospérité de ses baraques, et au bonheur des trépassés dans l'autre vie ;

une queue de cheval lui sert de goupillon. Ils ont dans leur rit religieux deux fêtes principales : celle du printemps et celle de l'automne. On y sacrifie des chevaux ; le tout est accompagné de cérémonies plus absurdes les unes que les autres.

Les Yakoutes ne sont pas plus propres sur eux que chez eux. Leur garde-robe répond parfaitement aux détails que nous avons donnés de leur vie privée. Ils ne portent jamais de chemise, ni autre linge quelconque. Leurs habits se mettent immédiatement sur la peau nue. L'habit d'été consiste en une peau molle tannée, et d'une couleur de chamois. Les habillemens d'hiver sont composés de différentes espèces de fourrures, principalement de la dépouille du renne. Les hommes coupent leurs cheveux assez près de la tête, et ne laissent pas venir la barbe épaisse, ni longue. Dans la belle saison, ils marchent nue tête. Ils portent des hauts-de-chausses tout courts. Les bas sont de peau, et servent en même-temps de bottes ; c'est pour cela qu'ils sont garnis de semelles ; ils prennent la forme du pied, et sont pour l'ordinaire piqués avec art, même brodés. Pour les maintenir bien tirés et sans faire de grimaces, on les attache aux hauts-de-chausses. L'habit est un juste-au-corps à manches étroites ; les pans,

qui tombent jusqu'aux genoux, se ferment par la pointe en-devant, à l'aide de plusieurs cordons. Les collets et les bordures des habits d'été sont garnis d'une élégante broderie, large de deux pouces, et faite avec des nerfs d'animaux. On y ajoute quelquefois des franges de crins blancs, ou teints. On voit de ces habits de peau, dont les coutures sont garnies de perles de verre, ou marquées par des rayes peintes avec une terre bleue ou rouge. Les poils des habits de pelleteries sont tournés en-dehors, et ce vêtement d'hiver est travaillé avec le même soin et les mêmes recherches. Les Yakoutes portent des bonnets de pelisse, faits, pour la plûpart, de la tête de quelque quadrupède. Comme ils ne mettent pas de ceinture par-dessus leurs habits, ils suspendent la pipe, la bourse au tabac, le briquet, le couteau, &c. à la ceinture des hauts-de-chausses.

L'habillement des femmes est presque le même que celui des hommes, mais il est mieux travaillé et plus orné. Les hauts-de-chausses sont un peu plus longs. Pour être dans ses plus beaux atours, une Yakoute passe par-dessus l'habit ordinaire une veste sans manches, de cinq pouces plus courte; cette veste est de peau ou d'un drap fin et rouge, de préférence à toute autre couleur. Elle est ornée de franges et d'our-

lets rayés et chargés de perles de verre ou de corail. Les femmes mariées se distinguent par la coëffure. Ce sont des bonnets qu'elles font de la peau prise de la tête de différens quadrupèdes; elles y laissent les oreilles qu'elles dressent en l'air comme des cornes. Les filles mettent leurs cheveux en tresses et portent des bandeaux larges de peaux, et brodés avec plus ou moins de goût. A ce bandeau sont attachés, à droite et à gauche, de petits cordons de perles de verre garnis de pendeloques. Une pièce longue de huit pouces, large de quatre, passe par-dessus la tête, et redescend sur le dos.

Les Yakoutes sont ceux de ces contrées qui mettent le plus de goût dans leur parure; les femmes font elles-mêmes leurs habillemens, au lieu de les acheter tout faits, comme c'est l'usage parmi quelques peuplades de Sibérie. Les filles Yakoutes sur-tout sont mises très-proprement; et leur parure, où l'on remarque beaucoup d'art et d'industrie, contraste avec la rudesse de leurs mœurs, et la mal-propreté de leurs habitations et de leur table.

Fin des mœurs des Yakoutes.



Femme Koriak

MŒURS
ET COUTUMES
DES KORAIKS.

LES Koraiks, qui doivent leur nom au quadrupède utile, (renne) aux soins duquel ils bornent toute leur industrie , occupent la partie la plus septentrionale du Kamtschatka , pays marécageux , couvert de roches sauvages et dégarni de forêts. Le rapport des habitans de cette rude contrée, avec les insulaires de l'océan oriental, et avec les peuples septentrionaux de l'Amérique au-deçà du golphe Penschinskoi, peut faire raisonnablement conjecturer que l'ancien et le nouveau Monde se touchent en cette partie, ou bien n'ont été que séparés l'un de l'autre par quelque grande révolution du globe. Les naturels ne sauroient nous en instruire. Indifférens à toutes ces questions curieuses, occupés à disputer leur existence journalière sur un climat qui leur refuse tout, il leur importe peu d'être Asiatiques ou Américains. L'éducation de leurs troupeaux leur semble préférable à la leur pro-

F 4

pre. Ne pouvant donc interroger leur tradition orale ou écrite, puisque ni l'une ni l'autre n'existent, il faut étudier leur caractère, leurs habitudes, leur organisation. Ces preuves muettes n'en sont que plus authentiques. Leur dialecte tient beaucoup de celui en usage parmi leurs voisins les insulaires orientaux.

Cette nation, qui paroît n'être pas plus populeuse que celle des Kamtschadales, ne connoissoit point de maître, avant que les Russes fussent parvenus jusqu'à elle. Le nombre plus ou moins grand des troupeaux mettoit seul quelque distinction parmi les propriétaires. Cette peuplade se divise encore aujourd'hui en deux états opposés l'un à l'autre, d'après leur manière de vivre ; et la différence d'occupations a rendu étrangers et ennemis des frères issus de la même souche. Les Koraiks ambulans ne sympathisent pas du tout avec les Koraiks sédentaires. Ces derniers ont les moeurs beaucoup plus douces. Ils occupent la partie méridionale du pays, et fréquentent les Kamtschadales, dont ils ont pris les usages et même l'habillement national. Mais les femmes Koraikes n'ont pas encore renoncé à la coutume de se coudre au visage des lignes, et de s'y peindre d'autres figures. Ils sont plus actifs et plus laborieux que leurs voisins, avec lesquels ils fraternisent tant en tout autre chose.

Ils ne sont pas d'une société aussi agréable ; mais on peut compter davantage sur leur amitié. Ils accueillent les étrangers, et ne les forcent point à prendre plus de nourriture que le corps n'en peut contenir. Ils tiennent leurs cabanes à un degré de chaleur tel, que les femmes y restent toutes nues.

Les Koraiks ambulans sont tous chasseurs et mènent une vie dure. Ils pourroient trouver pour leur nourriture un grand secours dans le lait de leurs rennes ; ils n'en font point du tout usage, et ils ne se décident à tuer ce quadrupède, que dans des cas extraordinaires. Ils ne se repaissent de sa chair, que quand cet animal meurt de maladie. Ils vivent ordinairement de tout gibier quelconque, et de racines ou de fruits sauvages que les femmes ramassent, quand ils ont faim. La décoction du champignon enivrant, les anime et soutient leur courage ou plutôt leur férocité. Ils sont extrêmement redoutables, même pour leurs compatriotes sédentaires. La massue, la lance et l'arc sont leurs armes. Les plus déterminés se contentent d'un bâton durci. Toute leur tactique consiste à fondre sur leur ennemi à l'improviste ; d'autant plus entreprenans et téméraires, qu'ils n'attachent à la fuite aucune idée de honte et de déshonneur. Le sort des femmes

parmi eux est bien triste, et ils leur font payer cher dans la suite les petites galanteries qu'ils leur ont prodiguées avant de s'unir. Un Koraik a ordinairement autant d'épouses qu'il a de divisions dans son troupeau. Chaque femme préside à un troupeau particulier, et répond sur sa tête de la moindre pièce de bétail qui viendroit à s'égarer. Car le plus grand plaisir d'un Koraik nomade est de compter souvent ses troupeaux, et de s'assurer si le nombre en est toujours complet. La vie errante de cette horde sauvage donne lieu à la jalousie, dont les maris font ressentir les effets à leurs femmes. Pour peu qu'elles soient appétissantes, elles n'ont qu'un parti à prendre, si elles veulent avoir la paix dans le ménage; c'est de se négliger, de s'enlaidir au point qu'elles deviennent repoussantes. Le mari alors cesse d'être jaloux, mais il devient indifférent et se dégoûte.

Chez les Koraiks sédentaires, elles sont traitées tout différemment. Loin de s'arroger un droit exclusif sur leurs compagnes, ils ne sont pas fâchés qu'elles cherchent à plaire à d'autres encore qu'à leurs maris. Un mari Koraik est fier des desirs que sa femme inspire à ses voisins ou aux étrangers, et il pousse la générosité au point de proposer la moitié de sa couche nuptiale à l'hôte qu'il reçoit. Il se trouveroit

piqué du refus. Il règne même une sorte d'émulation parmi eux à cet égard. C'est à qui fera le mieux les honneurs de chez lui. L'épouse se prête à cette politesse avec une docilité et une complaisance toute particulière. Mais le cérémonial préliminaire en usage en pareil cas, modère un peu les transports de reconnoissance du voyageur intrépide. On débute par lui offrir une ample libation d'urine, dont il est d'étiquette de se gargariser avant tout. Cet usage de faire les honneurs de son lit comme de sa table, se trouve encore aujourd'hui chez plusieurs peuplades de l'Amérique, et il date de loin. Car Hérodote l'attribue aussi aux anciens Babyloniens. On remarquera que le même effet est dû à deux causes tout-à-fait opposées, et qu'il ne faut pas confondre. Ce que les habitans de Babylone blasés et abrutis faisoient par une dépravation de mœurs portées à son comble, les Sauvages de l'ancien et du nouveau Monde, ne se le permettent que par une simplicité de mœurs touchante et respectable.

A la naissance des enfans, ce sont les vieilles femmes du village qui viennent lui donner un nom.

Les langes et le berceau sont des meubles inconnus dans la cabane d'un Koraik. La mère porte continuellement son nourrisson jusqu'à

l'âge de trois ans. A peine les enfans peuvent-ils marcher, qu'on leur donne plusieurs rennes en toute propriété.

Les Koraiks sédentaires, ainsi que les nomades, sont dans l'usage de brûler leurs morts. Ils sont idolâtres de la secte Schamane.

Les uns et les autres s'habillent comme les Kamtschadales, si ce n'est que les premiers se rasent la tête et s'arrachent la plus grande partie de la barbe.

Fin des mœurs et coutumes des Koraiks.



homme de Kams Malika



femme de Kams Malika.

ADDITION

A L'ARTICLE

DES MŒURS ET COUTUMES DES KAMTSCHADALES,

OU

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA PÉNINSULE

DU KAMTSCHATKA.

LA péninsule du Kamtschatka, sise sur la côte de l'Asie orientale, s'étend, au nord et au sud, du cinquante-deuxième au soixante-deuxième degré de latitude. Son extrémité touche au cent quarante-sixième degré de longitude. Sa plus grande largeur est de deux cent trente six milles. Elle est surchargée d'une longue suite de montagnes qui lui occasionnent quantité de rivières. Abandonné à lui-même, le sol de cette contrée

ne produiroit presque rien ; mais il est susceptible de culture, et récompenseroit de leurs avances les Kamtschadales laborieux. Ces malheureux ne connoissent le printemps que de nom ; ils n'ont que deux mois d'été, un d'automne ; tout le reste de l'année est hiver pour eux.

La surface de la terre, couverte de neiges pendant plus de huit mois, cache des volcans dans ses entrailles. La nature aimeroit-elle les contrastes ? auroit-elle besoin de cette ressource pour la magie de ses tableaux ? et feroit-elle consister en cela le secret de ses opérations ?

Si les naturels, mauvais agriculteurs, paroissent se borner à la *saranna* (espèce de lys), plante spontanée qui sert de base à leur comestible, comme l'*herbe-douce* (espèce de jonc) à leur boisson de *raka* (eau-de-vie) ; c'est que la pêche, et sur-tout la chasse, fournissent davantage et d'une manière plus expéditive, à leurs besoins journaliers. Leur pays abonde en quadrupèdes de plusieurs espèces, qui tout-à-la-fois nourrissent et enrichissent le chasseur par leur chair substantielle et leurs dépouilles précieuses. Ces animaux, entr'autres, sont les renards, la zibeline, la martre, le rat des montagnes ou la marmotte sans oreilles, le glouton,

le belier sauvage, l'ours blanc, le renne et le chien.

L'équipage de chasse pour courir les zibelines, est composé d'un fusil rayé d'un très-petit calibre, d'un filet et de plusieurs briques. Les briques échauffées donnent une fumée, qui oblige l'animal à sortir du terrier où on les a mises.

La peau du glouton (*ursus luscus*), est si recherchée des Kamtschadales, qu'ils se croient bien parés, quand ils en peuvent montrer une petite portion sur leurs vêtemens. Les femmes placent dans leurs cheveux des têtes de glouton, qui sont blanches ; et cet ornement est regardé comme infiniment beau. Ils croient fermement que les anges dans le ciel se couvrent de la fourrure du glouton ; car les Kamtschadales, ainsi que toutes les nations superstitieuses, se sont créé un dieu à leur ressemblance ; et les paysages de leur froide contrée, servent de modèle, quand ils entreprennent une esquisse du paradis.

La fourrure de l'ours est extrêmement utile ; on en fait des couvertures de lit très-chaudes, des bonnets, des gants et des colliers de harnois pour les chiens, qu'ils attachent aux traîneaux. On est surpris que les naturels ne se servent pas du renne, de préférence au chien.

Ils fabriquent avec les cornes recourbeés du

belier sauvage, des cuillers, des plats, des coupes; ils en ont souvent une petite suspendue à un ceinturon, dans laquelle ils boivent, quand ils sont à la chasse.

On attèle ordinairement cinq chiens à un traîneau qui ne porte qu'une seule personne. Ils sont coupés. On ne soumet jamais les chiennes à cet exercice.

Il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques. Le chant mélodieux qu'on attribue au cigne, ne le garantit pas d'être servi sur table, les jours de festins.

La chair de poisson leur tient lieu de pain. La graisse de baleine fournit d'huile leurs lampes et leur cuisine.

Venons au personnel des Kamtschadales. On croit cette peuplade d'une origine très-ancienne; on les fait descendre en droite ligne, des Mungales, nation primitive d'Asie, qui se sera refugiée dans cette péninsule, pour échapper aux conquérans, dont cette partie du globe a été si souvent affligée.

Les Kamtschadales, encore remplis du souvenir de leurs premiers ancêtres, n'ont pas renoncé à la prétention de remonter en droite ligne, à l'époque de la création, par leur dieu Koutkou. Ils se disent les favoris du ciel, et les fils aînés de la terre. Le pays qu'ils habitent depuis un

temps

temps immémorial, semble à leurs yeux une terre de promission, une place d'élite que la nature, en bonne mère, leur a ménagée par une prédilection toute particulière. Il faut tous les prestiges de l'imagination, pour faire aimer les bords du Kamtschatka à ceux qui s'abreuvent des eaux de ce fleuve, chargé de glaçons pendant les deux tiers de l'année. L'amour de la patrie est une passion locale, en vertu de laquelle il ne reste point de vide sur la surface de la terre. La connoissance circonstanciée de la topographie de leur pays, et l'attachement qu'ils portent à cette contrée si peu aimable, prouvent du moins que les Kamtschadales n'y sont point une colonie de fraîche date.

Les Russes en soupçonnèrent l'existence vers l'an 1650, et y tentèrent un établissement en 1700. Les naturels du pays ne virent pas tranquillement l'arrivée de ces étrangers. En 1715, il y eut une action qui pensa être décisive en faveur des premiers. Mais la destinée des nations civilisées est de triompher des hordes sauvages, ou de corrompre, par leurs mœurs, ceux qui résistent à leurs armes. La petite vérole, présage d'une maladie pire encore, n'enleva pas moins de 20,000 Kamtschadales en 1767; encore un demi siècle, et cette contrée aura perdu tout-à-fait ses premiers maîtres, dont

le nombre en ce moment monte à peine à 3000 tributaires. Le sceptre Russe ne pèse cependant pas sur leurs têtes. On leur a laissé le droit d'élire leurs magistrats, pris au milieu d'eux. Chaque *ostrog* (bourgade) est gouvernée par un *Toion (chef de police)*. On les a déchargés de la peine de mort, remplacée par le *knout*, (espèce de fouet composé d'une lanière épaisse.) Le principal commerce a pour objet la pelleterie ; et les Russes doivent quelques égards à une horde demi-sauvage, sur laquelle ils font des spéculations lucratives. Les Kamtschadales n'ont prêté qu'une oreille aux missionnaires Grecs ; ils ont gardé l'autre pour leurs anciennes habitudes : ensorte qu'ils ne ressemblent pas plus à leurs conquérans par les principes, que par les traits du visage. Les Russes, et les Cosaques qui les ont si bien secondés dans cette expédition, s'allient volontiers aux vaincus laborieux, qui les font vivre de leurs sueurs.

Les indigènes du Kamtschatka sont de petite taille ; et voici le costume des hommes : l'habit de dessus a la forme d'une jacquette de charretier ; il est de nankin pendant l'été, et dans l'hiver, de peaux de daims ou de chiens, tannées d'un côté. On laisse le poil à l'autre côté ; c'est celui qu'on met le plus près du

corps. Ils portent par-dessus une casaque serrée, de nankin ou d'étoffe de coton, et au-dessous de la casaque, une chemise d'une légère étoffe de soie de Perse, de couleur bleue, rouge ou jaune. De longues culottes de lin,. qui descendent jusqu'au gras de la jambe; une paire de bottes de peau de chien ou de renne, dont le poil est en dedans, et un bonnet fourré, garni de deux oreilles qui, en général, se trouvent relevées contre la tête, mais qu'on laisse tomber sur les épaules, lorsque le temps est mauvais, forment le reste de leur accoutrement.

L'habit de fourrure que les Toions portent les jours d'appareil, est composé de petits morceaux de fourrures triangulaires, marquetés de brun et de blanc, et réunis si proprement, qu'il semblent appartenir à la même peau. Il est garni par le bas, d'une frange de six pouces de largeur, qui est faite avec des fils de cuir de différentes couleurs, et qui produit un très-bon effet. Une large bordure de peau de loutre est suspendue à cette frange: le parement des manches est encore de peau de loutre, ainsi que le collet, et un jabot qui va jusqu'à la poitrine: il est doublé d'une peau blanche très-unie; un bonnet, une paire de

gants et des bottes, travaillés avec un soin extrême, complettent cet ajustement.

Les Russes établis au Kamtschatka, portent l'habit européen ; et l'uniforme de la garnison est d'un verd foncé, bordé de rouge.

Les habits de femmes, quand elles se parent pour une fête, sont jolis et gais. Elles portent une robe flottante de nankin blanc, qui leur serre le col, attachée à un collier de soie. Par-dessus, elles ont une jaquette courte et sans manches, composée de nankins de diverses couleurs, et des jupons d'une légère étoffe de soie de la Chine. Leur chemise, dont les manches descendent jusque sur le poignet, est aussi de soie. Un mouchoir de soie de couleur, enveloppe leurs têtes, et cache entièrement les cheveux des femmes qui sont mariées. La chevelure des filles vierges encore, ou du moins non mariées, flotte en liberté sur les épaules.

Fin de la notice historique sur la Péninsule du Kamtschatka.



Femme Kamts chadalle

MOEURS

ET COUTUMES

DES KAMTSCHADALES.

IL ne faut pas toujours juger une nation d'après le climat qu'elle habite. Se seroit-on attendu de retrouver, à l'extrémité orientale de l'Asie, dans une contrée froide même en été, où les bestiaux peuvent à peine subsister, lieu d'exil redouté des malfaiteurs de la Russie; se seroit-on attendu d'y retrouver les mœurs dissolues de Sybaris?

Les habitans de la presqu'isle de *Kamtschatka*, qui se nomment entr'eux *Itelmainns* (habitans), ne sont connus que depuis les conquêtes des Russes. Quant à leur origine, eux-mêmes l'ignorent, et n'en ont conservé aucune tradition. Tout-à-fait bornés au présent, ils ne se souviennent pas plus du passé qu'ils ne s'inquiètent de l'avenir.

Leur population n'est pas plus aisée à savoir. Comment faire le dénombrement d'une peuplade éparse sur un terrein immense?

Les Kamtschadales ont deux traits qui caractérisoient Athènes ; ils sont nés imitateurs et curieux. Mais leur goût exclusif est celui qu'ils ont pour le plaisir. D'une insensibilité stupide à l'égard des autres jouissances de la vie, il semble que l'amour leur tienne lieu de tout le reste. Ils ne font point de provisions, et ne pensent à fournir leur table que quand ils ont faim. Ils s'embarrassent peu de l'assaisonnement des mets. La quantité chez eux passe toujours avant la qualité. Mais ils réservent à l'amour toutes les ressources de leur génie, et lui consacrent leur existence entière. Par une suite de cette manière de voir, ce sont les femmes qui donnent le ton au reste de la nation. Leur lascive imagination, plus féconde en moyens que celle des hommes, leur a mérité sur eux l'ascendant le plus décidé. Elles s'en font obéir, comme s'ils étoient leurs esclaves ; et les hommes dans leurs bras consentent à tout, pourvu qu'ils soient complettement heureux, à quelque prix que ce soit. Les voyageurs les plus exercés, et qui ont été à même de faire le plus d'observations en ce genre, sont étonnés d'avoir encore de nouvelles pratiques à apprendre.

Les liens du sang ne forment point un obstacle à leurs desirs. Excepté entre le père et

la fille, le fils et la mère, les parens se permettent tout entr'eux. A ces excès, ils en joignent un autre pire encore. Chacun des deux sexes ne veut pas toujours devoir à l'autre tous ses plaisirs. De telles mœurs doivent énerver une nation. Aussi l'amour de la gloire, ce ressort si puissant qui opère tant de hauts faits, ne réagit point sur le cœur des Itelmainns. Tous leurs exploits se bornent au vol des femmes et des chiens, dont ils s'emparent chez leurs voisins, et parmi eux à la dérobée. Ils se défendent mollement et se vengent en poltrons. Au premier danger, ils ont recours au suicide. Il ne leur faut pas même de motifs bien pressans pour en venir à cette extrémité. A la première indisposition qu'ils ressentent, au premier chagrin qu'ils éprouvent, leur courage expire. Le criminel préfère les horreurs d'un supplice momentané aux ennuis d'une longue prison. On a vu des femmes enceintes (*lassatæ*, *non satiatæ*) renoncer au doux titre de mère, pour ne point endurer les incommodités de la grossesse, et les douleurs de l'enfantement.

Ces Sauvages, capables de pratiques aussi monstrueuses, sont du moins excusables, en ce qu'ils végètent dans la plus grossière ignorance. Ils n'auroient point encore l'idée du

nombre dix, s'ils ne s'étoient point apperçus qu'ils avoient cinq doigts à la main. Ils ont un geste expressif pour marquer une quantité considérable ; ils empoignent leurs cheveux.

La forme de leur gouvernement n'est pas compliquée. Ils se divisent par familles ; chacune desquelles compose un hameau présidé par l'Ancien. Leur code criminel n'est pas long. Le vol et l'assassinat sont les seuls délits qu'on punisse ; le premier, en faisant des brûlures reconnoissables aux doigts ; le second, en livrant le coupable entre les mains des parties que le meurtre intéresse. Jadis, dans leurs querelles de village à village, ils élisoient un chef. Ces petites guerres étoient des coups de main, dont l'issue devenoit souvent tragique. Quand un hameau se voyoit bloqué, les assiégés, pour se soustraire à la vengeance implacable de leurs ennemis, massacroient leurs femmes, leurs enfans et les vieillards, et se poignardoient eux-mêmes sur les débris de leurs habitations en cendre. Une défense courageuse et soutenue leur eût fait plus d'honneur. Ils ont pour armes la massue, la pique et les flèches. Autrefois ils se palissadoient avec des monceaux de pierres. Mais ces fortifications, qui ne faisoient que les provoquer les uns contre les autres, leur sont interdites sa-

gement par le gouvernement Russe. Ils se pratiquent deux sortes de logement. La barraque d'hiver est quarrée et cachée cinq pieds en terre. La cabane d'été, au contraire, élevée sur des pilliers, ressemble à des colombiers; on les construit ainsi, pour éviter l'humidité du terrein. La batterie de cuisine répond parfaitement à l'apprêt de leur comestible et au peu de choix des alimens. Tout leur est bon. Les chiens et leurs maîtres mangent au même plat. Il ne savent ce que c'est que le pain, et ils ne boivent que de l'eau. De temps immémorial, ils ne s'enivroient qu'avec l'effusion d'un certain champignon. Aujourd'hui, ils ont de plus le tabac à fumer. Les femmes ne partagent pas ces excès, pour mieux vaquer à leur goût dominant : elles ont bien su remarquer que l'ivresse de l'amour souffroit beaucoup de celle des boissons fortes.

Les occupations des Kamtschadales sont mesurées exactement sur leurs besoins. Ils chassent, ils pêchent, fabriquent leurs armures et leurs filets, construisent leurs nacelles et leurs traîneaux, dressent leurs chiens pour s'en faire voiturer, font leurs cabanes, les garnissent de nattes et de quelques ustensiles, apprêtent les alimens, font quelques voyages et quelques échanges avec leurs fourrures. Les femmes tra-

vaillent aussi; elles préparent les peaux; elles filent, et savent très-bien broder. Mais on ne se livre à tous ces détails, que quand la nécessité y contraint. Le soin de leurs plaisirs est leur principale occupation. Une partie de débauche passe avant tout. Uniquement jaloux des jouissances du jour, le lendemain amènera sa peine ou sa joie; on se presse de vivre, et on n'existe que par les sens. Ils se permettent la même intempérance à table qu'ailleurs. Ils se chargent l'estomac d'alimens sans choix, jusqu'à ce qu'ils soient obligés de les rejetter pour recommencer. Les femmes, plus sobres, se dédommagent par la licence des chansons qu'elles composent sur le champ et pour la circonstance. Il échappe quelquefois à ces improvisatrices des saillies heureuses et piquantes. Celle qui a quelques intrigues saisit l'occasion de les afficher aux yeux de son mari, quand elle le sait débonnaire et pacifique; et lui insinue la conduite qu'il doit observer, dans un inpromptu, dont voici un exemple :

Inpromptu d'une Kamtschadale.

« Ours jaloux! qui rodes sans cesse autour
» de moi. Lâche ta proie, si tu veux garder ta
» fourrure. L'ami que j'aime est un chassseur
» adroit. Il saura bien me venger et te punir.

» Evite le sort qui t'attend. Crains que je ne » fasse de ta dépouille un juste-au-corps pour » ton vainqueur ».

Un mari sage doit alors se tenir pour bien averti ; dès l'instant même, il ferme les yeux sur le galant de sa femme, et se console avec sa voisine.

Une autre remarque qui peut encore avoir son application, c'est que chez les Itelmainns, les hommes si traitables, si souples, si caressans auprès des femmes, quand ils ont quelques desirs à satisfaire, sont entr'eux d'une froideur, d'une rudesse singulière. Ils ne s'abordent point avec cet air de prévenance, qui sied si bien à des frères. Ils ne se passent rien ; et le plus léger prétexte donne lieu à des injures et à des querelles. Les hommes galans envers le sexe, sont ordinairement d'un commerce difficile entr'eux.

Au Kamtschatka, le mariage n'est un acte ni civil ni religieux ; on s'unit sans formalité et aussi souvent qu'on veut. Mais les hommes usent sobrement de la permission ; attendu qu'en multipliant leurs femmes, ils ne font qu'augmenter le nombre de leurs tyrans. Pour dire : *se marier*, on se sert de cette expression, *attraper une fille* ; en entend par cette phrase, introduire son collier dans les hauts-de-chausses de celle sur qui

on a jetté les yeux. Du reste, un Kamtschadale n'attache aucun prix à la virginité. Une femme passe sans difficulté de la caserne des Kosaks sur la natte d'un épouseur. Une veuve ne trouve de secondes noces qu'en sortant des bras de quelques soldats russes, assez généreux pour la purifier de la souillure que la mort de son premier mari est censée lui avoir fait contracter.

Des maladies graves de toute espèce sont les tristes résultats d'une existence aussi peu régulière : la vigueur du tempérament ne fait que rendre plus redoutables ces fruits amers de la débauche. Les Russes assurent que l'aînée de la petite vérole étoit connue au Kamtschatka avant leur arrivée.

La religion de ces insulaires est tout-à-fait abusive et dérisoire. Les observateurs russes, qui nous les ont fait connoître, assurent très-positivement qu'*ils n'aiment ni ne craignent Dieu*, et que l'*idée d'une providence leur paroît ridicule*. Ils sont chrétiens, comme ils étoient païens. Ne se refusant rien en ce bas monde, ils ne font aucun cas de l'autre vie ; et ce n'est pas en leur parlant du paradis ou de l'enfer, qu'on parviendra à les amender. Ces idées y sont trop métaphysiques pour un peuple qui n'est susceptible que de perceptions sensuelles et terrestres. Puisque l'exemple a quelque prise sur

eux, que ne leur donne-t-on pour voisins quelque colonie d'honnêtes gens, plutôt que de faire servir leur patrie d'exil aux mauvais sujets de la Russie !

Avant de passer au costume des Kamtschadales, arrêtons nous une minute à leur signalement : taille au-dessous de la moyenne, épaules larges, grosse tête, visage long et un peu aplati, presque point de barbe, nez écrasé, petits yeux, lèvres minces et jambes courtes. Les femmes ont les yeux et les sourcils noirs, la peau du visage assez délicate, le teint animé d'une rougeur naturelle. Leur main est jolie, leur pied mignon : en général elles sont très-bien faites.

L'ancien habillement des deux sexes diffère, à plusieurs égards, de leurs modes actuelles. Ils ont conservé, à la vérité, leur vestiaire national, mais avec beaucoup d'imitation du costume étranger. Un Kamtschadale, vêtu à la manière ancienne de son pays, porte sur la peau nue une ceinture de peau en guise de culotte ; par devant est attachée une bourse, et par derrière un tablier de peau. Ils y ont ajouté des chemises ; et en hiver, ils font usage de caleçons, de peau tannée, appliquée aux cuisses, et nouée au-dessous des genoux. Les culottes modernes de fourrures, la peau en dehors, descendent jusqu'aux talons. A présent ils portent des bas. Leurs sou-

liers ou bottines sont de peaux de chien de mer, de poisson ou de renne. On les enjolive plus ou moins. On les brode, on les colore, et on les assujettit avec des cordons passés autour de la cheville. Ils ont aussi des chaussures faites exprès pour marcher sur la neige. Leurs chemises sont de différentes étoffes. Par dessus ils passent un juste-au-corps de pelleterie. Puis, ils endossent leurs *parkis*. Ce sont des pelisses ayant par en haut un trou si étroit, qu'à peine la tête peut le traverser. Le bas est brodé à la Toungouse, et garni de franges et de paquets de poils assez longs. Ils la recouvrent d'une autre pelisse de la même forme, mais plus ouverte, plus ample, et qui descend jusqu'aux pieds. Au col pend une bourse de fourrure qui retombe sur le dos, et qui peut servir de capuchon. Une pièce de peau de chien est attachée par devant; on s'en couvre le visage pendant la nuit. Jadis, ils avoient des bonnets d'hiver faits avec de la fourrure ou des plumes d'oiseaux. En été, ils portoient des chapeaux de bois ou d'écorce d'arbre, ou tissus de bouts d'aîles de différentes volatiles, à la manière des coëffures américaines, sur-tout en usage parmi les habitans du nouveau Monde, à l'orient du Kamtschatka : induction qui peut jetter quelque jour sur l'histoire primitive des deux continens. Ces anciennes coëffures deviennent rares, et ont fait place aux bonnets russes. Les Kamtschadales ne coupent jamais leurs ongles.

Les femmes portent à présent des chemises, des culottes, des bas, des souliers, des brodequins, des pelisses de dessus et de dessous à l'instar des hommes. Les pelisses de dessus ont par derrière une pièce pointue et pendante, et sont pour l'ordinaire garnies de bandes de fourrures fines, mieux brodées encore que celles des hommes, et ajustées de façon qu'on peut les porter, poils en dehors ou en dedans, *ad libitum*. Elles portent des gants même pendant la nuit. Autrefois les filles arrangeoient leurs cheveux à la tartare. De nos jours, elles séparent leur chevelure en deux sur le sommet de la tête, puis la ramassent dans la nuque pour en faire une tresse ornée de rubans et de perles de verre. Leur front en outre est couvert d'un bandeau. Autrefois les femmes mariées faisoient plusieurs tresses de leurs cheveux, dont les extrémités rassemblées n'en formoient plus qu'une amplifiée de cheveux postiches. Aujourd'hui elles portent des mouchoirs autour de la tête, ou mettent des bonnets de femme à la russe, espèce de chapeau ayant une pointe relevée. Elles ont des colliers de perles de verre. Présentement la grande mode est de s'habiller tout-à-fait à la manière russe. Les femmes qui se piquent de se bien mettre, portent des chemises de soie à manchettes, des surafanis à la russe, ou des robes en forme de chemises, des pantoufles, et une espèce de tur-

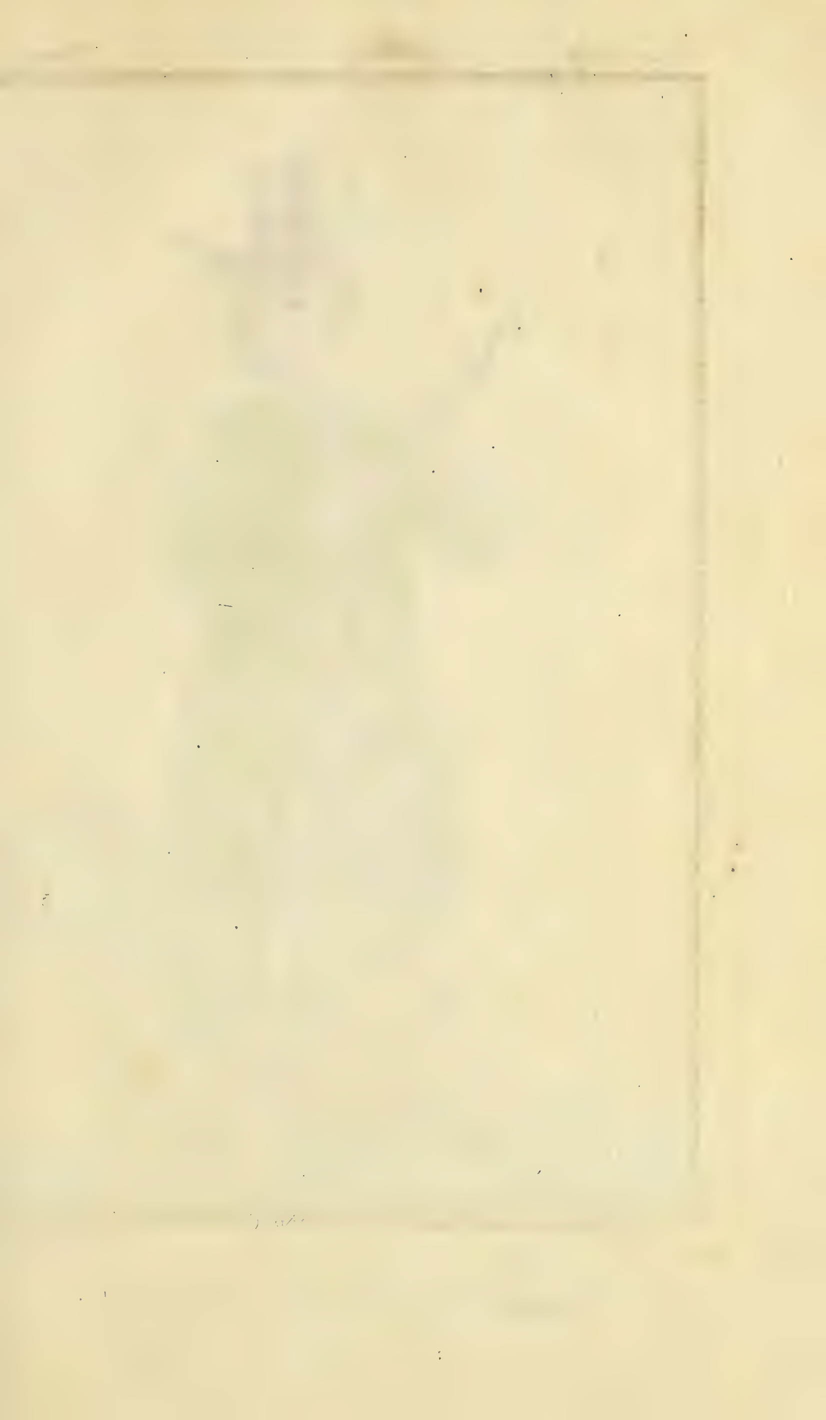
ban fait d'un mouchoir de soie, plié autour de la tête, au lieu de coëffe. Une parure de femme habillée à la mode coûte au Kamtschatka jusqu'à cent peaux de zibelines ou de renards, que le mari, qui n'ose refuser, amasse comme il peut. Autrefois ces gens ne se lavoient jamais; présentement les femmes mettent même du rouge et du blanc.

Il y a des femmes qui affectent de porter des voiles, à l'abri desquels elles font impunément tout ce qu'elles veulent de leurs yeux, éloquens interprètes de leurs desirs cachés.

Les hommes et les femmes ont presque tous de belles dents.

Malgré tout l'appareil de leur garde-robe et de leur toilette, les deux sexes se disputent encore pour la mal-propreté. Ils ont toutes les habitudes du pourceau.

Fin des mœurs et coutumes des Kamtschadales.





Homme du nord est, de L'asie.





Insulaire, Nord est, de l'Asie.

MOEURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE L'ARCHIPEL NORD-EST
DE L'ASIE.

Les glaces de la mer septentrionale ne sont pas le seul obstacle à vaincre, quand on tente le passage d'Asie en Amérique, vers le nord-est. On trouve sur son chemin un archipel assez considérable, servant comme de communication entre les deux continens, et peuplé d'insulaires plus ou moins féroces. Les Russes sont les seuls qui aient pénétré jusques dans ces isles, connues déjà sous le règne du Czar Pierre Ier, mais examinées avec plus de soin depuis 1760. Les relations qu'on en a rapportées sont loin cependant d'être satisfaisantes, ayant pour auteurs des braconniers et des marchands, observateurs grossiers, mais voyageurs déterminés, et tels qu'il en falloit sur des mers ora-

geuses et dans un climat aussi rude. On désigne une partie de cet archipel sous la dénomination d'*isles aux Renards*, ainsi appellées à cause de la grande quantité de renards noirs, bleus et roux qui s'y trouvent. L'isle la plus voisine du Kamtschatka est celle de *Bering*. L'*isle Kadyak* approche le plus du continent de l'Amérique. On remarque encore l'*isle au Cuivre*, sur les côtes de laquelle la mer jette en effet beaucoup de cuivre. Il en est beaucoup d'autres éparses et solitaires, qu'on n'a pas encore pu visiter. Les plus peuplées et les mieux connues sont les *isles Aléoutes* et les *isles de Saint-André*. La nature du sol est presque le même dans tous ces morceaux de terre isolés. On y voit des marécages, des montagnes et des volcans, des forêts au nord, vers le midi de grandes plaines ouvertes, du gibier, et quantité d'animaux amphibies, des coquillages de toute sorte, et du bois flottant, que les vents chassent du Nouveau-Monde. La population y varie beaucoup, et n'est pas toujours proportionnée à l'étendue du pays. Telle isle, de plus de cinquante verstes (ou de quinze lieues) de tour, ne contient que deux familles, et quelquefois en nourrit cent. Les insulaires eux-mêmes ne se sont jamais avisés de savoir en quel nombre ils étoient, et ils n'ont pas encore souffert d'être comptés par les soldats russes. Un

cadastre leur a paru le premier attentat contre la liberté. En 1766, on ne put enregistrer que trois cent soixante-sept mâles tributaires ; on n'osa exiger d'eux un compte plus fidèle, quoiqu'on sût qu'ils pouvoient se monter à plus de mille hommes, sans les femmes et les enfans. Jusqu'à présent, ils ont eu la force de leur côté ; et quantité de Kosaks ont été immolés au seul soupçon de vouloir faire violence aux naturels. Ceux-ci ne paient leur contribution volontaire, que quand on ne paroît pas trop l'exiger. Les échanges du commerce peuvent seuls enrichir la couronne de Russie, qui ne doit rien se promettre encore à titre de souveraineté. Très-peu de ces isles ont renoncé à leur indépendance naturelle.

D'après le rapport des mœurs de ces insulaires avec celles des Koraiks et des Américains du nord de l'Asie, on pourroit assigner une origine commune à ces peuplades divisées par la mer. L'idiôme est presque le même aussi dans tous ces différens petits cantons. La plûpart des habitans sont petits, mais bien faits, et robustes assez pour supporter la dureté du climat. Doués de peu d'imagination, ils en sont dédommagés par leur bon sens, qui vaut peut-être mieux. Leur flegme les quitte difficilement ; mais malheur à qui leur fait perdre le sang-

froid ; la vengeance les aveugle et les rend indomptables. Ils ne sont pas à l'épreuve d'un mal de longue durée ; la patience les abandonne bientôt, et le désespoir leur conseille le suicide. Ils repoussent l'injure, mais ils ne se permettent pas l'offense. Quoiqu'ils n'aient ni lois, ni maîtres, ils ne se livrent pas à ces excès qui compromettent la liberté ; ils ne ressemblent point à des esclaves échappés de leurs fers. Le brigandage, le meurtre et la perfidie ne leur sont pas du tout familiers. Un mari offre sa femme à l'étranger honnête et cordial, et arrache la vie à celui qui n'attend pas cette politesse hospitalière pour en jouir.

Fiers enfans de la nature, ils n'ont point établi de rangs parmi eux. S'il est question de faire un coup de main, le plus entreprenant se fait adjuger l'honneur de servir de guide à son parti ; mais quand on a mis bas les armes, il dépose son autorité accidentelle, et rentre dans sa famille, confondu parmi ses proches. Divisés par familles, lors d'une expédition, ces familles se rassemblent en sociétés, afin d'opposer plus de résistance à l'ennemi. L'ancien d'une race ne doit qu'à son grand âge l'ombre de supériorité dont il jouit à peine, et qu'on lui refuseroit, s'il y attachoit trop de prétention.

Le territoire d'une isle appartient en commun à tous les individus des familles ou sociétés qui

l'habitent; ensorte que des étrangers qui voudroient s'établir dans un coin de l'isle, auroient préalablement à conquérir l'isle entière. Mais on n'accorde l'hospitalité aux voyageurs, que quand ils sont en petit nombre. S'ils arrivoient en troupes, ils deviendroient suspects, et la guerre allumée aussi-tôt de toute part, ne s'éteindroit que du moment qu'on les auroit détruits ou chassés tout à-fait.

Bornés au petit cercle de connoissances qu'exige leur train de vie ordinaire, ils sont d'une ignorance absolue sur tout le reste. L'homme n'apprend qu'en raison de ses besoins. Ils n'ont point d'histoire nationale. Le présent seul les intéresse et occupe toutes leurs facultés. Un fait, du moment qu'il est passé, est perdu pour eux. Toutes leurs sciences se bornent à additionner jusqu'à dix, et à multiplier par dixaines. Chaque isle est l'univers pour celui qui l'habite, et n'a que des relations momentanées avec sa voisine. On y tire parti de la nature, telle qu'on la trouve. On n'élève point de bestiaux. La chasse et la pêche ne sont pas même en usage. On tend au gibier des pièges ingénieux, et on prend le poisson en le barricadant dans les petites rivières. Les femmes travaillent comme les hommes, même aux ouvrages les plus grossiers et les plus pénibles. Si

nous sommes peu tentés d'une telle existence ; ils nous rendent bien la pareille : un insulaire, possesseur d'une tanière bien clause, d'un bon canot, et maître de plusieurs femmes, n'a plus de desirs à former. Le monde entier seroit à lui, qu'il ne paroîtroit pas plus fier, ni plus satisfait de sa personne.

Le fer n'entre point dans la construction de leurs armes. Le bois, la pierre et les os en forment seuls la matière. Ils ont des javelots bien aîlés, bien armés et longs de trois pieds, qu'ils savent lancer à l'aide d'un petit bouclier, jusqu'à la distance de trente brasses. Ils font usage de l'arc, de la fronde et de la massue. Le gouvernement russe a eu la prudence de défendre de leur fournir aucune espèce de ferraille, pour ne pas les rendre plus intraitables qu'ils ne sont déjà. Mais on s'est bien gardé d'empêcher chez eux l'importation des champignons enivrans, des liqueurs fortes et du tabac. Il est vrai que ces denrées ne peuvent faire du tort qu'à eux seuls, et préparent de loin, en les affoiblissant, la réduction de ces peuples libres encore. Cependant, il semble qu'ils aient pénétré l'intention des nouveaux venus, en ne faisant aucun cas de ces dons si avidement reçus de tous les autres sauvages.

Leurs habitations sont de deux sortes ; le

caveau d'hiver, *oullas*, et la barraque d'été, *barabaras ;* c'est un creux fait en terre plus ou moins profondément, et recouvert par un grillage de perches; on entre par ce toît, qui sert en même-temps de sortie à la fumée, quand on fait du feu, ce qui arrive rarement. Une pierre creusée et remplie d'huile de poisson, sert de lampe pour éclairer ce sépulcre à l'usage des vivans. On s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents personnes. On en auroit une description plus détaillée, si les voyageurs les plus intrépides qui ont visité ces souterreins, eussent pu en soutenir le séjour de quelques minutes, sans se sentir le cœur soulevé. Dans quelques isles, ces tanières sont moins profondes et ne contiennent qu'une seule famille, par attachement, dit-on, aux coutumes des ancêtres. En effet, il est vraisemblable que la belle nature, la nature primitive, a conseillé aux hommes de vivre en familles distinctes les unes des autres; mais il n'y a que la nature dégradée qui ait pu porter les hommes à s'entasser les uns sur les autres, à la manière des brutes. Les meubles et ustensiles ne font point contraste avec leur logement, et on peut s'en former une idée, d'après la peine qu'on doit avoir à s'en procurer, n'ayant aucune sorte d'instrumens pour les construire. Leurs alimens ne sont pas plus recherchés; ils se nourrissent de végétaux sauvages, de coquillages,

et de tout ce qui appartient au règne animal dans quelqu'état qu'on le rencontre, fraîchement tué et déjà en putréfaction, et presque toujours crud, ou seulement présenté à la fumée de leur lampe; et le tout sans sel. Mais ils boivent assez souvent de l'eau de mer, faute d'autre. Ils se régalent avec la graisse liquide des baleines, chiens de mer, etc. Leurs habitudes sont aussi dégoûtantes. Ces insulaires n'ont pas même l'instinct du chat et du chien; ils ne changent jamais de place pour satisfaire à tous leurs besoins quelconques, à mesure qu'ils se présentent, et par fois en même-temps.

Le mariage n'a pas de formes bien déterminées; on se prend presque sans choix; on se quitte sans motifs, et tout est réciproque entre les deux sexes, qui jouissent des mêmes privilèges à cet égard. La propriété exclusive, et par conséquent la jalousie, y sont inconnues. Une égale liberté, ou plutôt une indifférence brute, préside aux unions passagères; on n'attache aucun prix aux prémices de l'amour; et la beauté novice est délaissée en faveur de la femme instruite et consommée. Les enfans, presqu'en commun, n'inspirent d'intérêt que tant qu'ils ne peuvent se passer des soins de leurs parens, et leur deviennent tout-à-fait étrangers par la suite. La piété filiale n'y est point une vertu,

et l'autorité paternelle y est presque nulle. Cependant la naissance d'un fils, ainsi que le premier jour de la cohabitation avec une nouvelle femme, est le sujet d'une fête aussi barbare que les autres usages des insulaires. On mange de la chair crue, on boit de la graisse, on chante des refrains dignes de la circonstance, et l'on danse au son de petites timbales, unique instrument de musique. Eût-on cru rencontrer chez ces sauvages une ébauche de nos mascarades de carnaval et de nos bals masqués? Ils se déguisent la figure sous un masque de bois, d'une forme hideuse, qu'on brise ainsi que les timbales, à la fin de la solemnité nationale : car ils n'ont point de fêtes religieuses. A l'occasion d'une baleine échouée sur le rivage, leurs prêtres magiciens en remercient publiquement les dieux dans un cantique qu'on répète en chœur. On jette aussi dans le feu, en offrande, quelques morceaux du monstre marin. Ils ont de petites *idoles-pénates* qu'on frotte de sang et de graisse, comme pour les nourrir. Ils respectent dans les volcans la demeure des divinités et des esprits. Mais ils ne sont pas aussi superstitieux qu'on devroit les en soupçonner. Un des points où l'extrême barbarie se rapproche d'une civilisation raffinée, c'est l'insouciance en fait de religion.

Malgré le peu de choix des alimens qu'ils

prennent, et le mauvais air habituel qu'on respire dans leurs cavernes ; malgré leur ignorance totale et les préjugés qui en sont les suites, ils jouissent d'une bonne constitution et d'une santé durable, biens précieux qu'ils conservent jusqu'à l'âge des dernières infirmités. Ils ne connoissent pas même la petite vérole. Une diète rigoureuse de deux ou trois jours est leur panacée. Ils se soulagent du mal de tête, en s'ouvrant une veine à la tête, avec une pierre-à-feu pointue. Il arrive assez souvent que pour détremper de la colle, faute de liqueur moins commune, ils se font saigner, en se frappant rudement le nez.

Les plus riches d'entr'eux ne sont point enterrés. On habille le cadavre de ses plus beaux atours ; on le dépose, accompagné des principaux ustensiles de son ménage, dans un canot qu'on suspend à une espèce de potence ; et le mort se consume ainsi à l'air.

Chez eux, nos insulaires sont presque toujours nuds. Ils se débarrassent de leurs habits en entrant dans leur tanière, dont la température est très-chaude. La plûpart d'entr'eux suspendent devant les parties sexuelles un petit tablier de peau ou de fourrure, ou bien une feuille ; non par modestie, mais pour parer aux accidens. Il en est qui couvrent leur principale

nudité avec une bourse. Dans les isles les plus septentrionales, hommes et femmes ont la coutume de se taillader le visage, les bras et les mains, pour y imprimer des figures grossières d'animaux et autres objets. Pour en rendre l'empreinte apparente et ineffaçable, ils frottent ces douloureuses blessures avec de la poudre d'ardoise noire. On se perce aussi les oreilles de quantité de trous, dans lesquelles on passe de petits paquets de plumes. On s'arrache la barbe, pour peu qu'elle soit touffue. Les femmes coupent leurs cheveux au front, ramassent les autres sur le sommet de la tête, et en font une tresse. Dans quelques cantons, les hommes se rasent toute la tête avec des pierres tranchantes; d'autres se font une tonsure ronde, entourée d'une bordure de cheveux courts, à la manière de nos capucins. Beaucoup d'entr'eux ne se lavent jamais le corps, et contractent un teint jaunâtre-foncé, tout-à-fait dégoûtant. Les plus propres se servent de leur urine, et se conservent ainsi la peau fraîche et unie. Presque dans toutes ces isles on a remarqué un usage fort singulier. Les hommes et même les femmes se font, pendant leur jeunesse, deux profondes incisions dans la lèvre inférieure, et un trou dans la séparation cartilagineuse du nez. Lorsqu'ils veulent se parer (car ils ont la prétention de plaire), ils mettent deux petites dents dans les incisions

de la lèvre; ces dents sont recourbées, polies et longues d'environ deux pouces. La pointe recourbée est dirigée en haut, et l'autre extrémité s'appuie contre la mâchoire. Dans le trou fait au nez, ils mettent en travers un petit os d'oiseau, afin de relever les narines; les plus galans font une troisième incision à la lèvre, et y placent une petite pierre colorée. Quand ils mangent, le sang de leur gibier qu'ils ne font jamais cuire, leur découle de la bouche à travers ces trous oblongs de la lèvre inférieure; spectacle hideux à voir.

La principale pièce de leur costume est un *park*, espèce de chemise qui descend jusqu'aux genoux. C'est l'habillement de parade. Il est fait de la peau du ventre de différens oiseaux aquatiques, tels que des grèbes, ou colymbes (*alca arctica*). Les chemises de femmes sont de peaux de loutres de mer, ou de renards. On les porte toujours sur le corps nu, tantôt les poils ou les plumes en dedans, tantôt en dehors. Le côté uni de ces peaux est teint avec une terre rouge. Les *kamlaïs* sont des chemises plus longues qu'on porte en temps de pluie; on les fabrique avec les membranes qu'on retire des intestins du lion marin (*phoca leonina*), ou bien avec des peaux de poissons. Tantôt on les place par-dessus le park comme un surtout, et tantôt

sur la peau. Le linge est absolument inconnu dans ces isles. On ignore aussi l'usage des hauts-de-chausses. En hiver, les plus frilleux portent des bas fourrés. Mais la plûpart sont assez endurcis pour marcher journellement dans la neige pieds nus, sans en ressentir aucune incommodité. En été, ils vont nue tête. D'autres mettent des chapeaux sculptés de bois, qui ont la forme d'un bec de canard, de la longueur d'un pied et demi, depuis le front, jusqu'à l'extrémité antérieure ; la partie du devant est moins large que celle de derrière, et faite à-peu-près comme une espèce d'écran, pour se garantir du soleil. Ces chapeaux, en forme de bec, sont peints avec des terres de couleur que les isles fournissent. Les bords en sont garnis de bouts d'aîles. La partie supérieure et le contour de la forme sont ornés de paquets perpendiculaires de la barbe du lion et de l'ours marins (soies roides, longues de huit à dix pouces.) On les entoure en outre de cordons joliment travaillés, de perles de verre, et de quantité d'autres paquets de petites plumes; ensorte que ces chapeaux d'été ressemblent assez à des casques à la romaine, sur-tout lorsque la partie antérieure du bec est un peu relevée. La forme elle-même est ouverte ; à son bord supérieur on attache une petite idole de la hauteur d'environ un pouce ; elle représente une figure humaine assise,

sculptée d'un os, et mieux faite qu'on ne devroit s'y attendre, chez des gens qui n'ont ni couteaux, ni autres outils convenables. Les hommes portent aussi des bonnets de peau faits en cône, hauts de huit à dix pouces. Les deux coutures opposées et le bord sont garnis de broderie, laquelle est entourée de franges de poils larges de quatre pouces. A la pointe du bonnet, sont attachés des cordons, des coquilles, etc. Dans quelques-unes de ces isles, on porte des bonnets plus aplatis, assez semblables à ceux de coureur. La couture supérieure est ornée de longues franges de poils; les côtés et les bords sont brodés et garnis de plumes. Les femmes portent des bonnets d'été de cuir, de peau de poisson, ou de la peau des intestins de différens animaux; ces bonnets de femmes sont cylindriques, le fond de la forme est plat. Le bord en est droit et large de quatre pouces. Toute la surface du fond est brodée, aussi bien que le contour du bord; ces broderies sont très-bien travaillées, et faites de nerfs de quadrupèdes, de poils et de perles de verre. Le contour du fond est garni de franges de poils de trois pouces. Les bonnets d'hiver des femmes sont faits de peaux de grèbes et de canards-plongeons, qu'elles écorchent de manière que le cou, les aîles et la queue restent à la peau; en les séchant, on a soin de leur

donner une forme convenable, pour que cette peau puisse servir de coëffe, en faisant passer la tête dans le corps du canard. Les plus hupées des Insulaires n'ont point de coëffure à laquelles elles attachent plus de prix : et dans le fait, elle ne leur sied pas mal. D'autres en séparent le cou, et attachent à la place une bande de peau double, large de deux doigts, roide, piquée, et brodée très-élégamment : enfin, les deux surfaces et les deux bords de ces becs artificiels sont garnis de franges de poil. Cette bande remplace le col du canard ; et au lieu de la tête, elles y attachent la mâchoire inférieure d'un *isatis*, ou renard du nord. La même bande qu'elles peuvent plier et dresser comme elles veulent, passe par-dessus le dos du canard, et donne une certaine consistance à ce singulier bonnet.

Leurs habits d'apparat, faits des peaux du ventre de différentes volatiles ou de diverses pelleteries, et semblables à des chemises, quant à la coupe, sont amples, et descendent jusqu'aux talons. Les bords très joliment brodés ont une largeur de deux pouces. On y attache tout autour quantité de bandes de pelleteries fines, longues de six à huit pouces. Par en bas il y a un falbala large de six, composé de bandes étroites de peau. La matière dont

les différens habillemens sont faits, dépend des productions de chaque isle et des circonvoisines. Plusieurs de ces insulaires sont continuellement vêtus de peaux de chiens de mer; les plus septentrionaux s'habillent en peaux de rennes; les plus orientaux portent des fourrures qu'il vont probablement chercher en Amérique, dont ils sont peu éloignés, ou qu'on leur apporte de ce continent. Les hommes et les femmes s'habillent de la même manière; cependant les hommes portent plus souvent des pelisses de volatiles. Les femmes préfèrent la pelleterie fine, et une espèce de peau de chamois pour l'été. Elles sont bonnes couturières, et brodeuses très-adroites; au défaut d'aiguilles et de fil, elles se servent d'arrêtes de poissons et de tendons de quadrupèdes, qu'elles savent fendre et préparer.

Dans une expédition militaire, quand ils s'attaquent dans les formes, ils s'avancent en présence les uns des autres, portant devant eux des paravents de bois, derrière lesquels une certaine quantité peut se tenir cachée, pour ne paroître les armes à la main devant leurs remparts portatifs, que lorsqu'ils sont assez près les uns des autres.

Le commerce que les Russes font avec ces insulaires est déjà très-lucratif. Ils échangent de

de petites marchandises de quincaillerie, des perles de verre et autres *afiquets*, contre les meilleures fourrures qu'ils se procurent eux-mêmes; car ils ont obtenu dans plusieurs cantons la permission de chasser. Mais les chasseurs Russes doivent bien se tenir sur leurs gardes, et ne pas trop s'émanciper. Un étranger, soupçonné de familiarité avec une femme du pays, paieroit de sa vie son imprudence, et entraîneroit dans sa disgrace tous ses compagnons qu'on extermineroit avec lui sans pitié. Un vaisseau Russe met un an à faire un voyage; et une cargaison complette peut consister en deux mille peaux de loutres de mer, deux mille à deux mille cinq cents peaux d'ours marins; environ mille peaux de loutres; deux mille renards blancs, etc.

Fin des mœurs et coutumes des Insulaires de l'Archipel nord-est de l'Asie.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DES ISLES KOUSIENNES.

LE Japon et le Kamtschatka sont séparés par un espace de mer, où l'on rencontre quantité d'isles, dont on ne connoît encore qu'une vingtaine sous le nom de *Kousiennes* ou *Kouriliennes*. Les plus grandes, les seules qui ne soient pas désertes, diffèrent entr'elles par les productions, autant que par le caractère des habitans. Les Insulaires les plus septentrionaux ont quelqu'affinité avec les Kamtschadales, et semblent reconnoître la domination Russe : mais ils sont si éloignés de la métropole, et ils inspirent si peu d'intérêt, qu'ils s'acquittent de leurs impositions avec beaucoup d'inexactitude, sans qu'on s'en montre beaucoup jaloux. Ils font eux-mêmes le dénombrement des tributaires; et en 1766 ils ne déclarèrent que deux cent soixante mâles. Ce cadastre qui varie à chaque paiement, ne peut servir d'échelle pour juger de leur population.



Homme Kouritien .





Femme kourilienne.

Les Insulaires les plus méridionaux relèvent des Japonois, dont ils se rapprochent déjà par les mœurs, la figure et le langage. Ils forment la moyenne partie de cet Archipel, et la plus déliée, ou plutôt la moins brute. Ils sont humains et hospitaliers, et mettent beaucoup de probité dans le petit trafic qu'ils ont avec le Japon. Ils échangent l'huile de leurs baleines, leurs fourrures et la plume des aigles de leurs montagnes, contre de la vaisselle, du bois vernis, des sabres, des marmites, du tabac, des étoffes et autres objets de luxe. Tant qu'ils sont heureux dans leurs entreprises, ils ne s'en dégoûtent point. Mais au premier revers, le courage les abandonne, et le suicide est leur ressource. La vieillesse, qui joue un si triste rôle chez les nations policées, est l'objet de la vénération particulière des Kouriliens. Un étranger obtient tous leurs égards. Mais ils réservent toute leur affection pour l'intérieur de leurs familles Dans leurs visites réciproques, il règne une cordialité tout-à-fait touchante. On ne sait qu'imaginer pour bien recevoir ses hôtes. Les femmes se parent, les hommes se mettent sous les armes. Du plus loin qu'on s'apperçoit, on se salue en ployant les genoux; puis on s'embrasse, et l'on se prodigue des baisers souvent humides de larmes. Après ces premières effusions de la sensibilité, on se ra-

conte, debout, ses aventures respectives. A la fin de ces discours d'une simplicité rare et précieuse ; on se trouve lié d'une amitié qui dure autant que la vie. Pendant ce temps, les femmes s'occupent d'un repas peu ragoûtant, mais assaisonné par des chansons et des historiettes qui font beaucoup rire, jamais cependant avec le secours de la calomnie. Malheur à celui qui voudroit en imposer, et blesser la vérité pour amuser davantage. Tout se passe sans tumulte. Dans le feu même de la gaieté, il ne leur échappe rien de contraire à l'honnêteté. En quittant la table, les convives sont aussi réservés qu'en s'y plaçant.

Presque toujours on enlève la femme qu'on veut épouser; et l'hymen ne fait que glaner après l'amour dans le champ du plaisir. Mais l'infidélité conjugale est une affaire grave. L'adultère a le choix d'un accommodement dispendieux ou d'un cartel. Les deux champions ne peuvent se porter plus de trois coups chacun.

Les Kouriliennes ont presque toutes des couches laborieuses. La sage-femme donne un nom au nouveau né, et tout est dit. Apparemment que chez ce peuple, on doit payer uniquement de sa personne. En ce pays, pour être homme, il suffit d'exister; et la naissance est le seul acte nécessaire pour constater les droits attachés au titre d'homme.

Les Kouriliens enterrent leurs morts en été. En hiver, ils se contentent de couvrir le cadavre sous un monceau de neige.

Leurs idoles qu'ils appellent *yougouts*, sont des poupées composées de coupeaux de bois joints ensembles, et configurés fort ingénieusement : elles ont une place particulière dans les cabanes

Les Kouriliens, proprement dits, sont petits, ont le visage rond, un peu aplati, les che veux noirs, et beaucoup de barbe. Leur corps est tout velu. L'habillement des Insulaires septentrionaux ressemble beaucoup, pour la forme, à celui des Toungouses ; il est fait de peaux de cignes et autres oiseaux aquatiques, de peaux de chiens de mer et autres animaux marins. Ils coupent leurs cheveux près de la tête, et portent des chapeaux tissus de roseaux. Les méridionaux aiment à avoir beaucoup de barbe. Il laissent leur chevelure dans toute sa longueur. Ils se colorent les lèvres d'une teinte de noir. Les habits de ces derniers sont à la chinoise, longs, et de toile de coton ou d'étoffe de soie ; tantôt aussi de ventres d'oiseaux aquatiques, tantôt de pelleteries. Un sabre du Japon est suspendu à une ceinture, qu'on porte par-dessus l'habit. Les hauts-de-chausses ne sont point d'usage parmi eux.

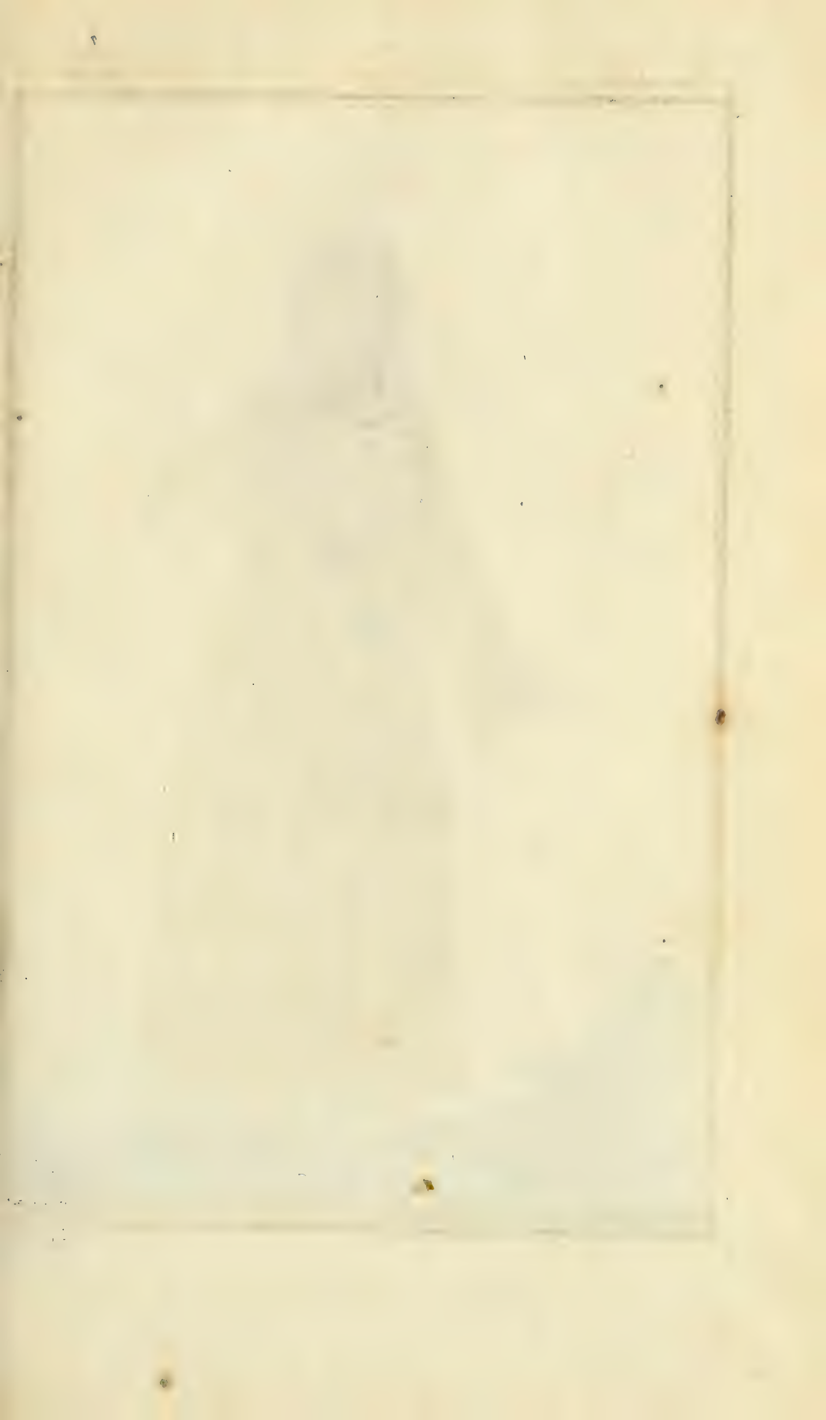
Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes, si ce n'est qu'elles se coupent les cheveux sur le front, pour n'en point être incommodées; elles se colorent les lèvres, à l'exemple des hommes, mais d'un noir beaucoup plus foncé. Hommes et femmes se font coudre différentes figures noires au visage, sur les mains et aux bras. Ils aiment tant les modes étrangères, qu'en les combinant avec leur costume national, il en résulte une figure tout-à-fait grotesque. Ils aiment beaucoup la diversité des couleurs; mais ils ne montrent pas le même goût pour la propreté.

Fin des mœurs et coutumes des Kouriliens.





Fille bratzKe à udinskoi Ostrog.





femme Metchereke.



Devinereſse du district de Krasnojarsk.



Devineresse de Krasnajarsk.



Chamanne Bratsquienne.



Devin de Kamtschatka.

MOEURS
ET COUTUMES
DES DEVINS OU SCHAMANS
DES DEUX SEXES,

Répandus parmi les Nations septentrionales de l'Asie.

Nil credo Auguribus, qui aures verbis devitant
Alienas, suas ut auro locupletent domos.

Ex fragmentis Astyanactis attii.

Augures ! loin de moi ! loin, tous ces charlatans
Qui vendent à prix d'or des mots vides de sens.

ROME, même au siècle d'Auguste, avoit ses augures : les peuplades demi-sauvages de l'Asie boréale ont leurs devins, et ceux-ci ne le cèdent point à leurs prédécesseurs. Seulement, leurs moyens sont accommodés au génie grossier des hommes qu'ils ont à tromper. La religion, ou plutôt les pratiques superstitieuses des Schamans, datent de la plus haute époque ; si toutefois on peut en assigner à une croyance absurde et

contradictoire, embrassée, selon les circonstances, par des hordes vagabondes à la merci du premier imposteur, qui trouve son intérêt à leur proposer ses visions pour des articles de foi. Et assurément, il ne faut pas beaucoup de logique pour convaincre des Finnois, des Tartares, des Samoyèdes, des Ostyaks, des Sibiriaks, des Yakoutes, des Toungouses, des Kamtschadales, &c.

Ce qui doit surprendre, c'est que les femmes qui jouent un si triste rôle chez ces nations barbares, objet du mépris des hommes, qui croient compromettre leur dignité toutes les fois qu'ils daignent s'approcher de leurs compagnes, les femmes cependant peuvent aspirer au rang de devineresses ou de Schamanes, et y trouvent des croyans et des dupes.

Ces espèces de prêtres ne sont pas les premiers de la nation. Gens du commun, ils ne se font considérer que par une étude profonde des dogmes, et sur-tout du cérémonial de leur secte, et attirent les regards sur eux par un costume plus ou moins bizarre. Ils connoissent assez le cœur humain, pour savoir qu'on n'obtient tout de l'esprit qu'après avoir parlé aux yeux. En conséquence, ils se *caricaturent* à l'envi l'un de l'autre. Plus ils s'éloignent des habitudes ordinaires de la vie privée, plus on les

croit proches de la divinité, dont ils se disent impudemment les interprètes. Presque tous portent des habits longs à la manière des Orientaux. Ces vêtemens, pour la plûpart de peau tannée, sont chargés de quantité d'idoles de fer laminé, de grelots, de clochettes, d'anneaux, et de mille autres clincailleries, de griffes d'aigles, de peaux de serpens empaillés, de bandes étroites de pelleteries, &c. Les bas, qui sont aussi de peau, tiennent lieu de bottes. Les bonnets, qui ont tantôt la forme des casques romains, tantôt celle des capuches de nos moines mendians, sont garnis de plumes de hibou, et des serpens empaillés pendent tout autour. Un prêtre, ainsi accoutré, lorsqu'il se met en marche, fait entendre, avec toute cette ferraille, un bruit sourd qui produit son effet dans les lieux sombres, sur-tout quand, près d'un grand feu allumé pour le sacrifice, ils font mille gestes plus chargés les uns que les autres. Ces prêtres ne vivent pas toujours de leur métier. Ils éprouvent des jours de disette qui les obligent à recourir au travail des mains, ou à l'adresse de leurs bras; la chasse et la pêche deviennent alors leurs ressources dernières.

La principale pièce de leur costume est un tambour, dont la peau, couverte de figures hiéroglyphiques, fait donner à l'instrument l'épi-

thète de magique. Au son de ce tambour redoutable, on évoque les mânes et on chasse les esprits.

La doctrine des Schamans est assez versatile. Chacun d'eux la modifie selon les événemens ou la portée de son intelligence. Cependant on reconnoît assez généralement un Dieu universel, mais on lui donne des formes si gigantesques, qu'il ne sauroit communiquer avec les hommes. Ils paroissent si peu de chose à ses yeux, qu'il soupçonne à peine leur existence, et ne sauroit faire attention à ce qui leur arrive. On le place si loin de nous, que nous ne saurions en être entendus, puisqu'il ne nous apperçoit presque pas. Donc (concluent-ils) c'est perdre son temps, ses peines et son offrande, que de lui adresser des prières. Comment aimer celui qui ne daigne pas s'occuper de nous, et pourquoi craindre celui qui ne prend pas seulement garde à nous? Les Kamtschadales vont plus loin encore, et professent, pour ainsi dire, l'impiété. Si Dieu existe, disent-ils, les imperfections de la nature attestent en lui une intelligence bornée; et les maux qu'on y souffre, un pouvoir limité. C'est ici le cas de remarquer combien les extrêmes se rapprochent. N'avons-nous pas vu, chez les anciens et chez les modernes, des philosophes (dont on

ne sauroit trop déplorer les écarts de l'esprit) en venir, après de longs raisonnemens, aux mêmes résultats blasphématoires, où les Kamtschadales furent conduits par un instinct grossier? D'autres peuplades de ces contrées s'en rapportent au témoignage de leurs sens, et ne voyant rien de plus beau au monde que le soleil, ils le déifient, ou tout au moins en font la résidence ou l'emblême d'un Dieu. Les Téléoutes se peignent Dieu sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche, et cette erreur leur sert du moins à quelque chose; la vieillesse parmi eux en devient plus sacrée. Heureux les peuples chez qui la superstition tourne au profit des mœurs. Les Tartares-Altayens revêtissent leur divinité d'un uniforme de dragon; c'est dire assez que cette peuplade est guerrière.

Si le culte de l'Être suprême est négligé ou méconnu, celui des dieux subalternes est l'objet de tous leurs soins; et comme il y a du bien et du mal sur la terre, on leur suppose un bon ou un mauvais génie, selon l'occurrence. Tous les objets matériels, et même les êtres purement idéaux, leur sont autant de divinités, qui rentrent souvent les unes dans les autres. Mais les Schamans qui trouvent leur intérêt dans cette confusion, n'auroient garde de porter au sein

des ténèbres le flambeau de sa saine critique, quand bien même il seroit passé dans leurs mains avides. Les Toungouses ont un dieu pour la santé, un autre pour les voyageurs, pour les enfans, pour les femmes et pour les bestiaux.

Immédiatement après leur Dieu universel, ces païens ont cru être très-conséquens que de placer un *maître-satan* (*Schaïtan*) qu'ils craignent beaucoup plus qu'ils n'aiment l'autre, par la raison qu'on est bien plus pressé d'appaiser celui qui peut nous faire du mal, que de bénir celui qui nous fait du bien.

Ils sont un peu plus raisonnables dans le culte qu'ils consacrent à leurs demi-dieux, c'est-à-dire, aux mânes de leurs ancêtres, qui ont bien mérité de la postérité par des services rendus à leur patrie. Mais quels sont les bienfaits de leurs Schamans, pour partager les honneurs divins avec leurs héros? Du reste, leurs grands dieux, ainsi que ceux qui ne le sont qu'à demi, ne s'offrent toujours à eux que sous la propre figure de l'homme. Ils en ont seulement exagéré les proportions. Chez tous les peuples ignorans ou mal instruits, Dieu n'est qu'un personnage colossal à face humaine, et qui a les bras longs.

Ils croient le monde éternel. La mort, selon eux, n'est point la cessation de l'existence,

mais une suite, modifiée différemment. Ils ne disent point que l'homme est composé de *corps et d'ame*, mais de *corps et de vie*. Peut-être n'est-ce que la même idée. Mais cette théorie assez sage est offusquée de quantité de menues pratiques qui captivent toute leur attention, et que leurs prêtres, qui n'auroient rien à faire auprès d'eux sans cela, ont grand soin d'entretenir; aussi se croient-ils environnés de revenans, obsédés d'enchantemens; et selon qu'une peuplade est contente ou mécontente en ce monde, elle se peint l'autre vie sous des couleurs plus ou moins tristes. Les malheureux espèrent un paradis; les heureux craignent un enfer; ensorte que tout est à-peu-près compensé. Jaloux de conserver son ascendánt sur ses compatriotes, même après le trépas, un prêtre Schaman, à l'article de la mort, ordinairement affiche le courage; et, pour se distinguer, ordonne que son corps soit brûlé, afin que rien de mortel ne restant de lui, on croie plus facilement à son admission parmi les dieux, dont il a été le représentant et l'interprète.

On remarquera que toutes ces hordes païennes ont des petites idoles, espèce de poupées habillées absolument comme leurs Schamans; ensorte que le costume porte les peuples à confondre le prêtre avec la divinité. Quelquefois

un rocher remarquable par sa configuration pittoresque, leur sert de simulacre et attire leurs hommages; moins absurdes en cela, que du moins ils n'adorent pas leur propre ouvrage. Eh! quel objet dans la nature, après le soleil, doit en imposer davantage à l'homme, que ces masses jettées sur la surface du globe, et que n'a pu entamer la lime du temps? L'observateur le plus en garde contre l'illusion des sens, ne peut s'empêcher d'être frappé à la vue de ces rocs menaçans, qui, paroissant toucher au ciel et se soutenir de leur propre poids, impriment au loin un caractère de grandeur et de force. Au pied de ces monts dont le sommet intact n'a jamais été franchi, que l'homme est petit et religieux! Le sentiment de sa foiblesse l'occupe tout entier; la nature, du haut de son tribunal inaccessible, semble l'accabler de tout le poids de sa majesté sévère : pour peu que l'infortune pèse sur le cœur de celui qui gravit silencieusement le bas de la montagne escarpée, il se laisse emporter par la crainte ou l'espoir; son imagination s'exalte par degrés, et lui fait voir sur le pic un Dieu irrité qu'il ne sauroit trop tôt fléchir; ou bien un Dieu consolateur qui lui promet après la mort un lieu de repos au-delà de ces monts couronnés de nuages.

D'autres peuplades, placées dans un canton

moins sauvage, adorent l'idole Mouton; c'est la dépouille de ce quadrupède remplie de paille et surmontée d'une tête d'homme grossièrement figurée en bois. Quelques-uns ont leur idole Loup, faite de la même manière. Mais le sentiment qui consacre l'une et l'autre effigie n'est pas le même : ceux-là sont guidés par la reconnoissance, ceux-ci par l'appréhension du dégât. Ces idoles se ressentent de la bonne ou de la mauvaise humeur de leurs adorateurs ; selon qu'ils sont contens d'elles ou non, on les fouette, ou on les encense avec de la fumée de graisse.

On vaque aux cérémonies du culte, ou dans l'assemblée de toute la nation, ou au sein de sa famille ; et l'on célèbre des sacrifices tantôt en rase campagne, dans un lieu consacré ou découvert; tantôt sous des abris de sapins, en présence du soleil, ou la nuit, devant un grand feu allumé au clair de la lune. Les offrandes et les victimes sont prises indistinctement parmi les productions du triple règne de la nature ; végétaux, animaux ou minéraux, la facilité de se procurer tel ou tel objet, en détermine le choix. C'est dans ces solemnités que les prêtres Schamans jouent leurs rôles, qui consistent en contorsions et en grimaces, en libations, en ablutions ; le tout se termine par un repas, où l'on

mange les restes des dieux. On récite quelques prières, espèce de litanies composées des noms de toutes les divinités de la nation, que le célébrant invoque l'une après l'autre, et auxquelles tous les assistans répondent par des vœux.

Au lieu de tous ces sacrifices qui leur coûtent tant d'animaux utiles, que ne se contentent-ils de faire bénir leurs chevaux, leurs rennes, leurs chiens, leurs grands troupeaux et leur menu bétail, comme c'est la coutume chez la plûpart d'entr'eux? On les oblige à passer à travers la fumée, qui est censée avoir la vertu de les purifier. On trouve dans nos campagnes quelque trace de ces pratiques superstitieuses, dont l'origine est due peut-être aux moyens curatifs qu'emploient les médecins vétérinaires, pour préserver les bestiaux d'une contagion. Car les premiers législateurs se servoient du culte religieux pour donner une sanction à des usages salutaires, dont le vulgaire auroit fait peu de cas, et qu'il eût laissé tomber en désuétude sans cet innocent artifice. Moïse en offre plus d'un exemple dans son code sacré.

En général, toutes ces hordes septentrionales de l'Asie sont nées avec un esprit dévotieux. Tout dans la nature devient pour eux un motif pour prier. Leurs prières sont brèves, mais fréquentes; et ils sont plus de bonne foi en les récitant,

récitant, que leurs prêtres Schamans qui leur en donnent l'exemple, et qui leur en font une loi. Ont-ils une montagne à franchir ? ils s'arrêtent au bas, et les yeux fixés sur le sommet, ils s'écrient à haute voix et avec onction :

PRIÈRE D'UN SAUVAGE ASIATIQUE,

A la vue d'une montagne.

« Dieu de cette montagne ! ouvre-moi pas-
» sage. Fais-moi trouver le sentier le plus court
» et le moins périlleux. Ne permets pas qu'un
» quartier de rocher cédant sous mon poids,
» m'entraîne dans sa chûte au fond de quelque
» précipice. Ne me cache pas plus long-temps
» la vue de la terre où je suis né, de la cabane
» où j'ai ouvert l'œil aux feux du soleil. Ne
» sépare pas plus long-temps un mari de sa
» femme, un fils de son père, un père de ses
» enfans ».

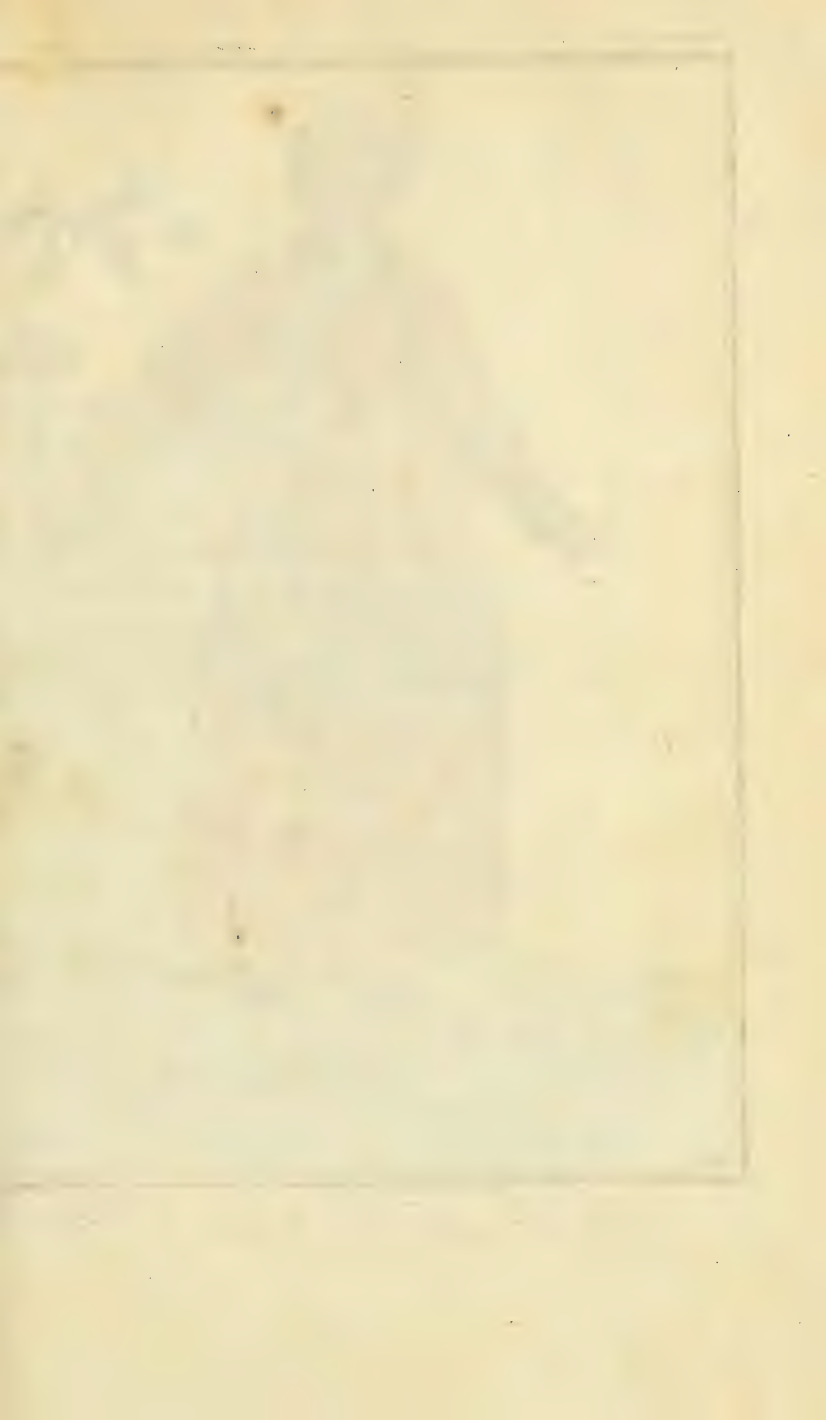
Un voyageur se voit-il arrêté dans sa course par une rivière ? Avant de la traverser à la nage ou autrement, il s'arrête sur la rive, se baisse pour prendre dans le creux de sa main quelques gouttes d'eau, et dit en les renversant par forme de libations :

PRIÈRE D'UN SAUVAGE SCHAMANISTE,

A la rencontre d'un fleuve.

« Dieu de ce fleuve ! soutiens-moi à travers
» ses flots ; indique-m'en l'endroit guéable,
» pour le traverser plus vîte et sans risque : le
» motif de mon voyage est pur. Je vais visiter
» un ami. Il m'attend, et nous comptons chacun
» de notre côté, et avec impatience, les mo-
» mens qui nous séparent. Quelle nuit cruelle
» il passeroit, s'il ne me voyoit pas arriver au
» temps promis ! Hâte la réunion de deux corps
» qui n'ont qu'une même vie ».

Fin des mœurs et coutumes des Schamans.





Femme de Katchin.



Fille Katschin.

MŒURS

ET COUTUMES

DES KASCHTARS,

OU

TARTARES KATSCHINTZ.

Les pyramides d'Egypte, qui n'étoient probablement que des tombeaux, nous ont laissé du peuple qui les éleva une bien plus juste idée que celle qu'en donne l'histoire ancienne. Ainsi que les habitans modernes des bords du Nil, la race Tartare, dont nous donnons une esquisse dans cet article, occupe un territoire peu considérable, mais chargé d'antiques monumens funèbres, qui attestent en même-temps l'industrie de ses ancêtres et la dégradation qu'ont subi leurs neveux. Les Katschintz, épars de temps immémorial depuis l'Abazan jusqu'au Katscha, rivières qui se jettent dans le Yénisèi, dont ils fréquentent la rive gauche, végètent au milieu de quantité de vieilles tombes tra-

maine avoit plus d'étendue, et pouvoit nourrir une plus grande quantité de bétail. Leurs bestiaux ne sont jamais abrités, et ne s'en portent pas plus mal.

Dans ce pays, on a la coutume de pourfendre fort en avant les narines des chevaux.

Les femmes filent la laine et la fibre de l'ortie, font de la toile, du drap et des couvertures de feutre. Elles se chargent aussi de coudre les habits de leurs maris, occupation qui leur est bien plus convenable qu'aux hommes.

Chez les Katschintz, les repas ne sont pas réglés. Ils suivent l'appétit. Les mets, mal choisis, sont encore plus mal apprêtés.

Tout le monde, jusqu'aux enfans, fume sans relâche du tabac chinois dans de petites pipes chinoises. Une gorgée de tabac et un verre d'eau-de-vie ébauchent les mariages et en facilitent merveilleusement la demande. C'est le vin du marché. Une fille à marier coûte de cinq à cinquante pièces de bétail. Il faut qu'elle soit une Vénus pour monter jusqu'à cent pièces. Au défaut de troupeaux, l'acquéreur peut s'obliger à garder ceux du père de la femme qu'il aime. Mais cet arrangement n'est pas tout-à-fait sans inconvéniens. Pendant les trois ou les cinq années de service convenues, s'il se pré-

sente un prétendant plus riche, le prétendu plus pauvre se voit enlever sa future par un rapt tacitement consenti. Il faut qu'il se contente de quelque dédommagement. Si la femme pour laquelle on se résout à servir, meurt avant le terme du servage, la sœur doit la remplacer; mais l'amant perd tout, si sa maîtresse est fille unique.

On peut épouser autant de femmes qu'on peut en acheter et en nourrir. Mais l'usage ordinaire est de se borner à quatre.

La noce se passe en repas, en danses et en courses à cheval. On y chante aussi en s'accompagnant d'un certain instrument qu'on nomme *yailtaga*, espèce de luth propre à cette nation; c'est une boîte large de trois pouces, longue de quatre pieds; la partie supérieure est ouverte et garnie de six cordes de fil d'archal; on en joue avec les deux mains. Cet instrument peut rendre le dessus et la basse.

Le mariage terminé, il n'est plus permis au beau-père et à sa bru de se voir; quand le hasard les fait se rencontrer, celle-ci se prosterne pour se cacher le visage. Un mari mécontent renvoie sa femme à sa famille et garde les enfans; et tout est dit.

Une femme en couche est impure pendant

quinze jours; et pendant trois jours, quand elle a ses infirmités périodiques.

L'enfant nouveau né reçoit un nom du premier qui le lui donne.

La petite vérole fait de grands ravages dans ce canton; l'autre y est assez commune.

On a remarqué que l'époque où les filles de ce pays deviennent nubiles, est marquée par une espèce de folie ou de fureur qui dure plusieurs jours.

Les morts sont enterrés tout habillés et sans cercueil; mais on les couvre de planches à la manière des Mahométans, afin que la terre ne puisse les toucher. On jette quelques menus meubles dans la fosse; et sur la tombe on dépose une tasse à boire, qu'on retrouve au bout de l'année révolue, quand on vient faire commémoration du défunt; et alors elle sert à tous les assistans. On y boit des liqueurs fortes, qui changent cette cérémonie lugubre en l'une des fêtes les plus gaies du canton.

On remarquera à ce sujet que tous les peuples, civilisés ou non, regardent la mort avec assez de sang-froid. Soit que l'habitude les ait familiarisés avec ce terrible spectacle; soit qu'en voyant ceux d'entre nous qui cessent de vivre,

on sente davantage le plaisir de continuer à vivre; presque toujours, presque par-tout, une cérémonie funèbre commence par des sanglots, finit par des éclats. Les vieillards sont même ceux qui se dérident les premiers; plus l'exemple les approche, moins ils paroissent en être frappés.

Le paganisme des Schamans est la seule religion des Tartares Katschintz; les missionnaires de Lama, ni ceux de Mahomet, ni même ceux du Christ, n'ont pu encore les convertir. Ils appellent leurs idoles *Tous*; leurs prêtres magiciens, et leurs prêtresses magiciennes, se nomment *Kamno*. Les uns et les autres se servent de petits tambours magiques en forme de timbales; leur habillement se distingue par quantité d'idoles faites de lames de fer, etc. Leurs bonnets pour l'ordinaire sont garnis d'un bord de peau de linx, et décorés d'un paquet de plumes de hibou.

Les hommes de cette nation se costument à la mode tartare. Leurs vêtemens sont faits de gros drap fabriqué par leurs femmes, ou de drap plus fin qu'ils achètent, ou de peaux. Leurs habits de dessous sont de quelqu'étoffe légère. Les chemises, peu communes chez eux, sont tissues de toile d'ortie. Ils ne se laissent croître qu'une barbe peu épaisse. De la chevelure qui

couvre la partie postérieure de la tête, les jeunes gens font une tresse qui prend dans la nuque. Les autres cheveux flottent autour de la tête, avec beaucoup de désordre. En été, ils portent des chapeaux de feutre, rabattus et non colorés; en hiver, ils mettent des bonnets de pelisse ou des capuces.

Les femmes Katschintzes portent des hauts-de-chausses et des bottes ou bottines en forme de bas de peau, ornés de broderies. Leur habit de dessous est long, et se fait d'une toile mince de coton de la Chine, ou de quelqu'étoffe de soie. L'habit de dessus a une espèce de taille et des pans bien longs; juste et serré au corps, il se croise et se couvre pardevant. Les habits de cérémonie sont joliment travaillés; ils ont les bords garnis de pelleterie fine, ou d'une étoffe de couleur différente de celle de la robe. Elles mettent leurs cheveux en deux grandes tresses qui descendent sur le sein. Aux oreilles sont suspendus différens anneaux ou de petits cordons. La coëffure consiste en un bonnet aplati, garni d'un bord de fourrure bourré et fort saillant. Lorsqu'elles ne mettent que l'habit de dessous, qui est leste et assez négligé, elles se couvrent le cou et la gorge avec un grillage de perles de verre, espèce de collier.

Les filles ont toujours un plus grand nombre

de tresses que les femmes mariées ; pour l'ordinaire, elles en portent neuf ornées de rubans. Les filles de bonne maison passent une ceinture autour de l'habit de dessous. Celui de dessus reste ouvert, afin que l'on puisse voir le premier, aussi-bien que les bas brodés faits en forme de bottes ; et en ce cas, l'habit de dessus n'a pas les pans bien longs ; il est communément de soie ou de quelque autre étoffe légère. Mais, en général, la nation des Katschintz est si malpropre, que, malgré ses prétentions, elle ne paroît jamais bien mise.

Fin des mœurs et coutumes des Katschintz.

MOEURS
ET COUTUMES
DES KALLMOUKS.

LA grande Tartarie, placée sous le plus beau climat de l'univers, renferme trois grandes peuplades : les Tartares proprement dits, les Moungales, et les Kallmouks. Ces derniers se subdivisent en trois grandes races. Les Coschotes, habitans du Tangut ; les Torgauts, errans entre le Wolga et la Jaïck, près d'Astracan ; et les Dsongares. Cette tribu est la plus puissante des trois. C'est dans cette branche que réside le Contaisch, ou le grand Kan de tous les Kallmouks.

Toute cette nation est nomade, et doit peut-être son indépendance à ce genre de vie. Un peuple qui se trouve bien par-tout, et qui n'a que des tentes pour maisons, échappe d'autant plus aisément aux armes d'un voisin ambitieux, qu'il peut emporter toutes ses richesses avec lui. Des hommes casaniers tiennent à leurs foyers, s'y attachent et consentent assez volontiers à perdre quelques-uns de leurs droits, pour con-



Calmouck.

server le toît où ils sont nés. Les Kallmouks n'ont point de patrie, mais ils jouissent de leur liberté. Les Dsongares pouvoient séjourner dans des villes : la petite Bukarie en est pleine ; et cette province est à eux ; mais ils préfèrent de vivre sous des tentes, qu'ils dressent ordinairement le long de la rivière d'Ila, et par-tout où la saison et leurs affaires l'exigent.

Ils ont l'ame aguerrie ; mais la manie des conquêtes ne les possède pas. Si la Russie et la Perse, le grand Turc et l'empereur de la Chine ne trouvoient pas leur intérêt à les affoiblir les uns par les autres, en provoquant des dissensions intestines, les Kallmouks seroient peut-être le plus pacifique des peuples de la terre. La température et le sol de cette partie de l'Asie qu'ils fréquentent, les portent à une vie douce et tranquille ; pour peu qu'ils voulussent s'adonner aux travaux des champs, peu d'hommes, sur le globe, seroient plus heureux, si les biens de la nature, dans toute son énergie, suffisent au bonheur.

Ils sont presque tous pasteurs, et vivent de leurs troupeaux, dont ils donnent la dîme à leur chef. Ils ne font que très-peu de commerce avec les étrangers, et connoissent à peine la voie des échanges entr'eux. C'est peut-être pour cela qu'ils ont conservé toute la bonne foi des temps primitifs. On peut voyager chez eux, en toute

sécurité. Ils repoussent l'injure ; mais jamais ils n'attaquent.

La cour du grand Kan consiste en un assemblage de tentes de couleurs diverses et de toute forme. Cet ensemble offre un spectacle beaucoup plus agréable, et non moins imposant, que l'aspect d'un amas immense de maisons entassées les unes près des autres. On peut braver les rigueurs de l'hiver le plus rude sous ces tentes, faites de toiles de coton, très-fortes et de fabrique chinoise. Ils les couvrent de feutre, pendant la saison des frimats.

Le sérail du grand Kan a quelque chose de plus recherché. Il est construit en bois. Mais ces espèces de petits boudoirs portatifs, se démontent en un clin-d'œil, et peuvent se charger sur des chariots, quand la horde se met en marche.

Lors d'une expédition, les Kallmouks sont très-bien armés et très-adroits. Ils ne combattent jamais qu'à cheval ; ce qui fait qu'ils se servent tous de la lance. La dextérité et la bravoure leur tiennent lieu de tactique. Peu d'entr'eux portent des sabres. Ils ont de grands arcs. La pointe des flèches est fort large et fort tranchante. Ils se servent aussi d'arquebuses, au moins de six pieds en hauteur. Ils tirent à une distance de plus de 300 brasses.

Les Kallmouks sont d'une taille moyenne ; mais rien de plus robuste que leur constitution physique. La tête large, nez plat, teint olivâtre, œil noir, grandes oreilles, barbe claire, cheveux durs : ils les coupent entièrement, à l'exception d'une touffe au haut de la tête, qui leur tombe sur le dos, et qu'ils laissent croître. Les femmes ont les traits moins grossiers ; mais presque toutes sont de la taille la plus avantageuse.

Les hommes portent des chemises et des hauts-de-chausses de coton, quelquefois de peaux de mouton, et toujours fort larges. Dans les provinces du midi, ils suppriment la chemise en été, et se contentent d'une espèce de pourpoint de peau de mouton, sans manches, dont ils mettent la toison en dehors. Dans les provinces septentrionales, ils passent ce pourpoint par-dessus la chemise. En hiver, ils portent sous cet habillement, une pelisse de peau de mouton, qui descend jusqu'au gras de la jambe, et dont les manches sont si longues, qu'il faut les trousser, pour se servir du bras. Ils se couvrent la tête d'un petit bonnet rond, orné communément d'une houppe de soie ou de crins d'un beau rouge, qui est leur couleur favorite, et garni d'un bord de fourrures. Leurs bottes sont extrêmement grossières et larges, et les incommodent

beaucoup en marchant. Les femmes sont habillées à-peu-près dans le même goût.

Chaque horde, quand elle est sur pied pour une expédition, fait porter en tête son enseigne. C'est un morceau de cette étoffe, connue sous le nom de *Kitaïka*, d'une aune en quarré, arboré au haut d'une lance de 12 pieds de long. Les Kallmouks tracent sur cette bannière, la figure de quelqu'animal, comme d'un chameau, d'un cheval, d'une vache ; et au-dessus, le nom de la tribu, dont cette figure est l'hiéroglyphe.

Chaque tribu se divise en races, et chaque race en familles. Les aînés de chaque branche, et les plus âgés des différentes races, forment le conseil national, présidé par le grand Kan. Rien de plus naturel que ce régime politique ; c'est la souche de tous les gouvernemens, nés les uns des autres, et rentrant les uns dans les autres, pour l'avantage plus ou moins grand des hommes en société. Mais les hommes n'ont pas gagné, en s'éloignant de la constitution des Kallmouks.

Le luxe, le croiroit-on, les a déjà gagnés. Leurs chefs se passeroient plutôt de chemises, que d'une robe écarlate pour les jours d'apparat. Les femmes de ces *Murses* (nom du chef d'une tribu) ne se trouveroient pas bien parées, si cet ajustement leur manquoit. Les simples particuliers,

liers, pour peu qu'ils soient à leur aise, affectent aussi de porter des robes d'un gros drap rouge. Ce goût est général dans tout le nord de l'Asie.

Les dégrés de parenté ne sont guère consultés dans les mariages Kallmouks. Un Tartare de cette horde ne prend en considération que l'âge. Pourvu qu'une femme soit jeune, elle est son fait; fût-elle sa sœur! fût-il même son père! A-t-elle passé sa trentième année? on pense à lui donner une seconde compagne; et ainsi de suite, tant que le mari a des besoins et des forces. Cette multiplicité d'épouses entraîne peu d'inconvéniens. Un Kallmouk les garde toutes; toutes sont nécessaires à l'entretien de son ménage, à l'éducation de ses enfans, et à la garde des troupeaux. Seul maître dans sa tente, la subordination la plus paisible s'établit autour de lui. La femme de quarante ans qui a eu son tour, ne voit pas de mauvais œil celle de vingt; et l'épouse de vingt ans ménage celle de quarante, dont elle doit un jour subir la destinée.

Comme les Kallmouks sont extrêmement jaloux du sang dont ils sortent, une femme qui s'abandonneroit à plusieurs hommes, seroit en butte au mépris de tous ses parens; et l'on ne feroit aucun cas de sa progéniture.

Un Kallmouk, père de famille, est un dieu au

milieu de ses enfans. On lui porte un respect qui tient du culte. A sa mort, plusieurs jours sont consacrés aux larmes. On sacrifie ce qu'on a de plus précieux pour honorer ses funérailles ; et tous les ans, la piété filiale se fait un devoir sacré d'aller rendre à son tombeau, un hommage commémoratif.

On remarquera que ces mœurs, qui rappellent celles des patriarches, ne fleurissent que chez les Kallmouks idolâtres. Ceux qui ont embrassé le mahométisme, ont une physionomie morale tout à fait dégradée. Ce sont, pour la plûpart, des brigands adonnés à la crapule et à la débauche. Et c'est contr'eux que nos Dsongares sont presque toujours en guerre.

Il est une petite peuplade de Kallmouks, confinés au milieu de vastes landes, et communiquant peu avec le reste de leurs compatriotes. Leurs habitations ambulantes avoisinent ce canton de la Tartarie, où des Russes découvrirent plusieurs villes abandonnées, et dans quelques maisons, quantité de rouleaux écrits en caractères inconnus jusqu'à présent.

Cette horde a des coutumes qui lui sont particulières. Nous n'en rapporterons qu'une remarquable. Ils possèdent un livre épais et de forme d'atlas, qui paroît leur servir tout-à-la-fois de code et de rituel. Un vieillard en a la garde;

et quand il meurt, on s'assemble pour lui nommer un successeur. Veut-on faire la paix, ou la guerre? le gros *in-folio* ou son gardien est consulté, Il apporte le livre au milieu de la nation convoquée. Il l'ouvre, y lit quelques lignes, le renferme, le donne à baiser aux principaux assistans, et prononce. Est-on malade? le vieillard porte son livre dans la tente du moribond, qui expire ou revient en santé, en touchant dessus. Aucun voyageur n'a pu encore le déchiffrer; et on n'en donne pas volontiers communication. Mais il faut que ce qu'il renferme soit de la dernière importance, puisqu'il tient lieu d'oracle et de lois.

« Il existe une nation, que nous appellons
» barbare (dit un auteur connu), qui possède
» une coutume digne de devenir celle de toutes
» les nations. Ce peuple a des chefs; mais ils
» ne s'asseyent jamais sur le trône, occupé en
» tout temps par le livre de la loi. Quatre vieil-
» lards éprouvés en sont les gardiens, mais ja-
» mais les interprètes. Faut-il négocier un traité,
» percevoir un nouvel impôt, etc.? on consulte
» ce livre, aussi sacré que la personne de nos
» rois. Ce prince muet n'en est pas moins ab-
» solu. Ce sage recueil, composé de toutes les
» lumières du peuple assemblé à cet effet, et
» d'après son consentement, lui sert véritable-

» ment de roi, et prévient toutes ces révolutions
» funestes, causées par le trépas, la minorité,
» les passions, l'imbécillité, etc. du roi, chef,
» etc.

Mais revenons anx Dsongares, et terminons leur article par faire mention de leur calendrier. Ils comptent leurs semaines, en commençant par le samedi, et finissant par le vendredi, qu'ils appellent *Adine* ou *Tzumeh*, c'est-à dire, jour d'assemblée. Ils regardent le mercredi comme le plus malheureux jour de la semaine. Le calendrier des Kallmouks et des Moungales, est de douze années lunaires, dont chacune a son nom particulier dans l'ordre qui suit :

1 *La Souris.*	7 *Le Cheval.*
2 *La Vache.*	8 *La Brebis.*
3 *Le Tigre.*	9 *La Guenon.*
4 *Le Lièvre.*	10 *La Poule.*
5 *Le Crocodile.*	11 *Le Chien.*
6 *Le Serpent.*	12 *Le Porc.*

Fin des mœurs et coutumes des Kallmouks.



Cavalier Chinois





Dame Chinoise



Chinois Combattant.



Hialheo ou esclave chinoise.



Jardinier Chinois.





Huony, *ou musicienne chinoise.*

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES CHINOIS.

LA Chine est connue depuis bien des siècles. Depuis long-temps on y voyage, on y commerce, et cependant les Chinois ne nous sont pas encore connus. Du moins ont-ils servi d'original à des portraits qui ne se ressemblent pas du tout entr'eux.

Comment pourroit-on hasarder un jugement décisif sur une nation, jusqu'à présent méfiante et craintive, orgueilleuse et jalouse, inhospitalière et avare, qui permet à peine aux étrangers de quitter leurs vaisseaux, et de pénétrer au-delà de ses côtes? Cette manière de traiter avec des hommes, leurs semblables, n'est déjà point un préjugé favorable au caractère des Chinois; à moins qu'on n'aime mieux leur faire un mérite de cette réserve. En effet, si l'habitant des Indes occidentales avoit montré la prudence des Orientaux, peut-être seroit-il encore aujourd'hui le maître chez lui.

On a dit que la durée et la prospérité de l'empire Chinois sont principalement dues à la tendresse paternelle et à la piété filiale, qui constituent les bases de ce gouvernement asiatique. Cette assertion n'est pas exacte.

Mais voici quelque chose de plus vraisemblable : la politique qui fait arme de tout, du vice comme de la vertu, afin de consolider ses plans, aura eu l'adresse de conserver quelques traces de la primitive constitution des familles, pour s'en servir comme de prétexte ou de voile à des institutions qui ne sont rien moins que patriarchales.

« Les Chinois dénaturèrent le droit des pères
» sur leurs enfans, au point que ce droit n'est
» plus qu'un despotisme sacré de la part des
» premiers, et une servitude superstitieuse de la
» part des seconds ».

Les hommes ressemblent à leurs Dieux. Les Grecs et les Romains avoient dans leur caractère, la noblesse et la grandeur des formes et des proportions qu'ils donnoient aux statues de Jupiter et d'Apollon, de Minerve et des Graces. Les pagodes de la Chine offrent aussi une image assez juste du personnel physique et moral de ceux qui les encensent. Le Chinois n'est point une belle nation. Il possède plusieurs qualités estimables et solides. Mais quelquefois

on le croiroit dépourvu de ce qui donne de l'élévation à l'esprit, de ce qui entretient la générosité dans l'ame. Le Chinois semble n'avoir que des bras. Ses facultés intellectuelles paroissent souvent comme avortées dans leur germe. Son cœur comprimé par les liens étroits de l'étiquette civile, semble comme étranger à la sensibilité. Eh! comment le Chinois seroit-il susceptible d'élans; jamais il n'a goûté de la liberté! Son flegme stupide feroit supposer qu'il est né pour la servitude; si une telle supposition n'étoit pas injurieuse, absurde, et tout-à-fait hors de la nature de l'homme.

On reproche aux Chinois le trafic de leurs propres enfans, la castration, et sur-tout l'infanticide. Il est pourtant difficile et trop pénible de croire les hommes capables de se porter à des pratiques aussi monstrueuses, sans y être poussés par le bras de la nécessité impérieuse. Les femmes en ce pays sont très-fécondes, et le climat favorise l'éducation de la première enfance: outre ces considérations, le vaste empire de la Chine, en général fort mal cultivé, renferme beaucoup de déserts. Les Chinois refluent dans les cités, s'y entassent et abandonnent le reste de leur patrie, qu'ils n'ont pas le courage de défricher. Ainsi donc la polygamie et la fécondité des femmes d'un côté, le défaut

de place dans les villes et la disette de vivres d'un autre côté, ont fait passer en usage nécessaire, l'horrible coutume des pères envers leur progéniture.

La Chine est divisée en 15 grands gouvernemens. Pékin, la capitale de tout l'empire, est dans la province de Pecheli, non loin de la fameuse muraille, l'un des plus grands ouvrages et des plus inutiles, sortis de la main des hommes. Le prince sans génie qui l'imagina, la fit élever avec une célérité incroyable. Mais les Tartares en font le tour, quand ils veulent, avec plus de promptitude encore. L'auteur de cette besogne immense, qui coûta la vie au tiers de la nation, fut, dit-on, mis à mort, après l'avoir terminée. C'étoit un peu tard. Il eût été mieux d'empêcher le mal que de le punir.

Pékin, assure-t-on, est quatre fois plus considérable que Paris. La foule y est aussi grande; mais elle y a moins d'urbanité. A Pékin, tous les grands seigneurs sont précédés d'un écuyer, qui les annonce; il frappe de ce dont il est armé, à droite et à gauche, sur toutes les têtes indifféremment; ce qui ne laisse pas que de les faire beaucoup respecter du peuple, qui à peine a le temps de se garer.

Sans offrir une architecture noble et régulière, les édifices de Pékin sont assez imposans par

leur étendue, et même par la bizarrerie de leurs formes. Les temples sur-tout, qui ne sont pas des *panthéon*, remplissent assez bien cependant les vues qu'on s'est proposé en les édifiant. Celui du ciel consiste en uue salle circulaire, dont le faîte, couvert de tuiles bleues, est soutenu par une infinité de colonnes sans art, enduites d'un vernis azur. L'empereur, quand il y vient sacrifier, quitte sa robe jaune pour se revêtir d'un manteau de la couleur du ciel, lorsqu'il est sans nuage. On prétend que le fond du culte qu'on y rend, est un pur matérialisme; cela peut très-bien être. Mais le peuple n'est pas encore assez bon physicien, pour s'en appercevoir; et son souveraiu, qui est à la fois son grand-prêtre, n'est pas tenté sans doute de s'expliquer clairement là-dessus. D'ailleurs, le culte qui a été fait pour le gros de la nation, cesseroit de lui convenir, s'il venoit à être plus raisonnable.

C'est dans la principale enceinte de ce temple, que l'Empereur, sous le costume villageois, procède à la cérémonie du labourage. Cette fête de la charrue seroit digne de tous les éloges qu'on lui a donnés, si elle influoit sur l'amélioration de l'agriculture en Chine; si les princes qui s'acquittent scrupuleusement de cette étiquette, se pénétroient davantage de l'esprit du

cérémonial. Mais il est probable que tout cet appareil a été imaginé, moins pour rapprocher l'Empereur de ceux qui le nourrissent, qu'afin d'inspirer au peuple quelqu'amour pour le despote qui le fait souffrir, et qui se croit quitte en sortant du temple du ciel. Chaque Mandarin répète la même scène dans son gouvernement; et le peuple vient s'extasier à la vue de ses chefs, qui daignent descendre un moment jusqu'à lui. Cependant il semble que l'Empereur et ses Mandarins craignent qu'on ne les prenne tout-à-fait au mot, qu'on les assimile aux laboureurs; ils ont soin de faire dorer la charrue et vernir la corne des bœufs dont ils se servent. On ajoute que l'Impératrice, de son côté, prépare elle-même le repas que doit partager son auguste époux. Mais le sort du peuple n'en est pas plus brillant.

Pékin a encore un autre superbe temple, consacré au Génie protecteur des murs de la ville. Il est beau pour les Chinois, de s'être quelquefois rencontrés avec les Romains.

Cette capitale possède aussi un observatoire; il ne lui manque que des astronomes et des instrumens.

Le palais impérial occupe lui seul, dans la cité vieille, un espace de deux lieues en quarré.

Des milliers d'eunuques en font le service; ils ont le courage d'en défendre l'entrée à tout individu contrefait et disgracié de la nature.

Les Lamas y desservent une chapelle fort riche, qui renferme une idole priapique et sans voile. On retrouve par-tout ce culte dans l'histoire, même chez les nations les plus polies. Les anciens Grecs le reçurent des Egyptiens. Aujourd'hui il n'a plus lieu que chez les peuples sauvages ou stupides. Il faut cependant observer que l'époque où il fleurit le plus, ne fut pas toujours celle de la plus grande corruption de mœurs. Moins on sacrifie à la pudeur réelle, plus on accorde au *decorum* extérieur.

Les environs de Pékin se ressentent du voisinage de la capitale; ils sont beaux et bien soignés. L'empereur y fait cultiver un vaste jardin, dont toutes les beautés sont prises dans la nature; l'art ne s'y montre pour rien. Il semble qu'on ait voulu y ménager un contraste parfait avec le faste de la cour. Ce n'est pas un jardin chinois rempli de mille objets factices et bizarres, entassés sans goût, dans un désordre à prétention. C'est une belle campagne dans toute sa fraîcheur et sa simplicité. Nous remarquons ce lieu, parce qu'on n'en rencontre pas beaucoup de semblables chez les Chinois, amis des mons-

truosités en tous les genres. Peut-être ce jardin passe-t-il à leurs yeux pour une singularité.

Passons rapidement en revue quelques-unes des autres villes de la Chine.

Dans la même province où la capitale est située, on trouve Sven-vha, cité assez forte, où l'on voit des rats jaunes. On fait cas de leur peau.

La grande muraille commence à la ville de Lan, dont les remparts sont baignés par la mer.

La province de Chansi, la plus anciennement peuplée, ne l'est pas beaucoup à présent. Il y a peu d'endroits murés. Les habitans, pauvres pour la plûpart, logent dans des trous pratiqués en terre; ils commercent du raisin sec.

Les Chinois de la province de Chensi fabriquent des étoffes de laine et de poil de chèvres : on les dit plus hospitaliers et d'un caractère plus sociable que leurs compatriotes. Singan en est la capitale, ville considérable, la plus forte, dit-on, après Pékin. Dans les montagnes de son domaine, on a découvert une terre, laquelle infusée dans l'eau, éclaircit le teint des femmes.

Les fourrures font la principale richesse d'Yen-Ngan.

Fong-Hyang doit son nom à un oiseau ima-

ginaire, dont les Chinois aiment à porter la figure sur leurs habits.

La ville de Kong-Chang se vante de posséder le tombeau de Fohi, législateur de la Chine, qui précéda J. C. de 3000 années; personnage aussi fabuleux peut-être que l'oiseau Fong-Hyang.

On fabrique des tapis et des étoffes de laine à Neng-Hya, ville ancienne, détruite par Gengis-Kan.

Ce qu'il y a de plus digne de remarque dans la province de Sec Tchouen, ce sont les Myao-tsès, peuplade demi-sauvage, et à moitié soumise par les Chinois, qui les appellent rats de bois. Ces gens ont leur gouvernement propre, qui approche du régime féodal et militaire. Les passe-droits ne sont point connus chez eux. Pour être officier, il faut faire preuve de bravoure et d'adresse. Celui qui se présente à un grade, est obligé de franchir à cheval, un fossé large, et dans lequel brille un feu clair. On exige aussi de lui, qu'à la tête de sa troupe de cavalerie, il se précipite du sommet de la montagne la plus élevée.

Si les Myao-tsès avoient quelqu'ambition, ils feroient trembler les Chinois qui se disent leurs maîtres, et qui n'osent exercer sur eux leur droit

de souveraineté. Les mandarins, pour l'ordinaire peu aguerris, font la sourde oreille, et ferment les yeux, quand ces montagnards, indépendans et fiers, refusent la contribution, qu'on ne leur demande jamais deux fois, dans la crainte de les irriter.

Ils vivent divisés par tribus, assez mal d'accord entr'elles. Mais l'intérieur de chaque tribu est paisible. C'est ordinairement une famille bien unie, sous l'inspection du plus âgé. On soupçonne les Chinois de chercher à les affoiblir, en les excitant sous main les uns contre les autres. On pourroit faire quelque chose de cette horde, qui a conservé du caractère au sein d'une nation qui n'en a jamais eu.

Les armes ordinaires des Myao-tsès sont l'arc et la demi-pique. Les selles de leurs chevaux, très-bien faites, diffèrent de celles des Chinois, en ce qu'elles sont plus étroites, plus hautes, et qu'elles ont les étriers de bois peint.

Les moins indépendans d'entr'eux, répandus parmi le peuple Chinois, aiment cependant à s'en distinguer, par une espèce de coëffure qu'ils portent au lieu du bonnet ordinaire, en usage par toute la nation. Quelquefois ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile, et ne portent qu'une espèce de pourpoint et des hauts-de chausses.

Les Myao-tsès non encore soumis, ont pour habit seulement un caleçon et une casaque, qu'ils replient sur l'estomac. Ils fabriquent de la toile et des tapis bien tissus, qui leur servent de couvertures pour la nuit. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs, rouge, jaune et verte : les autres de filets, crûs d'une espèce de chanvre qu'ils teignent aussi.

D'autres sont un peu mieux vêtus. La forme de leurs habillemens est celle d'un sac à manches larges par les bouts, et taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paroît dessous une sorte de veste d'une autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans la mer ou dans les lacs du pays. Le bonnet et le reste sont à-peu-près de même. La matière est faite de gros fils et retors, d'une espèce de chanvre et d'herbes inconnues aux Chinois. La plûpart vont nuds pieds.

La coëffure des femmes a quelque chose de grotesque. Elles mettent sur leur tête un ais léger, long de plus d'un pied, et large de cinq à six pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, attachés avec de la cire; de sorte qu'elles semblent avoir un chapeau de cheveux : elles ne peuvent s'appuyer ni se coucher, qu'en se soutenant par le col. Elles se trouvent aussi obligées de détourner, à chaque instant, la tête à droite

et à gauche, le long des chemins qui, dans cette contrée, sont pleins de bois et de broussailles. La difficulté est encore plus grande, quand elles veulent se peigner à fond. Elles passent des heures entières devant le feu pour faire fondre et couler la cire. Après avoir nettoyé leurs cheveux, ce qui n'arrive que trois ou quatre fois l'an, elles se coëffent de la même manière.

Cette mode, qni probablement n'auroit point vogue ailleurs, est affectée aux jeunes femmes. Les vieilles prennent moins de peine. Elles se contentent de ramasser sur leurs têtes, en tresses nouées, leurs cheveux, quand il leur en reste après la toilette, qu'elles n'ont pas manqué de faire dans leurs beaux jours.

Yun-Nan est la capitale de la riche province de ce nom. Moins sauvages que les Myao-tsès, les habitans de ce district, après avoir défendu long temps leur indépendance, n'ont consenti à reconnoître la domination chinoise, qu'autant qu'on leur laisseroit les privilèges les plus étendus. En conséquence, ils forment une espèce de royaume à part, au milieu de l'empire. Ils vivent sous des seigneurs suzerains, qui relèvent de l'Empereur, et qui ont chez eux droit de vie et de mort. Il a bien fallu leur accorder ce qu'on ne pouvoit leur refuser. Les naturels
de

de ce canton ont des mœurs toutes particulières. Un chapeau de paille couvre la tête des *Lo-los* (c'est leur nom). Ils portent des sandales ; leurs jambes sont nues. Une veste de toile leur descend jusqu'aux genoux ; les femmes y ont de longes robes et de petits manteaux : les seigneurs sont vêtus de damas ou de satins, à la manière des grands en Tartarie. Ils fabriquent de très-beaux tapis, et une étoffe unie avec de la soie torse.

Cette province est remplie de montagnes qui procureroient des retraites sûres aux naturels, s'ils étoient mécontens. On diroit que la nature a prévu ce qui se passeroit parmi ses enfans réunis en société. Elle a comme pris le soin de ménager des asyles inviolables à ceux d'entr'eux qui se montreroient jaloux de leur liberté.

Dans le district d'Yun-ning-tu, ville au nord d'Yun-Nan, on élève de grands troupeaux de ces vaches, dont la queue sert à faire des étoffes à l'épreuve de la pluie, et dont les Chinois ornent leurs étendards et leurs casques.

C'est à Ko-King que se fabriquent les plus beaux tapis de toute la Chine.

Les habitans de Ching-Hiang, jolie ville dans le plus beau site de la province, font aussi avec du coton, des tapis assez estimés.

Dans les lieux élevés et sauvages de la province de Koeit-chek, on trouve des Myao-tsès; ils y partagent leur temps entre la culture des terres et la fabrication de quelques toiles lâches et fort claires, des tapis unis ou à carreaux de diverses couleurs et de matières différentes. Avec la peau de buffle, ils se font des cuirasses, qu'ils couvrent de petites plaques de fer ou de cuivre battu.

Les Chinois en disent beaucoup de mal tout haut, parce qu'ils sont forcés de les estimer tout bas. Le Myao-tsè n'est rien moins que délié. L'intérêt n'est point le mobile de ses actions; il travaille avec joie pour élever sa famille, et ne rejette aucun des enfans que la nature lui envoie. Comme il n'y a rien en lui dont il doive rougir, il laisse un libre accès dans tous les défilés de ses montagnes aux voyageurs paisibles qui viennent l'observer. Il s'en tient à ses bonzes, qui ne sont pas aussi corrompus qu'ailleurs, parce qu'ils ne sont guère plus riches que leurs compatriotes.

Ngan-Chan est le chef-lieu d'un petit territoire, qu'arrose en pure perte le San-hiang.

Dans le petit domaine de la ville de Chin-yeun, tout le long d'un ruisseau qui le fertilise, on trouve les plus belles fleurs de toute la Chine.

Sé-Nang est une petite ville, arrosée d'une belle rivière. Un sentier unique et fort étroit la fait communiquer avec des montagnes inabordables par tout autre endroit, et au sein desquelles se retirent les habitans au premier cri de guerre qu'ils entendent. Sans les montagnes et les archipels, il n'y auroit peut-être plus d'hommes sur la terre.

Près de Sé-Ming, autre ville sise sur les frontières de Tung-King, on voit, dit-on, des colonnes de cuivre, marquant les anciennes limites de l'empire.

Si l'on en croit les topographes, il y a sur le territoire de Nan-Ning, une espèce d'oiseaux qui rendent par le bec, des fils de coton.

Le sol des environs de Tsin-Cheu, produit une herbe dont on fait des étoffes, quelquefois plus chères que de la soie.

Les montagnes du domaine de Lyeou-cheou sont abondantes en plantes médicinales : on donne aux habitans un esprit vif et subtil. Y auroit-il quelqu'analogie entre ces deux productions ?

Jadis, à Chang--cha, ville principale du midi de la province de Hou-guand, on célébroit des jeux et des combats en l'honneur d'un Mandarin aimé de la nation, qui s'étoit noyé dans le Heng-kiang. Nous rapportons cette anecdote,

parce que de tels événemens sont rares à la Chine, comme ailleurs. Peu de ministres s'y font regretter du peuple.

Canton est la capitale de la province de Kouang-tong. C'est une grande et belle ville. On y remarque sur-tout la rue de porcelaine. Il y a plusieurs manufactures où l'on fabrique des étoffes brillantes, mais mal travaillées et peu durables. Celles qu'on appelle *Chas*, et qui sont à jour et à fleurs, sont les plus estimées. On les porte en été.

Les montagnes qui occupent le centre de l'île Hay-nan, sont habitées par des hommes difformes, et qu'on dit indépendans et lâches tout-à-la-fois. Ils attendent la nuit pour descendre de leurs retraites, et vont piller les maisons de la plaine. Ils ont pour armes, la flèche, un poignard et une hache tranchante. Leurs cheveux forment un bourelet autour de leur tête, qu'ils couvrent d'un chapeau. De petites poires d'or et d'argent pendent à leurs oreilles; une pièce de calicot les couvre de la ceinture aux genoux. Les femmes se distinguent par un corset, et par des rayes qu'elles se font avec l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas des joues.

Hang-cheu, capitale de la province de Che-kyang, est une ville importante. On y trouve les principales manufactures de soie de la Chine.

On y fait des taffetas, des satins à fleurs, des étoffes unies, les meilleures de l'empire.

Les Portugais avoient un très bel établissement à Liam-po; mais s'étant montrés les rivaux des Chinois, en fait d'avarice et de rapine, ils en ont été chassés. Les Chinois ne veulent point souffrir d'autres fripons qu'eux chez eux.

Les Anglois ont montré plus de réserve à Cheuchan. C'est une île considérable. Le thé croît sur ses montagnes. Elle est célèbre par un pélerinage de marins. On y compte 490 temples desservis par 3000 Bonzes, engraissés des offrandes abondantes qu'on s'empresse de leur apporter de toutes parts. A la Chine, c'est encore un bon métier que celui de Bonze.

La place de mandarin ne le vaut pas. C'est un poste glissant dans cet état despotique. Près de Cheuchan est l'île de Kimp-ton destinée à servir de retraite aux ministres disgraciés. On leur permet d'y finir leurs jours dans la paix.

Chau-king est une ville très-ornée; mais le monument public qui lui fait le plus d'honneur, est le tombeau d'Yu, autour duquel on va se livrer à la joie. Yu méritoit un souvenir de la reconnoissance, pour avoir fait dessécher une grande étendue de terres marécageuses.

C'est à Heu-cheu, ville sur le lac de Tay, qu'on fait les meilleurs pinceaux pour écrire.

On trouve deux cent mille ouvriers en toile des Indes dans la seule ville de Chang-Hay en Kyang-nan.

Nan-king est la capitale de cette province. Cette grande cité a perdu son éclat, du moment qu'elle ne servit plus de résidence aux empereurs. Dans les états vastes comme la Chine, la présence du souverain vivifie tout, son absence fait tout languir. Or comme un prince si puissant, si absolu qu'on le suppose, ne peut se trouver en personne dans plusieurs endroits à-la-fois; pour éviter les inconvéniens de la résidence, un prince qui auroit à cœur le bien de toutes ses provinces, devroit peut-être les faire jouir tour-à-tour de sa présence, et ne donner à aucune d'elles, pour trop long-temps, la préférence sur les autres.

Les citoyens de Nan-king sont adonnés à l'étude avec d'autant plus de facilité, qu'ils trouvent sous la main, dans cette ville, un plus grand nombre de livres que par-tout ailleurs. Le Chinois, peuple sans imagination, ne peut se passer de livres, pour devenir savant à sa manière. La science des mots l'occupe plus que celle des choses; de même que l'observance de l'étiquette passe à ses yeux avant la pratique de la morale.

Il se fait encore beaucoup de commerce dans

cette ancienne ville impériale. On y fabrique des satins unis et à fleurs, des draps de laine, espèce de feutre sans tissu, orné de fleurs artificielles qui se font avec la moëlle d'un arbre.

A Sang kyang, ville près de la mer, et sur un petit lac, on vend beaucoup de cotons, de calicots de toutes espèces, qui, lorsqu'ils sont teints, paroissent de la plus belle serge.

Las des exécutions journalières auxquelles le peuple s'accoutumoit, le gouvernement Chinois prit jadis la résolution de reléguer dans cette isle de la province de Nang-king, tous les malfaiteurs qui infestoient l'empire. Ces bannis, à qui on avoit enlevé l'occasion de faire le mal, s'adonnèrent tout entiers au bien. Aidés de quelques familles agricoles du Continent, ils défrichèrent le lieu de leur exil; et dans peu, on vit une étendue de vingt lieues sur six, inculte et déserte, changée en une campagne fertile et populeuse : en sorte qu'aujourd'hui l'isle Tsong-ming offre une petite province très-florissante, digne de toute l'attention du ministère.

On ne sait comment s'est introduite parmi les insulaires, la manie des procès, à laquelle ils sacrifient tout leur avoir. Au reste, c'est un des traits du caractère de toute la nation Chinoise, querelleuse et chicanière.

Ils ont une autre manie qui leur porte moins de dommages. Inquiets de ce que deviendra leur corps après le trépas, long-temps avant le terme probable de l'existence, ils se pourvoient d'un cercueil verni et doré, qui devient, à leurs yeux, la pièce la plus importante de leur mobilier. D'où peut provenir cet usage ? Seroit-ce parce qu'exposé, sous le plus léger prétexte, à tendre le dos aux bâtons, dont le mandarin marche entouré, et regardant la mort comme le moment du repos de la vie, ils sont bien-aises de s'en assurer, en se procurant un cercueil des plus solides et des mieux conditionnés. Il est bien singulier que les Chinois, par esprit de vanité et de superstition, fassent précisément la même chose que font nos religieux de la Trappe, par esprit de pénitence et de mortification. On sait que ceux-ci se creusent journellement leurs fosses. Les Egyptiens, au contraire, par un raffinement d'épicuréisme, admettoient des squelettes à leurs banquets.

A Kai-fong, capitale de la province de Honang, il existe encore quelques familles, tristes restes d'une fameuse synagogue, établie sous la dynastie des Hans. Ces juifs surent se maintenir long-temps sans se soumettre aux usages des idolâtres, au milieu desquels ils vécurent. Ils affectoient même de s'en distinguer, jusques dans la manière de tourner leurs moustaches.

A l'exemple des Gentils qui les environnoient, ils n'avoient point dressé d'autel dans l'intérieur de leur assemblée. On y voyoit quelque chose de plus simple et de plus raisonnable. Les parois de leur temple étoient chargés de marbres couverts d'inscriptions historiques, et des cassolettes fumoient sans cesse en l'honneur d'Abraham, de Moïse, et même de Confucius. Chacun de leurs grands hommes, tant nationaux qu'étrangers, avoit son vase de parfum, qui sembloit le représenter. Le livre de leur religion, pompeusement relié, demeuroit tout ouvert, posé sur une espèce de tribune aux harangues, qui occupoit le centre de l'édifice sacré. Le plus sage d'entr'eux avoit seul le droit d'y monter, de feuilleter le saint volume, d'y lire à haute voix, d'y joindre une exhortation fraternelle, et de prononcer les premiers mots d'une prière, pleine d'onction, qu'achevoit la dévote assistance. Ces Hébraïsans naturalisés en Chine, n'avoient cependant pas oublié leur antique patrie; c'étoit toujours vers Jérusalem, à l'occident du lieu où ils se trouvoient, qu'ils tendoient les mains, et adressoient leurs pieuses oraisons. La bible dont ils se servoient étoit Hébreuse; mais ils appelloient Dieu du nom que leur donnent les Chinois dans leur langue.

Change-té, autre ville de la province de

Honang, se trouve à-peu-près dans la même position que la petite ville de Sé-nang, dont nous avons dit un mot précédemment.

C'est à Kyoseu, dans la province de Chantong, que naquit Confucius, le seul homme de sa nation digne peut-être d'être envié aux Chinois. Ce philosophe qui eût pu balancer Zoroastre et Pythagore ses contemporains, ne se soutiendroit peut-être pas si bien à côté de Socrate et d'Epictète, de Cicéron et de Sénéque; mais il eût pu les égaler, s'il fût né leur compatriote. Les honneurs presque divins que sa patrie continue de lui rendre, semblent prouver la disette de grands hommes qui affligea de tout temps cet empire, le plus vaste, et que quelques-uns croyent le plus ancien de la terre.

Cependant Confucius méritoit l'espèce de culte que lui décerne sa patrie, s'il est vrai qu'il fut l'apôtre et le martyr de la loi naturelle qu'il avoit, dit-on, pris à cœur d'y rétablir. Mais le fait est douteux : ce sage connoissoit trop la trempe de l'esprit humain, pour tenter un ordre de choses incompatible avec le régime social. Il est plus vraisemblable que Confucius, gémissant des excès honteux et révoltans auxquels se portoit la superstition, voulut donner le change à ses compatriotes enclins à l'idolâtrie. Il remonta à la source. La piété filiale lui parut le

premier culte imaginé par les hommes, et d'où tous les autres cultes dérivent. Il recommanda les sacrifices solemnels en l'honneur des ancêtres. Il établit comme un point de religion, qu'on iroit, à certains jours, brûler de l'encens sur le tombeau de ses pères. Ce culte si naturel et si pur, prévalut quelque temps sur les autres sectes, et devint la religion de l'état.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une étiquette sacrée. Mais du moins ce cérémonial pieux en impose encore. Il contient le peuple et par fois ses chefs, et prévient de plus grands abus. En cela, Confucius rendit un service signalé à ses compatriotes.

La piété filiale réduite en culte politique, est une très-belle idée, et d'une exécution facile, quant à l'extérieur. Mais cette espèce de religion domestique, servant de rite civil dans l'empire le plus vaste de la terre, devoit dégénérer bientôt en vain simulacre, qui ne tourna qu'au profit des grands; ils firent tout ce qu'ils voulurent des petits, en les appellant leurs *enfans*, et en se disant leurs *pères*. Ces deux noms furent un talisman pour le peuple sensible et débonnaire. L'institution la plus touchante dans son principe, consomma complettement le grand œuvre de la servitude nationale; et le despotisme s'étonna lui-même de se

voir affermi sur les bases les plus respectables et les plus chères au cœur de l'homme.

C'est en conséquence de cette théorie (pour donner un exemple des heureux effets qu'elle produit), que l'Empereur lui-même fait administrer sous ses yeux, aux grands de sa cour, une vingtaine de coups de bâton, qu'il qualifie de *correction paternelle*; l'endroit du corps, choisi pour cette correction, indique en effet que le souverain de la Chine traite ses sujets comme des enfans.

On remarquera, que cette correction paternelle est « un supplice si violent, qu'un seul » coup est capable de fendre en deux une per- » sonne délicate. Souvent on en meurt ».

» Les Mandarins qui par-tout où ils se trouvent, » représentent le prince, rendent la même jus- » tice; et souvent, assure-t-on, il ne faut » qu'une bagatelle pour se l'attirer ».

Qu'on ose, après cela, représenter l'empire de la Chine, comme une vaste famille; car, c'est d'après les faits qu'il faut juger cette nation verbeuse.

Le bourreau, dans ses fonctions, porte une ceinture de soie jaune; c'est la livrée de l'Empereur. Son sabre est enveloppé dans une étoffe de soie de la même couleur. Le costume carac-

térise l'esprit d'une nation, et sa manière de voir. Le bourreau portant les couleurs du souverain, indique assez que son état n'entraîne pas l'infamie avec lui.

On dit que sous le règne de Chun, la punition des coupables consistoit à porter un bonnet coloré et des habits extraordinaires.

Pour faire sa cour à un Mandarin bien sévère, c'est-à-dire, bien despote, on lui porte en cérémonie, un vêtement composé de petites pièces quarrées de satin, bleues, rouges, noires, jaunes, vertes, etc. La diversité de ces couleurs représente tous les différens peuples qui portent chacun des habits particuliers, et dont il est le digne gouverneur : ce qui a fait donner à cet habillement le nom de *Van siu-i* (*habit de toutes les nations.*)

Les Mandarins civils sont distingués des autres ordres, par des figures de dragons dont leurs robes sont enrichies. Ils portent un espèce de *surtout* brodé de figures d'oiseaux et d'autres bêtes : un dragon à quatre griffes, un aigle, un soleil, etc. Ils offrent en outre, sur la poitrine, une pièce quarrée d'étoffe richement travaillée, avec une devise au milieu relative à leur poste.

Les Mandarins civils des ordres supérieurs,

portent à l'extrémité de leur bonnet, qui se termine en cône fort plat, une escarboucle enchassée dans de l'or, et une perle au bas pardevant; leur ceinture est enrichie de quatre pierres précieuses, coupées en quarrés, longs et larges de quatre doigts.

La ceinture de soie est l'unique distinctif des Kolaos.

L'habillement des Chinois, en général, a de la gravité. Il consiste en une longue robe, à longues et larges manches, dont un pan se replie sur l'autre; attachée par un bouton d'or ou d'argent, et environnée d'une ceinture dont les bouts pendent, et à laquelle on suspend un étui qui renferme une bourse, un couteau et les deux bâtons qui leur servent de fourchettes: leurs hauts-de-chausses sont de satin ou de toile. Sur leur tête est une touffe de cheveux tressée, surmontée d'un petit chapeau en entonnoir, ombragé par du crin rouge ou de la soie : les chapeaux jadis étoient fabriqués avec du chanvre fin; à présent ils sont de soie. A leurs pieds sont des bottes de soie, de calicot ou de cuir de cheval.

On prétend qu'avant Fohi, les deux sexes en Chine portoient les mêmes vêtemens.

Les femmes sont modestement vêtues d'une

longue robe rouge, bleue ou verte, qui ne laisse voir que leur visage : leurs cheveux sont frisés en boucles, entremêlés de touffes d'or ou d'argent, surmontés quelquefois de la figure d'un oiseau, dont la queue s'élève en aigrette; les aîles s'étendent sur les tempes, le corps est sur le front, et la tête est suspendue sur le nez : elles se frottent, pour se blanchir, d'une pâte qui les ride.

Les femmes et les mandarins se laissent croître les ongles. On recouvre ces griffes d'un étui, pour les conserver à l'abri de tout accident.

Le blanc est la couleur du deuil, et la toile en est la matière.

C'est à la Chine qu'on inventa l'art de filer la soie. On y fabrique des damas, des satins unis, rayes ou à fleurs, ou bien ornés de différentes figures; des taffetas à fleurs évidées, rayés, jaspés, flambés; des velours, des brocards, des gazes. On les dore, on les argente. On fait des étoffes de coton pour le commun du peuple : on les peint en bleu ou en noir. Avec de la laine, on fabrique des couvertures et un drap brun. Les Chinois ont reçu des Indes, l'art d'imprimer la toile.

Les Chinoises font la révérence à la manière

des femmes en Europe. Cette salutation n'est pas dépourvue de grace et de noblesse ; mais elle fait sourire chaque fois qu'on la voit pratiquée par des mandarins en Orient, et de graves magistrats en Occident.

Les Chinois nés pacifiques, laborieux et graves, seroient peut-être l'une des nations les plus estimables du monde connu, s'ils s'interdisoient le commerce. Le commerce leur a fait contracter presque tous les vices qu'on leur reproche, et les a rendus dissemblables de ce qu'ils devroient et pourroient être, d'après les livres de morale faits pour eux.

Fin de la notice historique sur les Chinois.



Homme du Japon.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES

DES INSULAIRES

DU JAPON.

Les Japonois ont la prétention de presque tous les insulaires ; c'est-à-dire, ils se disent nés sur le sol même qu'ils habitent.

La religion, chez les Japonois, fille de la politique, bien loin de mal mener sa mère, ne trouve en elle qu'une marâtre. Les premiers bienfaiteurs de la nation en sont aujourd'hui les dieux. On décerna un culte au chef de famille, qui, dans les temps primitifs, civilisa les autres petites peuplades de cette étendue de terre isolée. Mais bientôt des ambitieux, profitant de l'événement, comblèrent d'honneurs les descendans du grand homme qui avoit policé ses compatriotes, afin d'avoir le droit de leur enlever la

puissance exécutrice. Les Japonois, depuis cette époque, eurent deux sortes de souverains, comme ils adorent des divinités de deux espèces. Ils rendent un culte à un chef spirituel, en même-temps qu'ils prêtent obéissance à un maître temporel. Mais celui-ci tenant dans ses mains les forces et les richesses de l'état, règne véritablement et seul. Il ne lui en coûte qu'un vain cérémonial, dont il s'acquitte envers son collègue, plus saint, mais moins redouté. Le peuple, qui ne s'en trouve pas plus mal, s'applaudit de concilier ensemble, sans les choquer, deux pouvoirs trop ordinairement rivaux l'un de l'autre.

Le Dairi du Japon ressemble beaucoup au grand Lama du Thibet. C'est une espèce d'être amphibie, que le peuple inconséquent croit un dieu, quoique ce ne soit véritablement qu'un homme. La superstition n'a jamais tant déraisonné que dans l'établissement de cette dignité sacro-sainte. Le Japonois est attaché aux objets de sa croyance en proportion de leur absurdité. Pour peu que le Dairi, enivré d'encens, ait conservé de jugement, que doit-il penser de ceux qui l'encensent? Il doit sourire, sur-tout quand il voit l'empereur lui-même, obligé de se soumettre à l'étiquette la plus humiliante, pour ne point choquer ses sujets turbulens, dont on ne



Femme du Japon.



vient à bout qu'en partageant leurs préjugés ridicules. Car on saura que le prince temporel doit, à de certaines époques, une visite au chef spirituel de l'Empire; que, dans cette entrevue solemnelle, le véritable empereur doit apprêter, de ses mains, le repas de son collègue sanctifié, le servir à table, et lui donner à laver.

D'ailleurs, le *Cubo-Sama,* ou l'empereur du Japon, se garde bien de laisser tomber en désuétude cette fonction servile. C'est une arme qu'il se ménage pour en user dans le besoin, et que redoute le Dairi. Pour peu que celui-ci voulût sortir des limites de sa dignité sainte et empiéter sur le trône, le Cubo ombrageux se mettroit bientôt dans le cas de ne plus avoir rien à craindre de son compétiteur, en lui servant un breuvage qui seroit le dernier.

Le Dairi est revêtu de rouge et couvert d'un chapeau qui a des pendans semblables à ceux de la tiare. Ceux qui le servent et l'accompagnent, sont enveloppés de draperies amples et à longue queue. Ils sont coëffés d'un bonnet noir, qui désigne leurs diverses fonctions par sa forme ou ses ornemens. Les femmes du souverain pontife (car il peut en avoir jusqu'à douze) sont ensevelies de même dans de larges robes. Quand ce siége héréditaire est occupé par une femme, (la fille aînée du Dairi défunt)

on ne dit pas si, dans l'état de sa maison, on lui assigne le même nombre de maris.

L'habitant du Japon est né religieux. Il se fait des dieux de tous les objets qu'il ne comprend pas. Et chaque état a sa divinité tutélaire. Par conséquent, il doit y avoir plus d'une secte. La première de toutes est, comme de raison, celle que professe le Dairi. Elle a des temples sans nombre, d'une beauté et d'une richesse proportionnées aux facultés de ceux qui les élèvent. Ils sont desservis par des prêtres, vêtus de longs habits, blancs ou jaunes. Il est un ordre de moines spécialement consacré au maintien et à la défense du culte. Le costume de ces religieux, appellés *Jammabos*, mérite d'être décrit. Ils portent toujours un cimetère au côté gauche; à leur ceinture, une grande coquille; à leur main, un petit bâton, où sont enfilés des anneaux de cuivre; à leurs pieds, des sandales de paille entrelacée. Sur leur dos sont leurs hardes en trousse; et à leur col pend une écharpe, qui fait connoître par sa longueur et par ses franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs supérieurs.

Mais la nation Japonoise est encore trop peuple, et ses chefs ont trop d'intérêt à la conserver telle, pour affoiblir l'ascendant des Bonzes qui y pullulent, et pour élaguer les cultes parasites qu'ils propagent. La police ri-

goureuse que le gouvernement fait régner dans toutes ses parties, ne suffiroit pas pour s'assurer de cette nation, qui a de l'énergie. Plus éclairée, elle ne tarderoit pas à porter l'œil et même la main sur la personne des despotes qui la tiennent courbée sous un sceptre lourd.

Les Japonois sont la plûpart robustes, agiles, adroits, dégagés et propres aux exercices de la guerre. La couleur de leur teint est olivâtre. Ils portent la barbe assez longue. Les jeunes ont les cheveux coupés par devant. Les artisans et les gens de la campagne ont la moitié de la tête rasée; les nobles l'ont entièrement. Ils ne se conservent qu'un flocon de cheveux derrière, dont ils se font honneur; c'est leur faire injure que d'y toucher; le couper seroit bien autre chose.

L'habillement au Japon, consiste en une robe ample, à longues manches, et à queue traînante. Ils portent dessous une veste qui descend jusqu'aux pieds. Les hauts-de-chausses tombent plus bas que les genoux. Ils font usage de bottines courtes et de pantoufles vernissées. On ne sort jamais sans être muni d'un éventail.

Les dames ont une robe flottante qui couvre plusieurs vestes assujetties par une large ceinture, que les femmes attachent par devant, et

les filles par derrière. Les femmes du peuple relèvent leurs cheveux au haut de leur tête, avec une aiguille. Celles qui sont nobles, les laissent flotter par derrière en touffes. Le blanc ou la couleur de la cendre est la livrée du deuil. Dans ce cas, la robe de dessous est d'une grande largeur, et se ferme sur l'estomac ; elle doit être toute unie et sans doublure ; la ceinture qui est fort large et en rézeau, fait ordinairement deux tours ; tout l'habillement doit être de toile crue. On se coëffe alors la tête d'un bandeau quarré de toile, auquel est cousu un grand linge qui retombe en forme de crêpe par derrière ; et on le couvre de plusieurs voiles. On ne fréquente les temples que dans toute sa parure. Il y a des habits de cérémonie pour certaines fêtes. Dans tous les temples du Japon, et on en rencontre presque à chaque pas, on a pratiqué des troncs comme dans nos églises d'Europe, et des bassins d'eau. Pour plaire au Dairi, ce n'est pas assez de s'être purifié dans le bassin, si l'on n'a point ouvert sa bourse au tronc qui ressemble à l'Achéron avare.

Dans les visites qu'on se rend, on se fait présent de robes de satin noir rangées dans un bassin ; et c'est ainsi que les grands marquent leur considération pour un inférieur. On remarque qu'ils s'habillent modestement, quand ils sortent

de leurs maisons, et que c'est dans leur enceinte qu'ils sont vêtus le plus richement. En public, l'homme riche est accompagné d'une nombreuse suite de valets, dont l'un porte son parasol, l'autre son chapeau, celui-là son éventail, celui-ci ses pantoufles, etc.

Les Japonois s'asseoient sur de beaux tapis, et se couchent sur de belles nattes. Ils fabriquent avec l'écorce du *kadsi*, espèce de mûrier, du drap et diverses étoffes. Les marchandises que les Hollandois portent au Japon, sont des soies Asiatiques, des étoffes de soie, de coton et de laine, fabriquées dans l'Inde, des draps d'Europe, des serges, des toiles, des cuirs, des peaux de bufle ou de cerf, etc. C'est à Meaco, capitale de la province de Jamatta, que se fabriquent les plus riches étoffes à fleurs d'or et d'argent. C'est aussi dans cette ville que le Dairi fait sa résidence. Le palais qu'il habite, forme à lui seul treize rues; il est séparé du reste des maisons par des murs et des fossés. Son territoire est réputé sacré.

L'empereur séjourne quelquefois à Saranga, ville de la province de ce nom. On y trouve plusieurs manufactures d'étoffes à fleurs. Mais on en chasse tous les artisans, quand le prince se propose d'y passer la nuit; le bruit des travaux pourroit troubler son sommeil.

Près de la montagne et du lac de Facone, dans la province de Songami, est un temple qui renferme, entr'autres reliques, un habit de la même étoffe de ceux qu'endossent les anges; on accourt de fort loin pour voir cette merveille, qui rapporte aux Bonzes qui la montrent, au-delà de ce qu'ils ont besoin pour l'entretien de leur vestiaire.

La province de Musasi a pour ville principale la capitale même de tout le Japon. Jedo est une cité immense. Le château seul de l'empereur, qui est au centre, occupe un espace de quatre lieues. On y voit plusieurs belles salles; celle des mille nattes, sert aux grandes assemblées, que le prince convoque, non pour prendre des conseils sages, mais pour intimer ses ordres absolus. Tous les appartemens sont tendus de nattes blanches, bordées de franges d'or. Dans les souterreins, on a ménagé une chambre pour y recevoir l'empereur, lorsqu'il entend gronder le tonnerre; car, quoi qu'en disent ses courtisans, il ne peut se dissimuler que la foudre ne fait exception de personne, et qu'elle tombe indistinctement sur les têtes ceintes du bandeau royal, comme sur celles couvertes d'un chapeau de paille.

Au midi de la province d'Ava, est une chaîne de petites isles naturellement fermées par des

côtes escarpées et très-hautes. C'est là le lieu d'exil, où le prince rélègue les seigneurs de sa cour, qui lui déplaisent ou qui lui portent quelqu'ombrage. Ces courtisans disgraciés, qui ne savoient souvent que faire de leurs loisirs, y apprennent le prix du travail et le bon emploi du temps. Plusieurs d'entr'eux y ont trouvé, sinon le bonheur, du moins le calme de l'ame et des sens, qu'ils avoient en vain cherché dans le palais de l'empereur. L'occupation des exilés est d'y faire des étoffes de soie, dont la finesse et la beauté surpassent toutes celles qu'on fabrique dans les autres provinces de l'empire.

Les Japonois sont presqu'aussi cérémonieux que les Chinois, et jaloux des petits devoirs de société. Ils ont une infinité d'usages, dont ils s'acquittent avec une ponctualité qui ne se dément jamais. Ce sont autant de petites chaînes qui les attachent à leurs maîtres et à leur patrie. Amis de la pompe et du faste, ils les affichent sur-tout à l'occasion de leurs funérailles, qui ont presque l'air d'une fête. On y brûle les cadavres; et la cendre en est religieusement conservée dans des vases plus ou moins précieux, sur lesquels on écrit le nom du défunt, et celui du dieu qu'il s'étoit choisi. En général, les mœurs et coutumes du Japon ont de belles

formes, et respirent ce que nous appellons l'*antique.*

Les Japonois ont un Dieu Hymenée. Ils le représentent sous la figure d'un beau jeune homme, à la tête de chien ; comme pour faire entendre que la vigilance et la fidélité font les bons ménages. L'autel de cette idole occupe le milieu d'une tente, dressée ordinairement au haut d'une colline. Le couple arrive, tenant deux flambeaux. La mariée allume le sien aux lampes qui brûlent dans ce temple votif; le marié s'adresse à sa compagne. Le prêtre bénit les deux conjoints ; puis il immole deux bœufs. Pendant ce sacrifice, les gens de la noce, de leur côté, se divertissent à brûler tous les joux-joux de la jeune épousée, quand elle étoit enfant. D'autres font tourner un rouet et un fuseau, et les mettent en état d'être présentés à la mariée. Arrivée à la maison de son époux, qu'elle trouve jonchée de fleurs et parée de guirlandes, celui-ci qu'elle vient de nommer publiquement son vainqueur, l'enlève dans ses bras, et lui fait franchir le seuil de la porte, sans y toucher.

Au Japon, on peut prendre chez soi autant de femmes qu'on veut. Mais on n'en épouse qu'une ; et celle-ci a seule le droit de manger à la table du maître, et peut même se faire servir

par ses rivales. Mais elle use rarement de ce dernier privilège. Il est de son intérêt de vivre bien avec celles-ci. Elle ne sait pas ce que le sort lui garde.

Le Japon n'est pas un pays à citer pour l'extrême fécondité; d'ailleurs, volcanisé en plusieurs endroits, il est sujet à de fréquens tremblemens de terre. Néanmoins, si cette isle, assez bien habitée, n'est pas l'asyle du bonheur, la faute ne doit pas en être imputée à la nature; elle y est disposée à seconder les travaux de l'homme bien intentionné; mais il y faudroit moins de despotisme et de superstition.

Fin de la notice sur les insulaires du Japon.

MOEURS

ET COUTUMES

DES HABITANS

DES ISLES MANILLES.

Emmanuel, roi de Portugal, surnommé le Grand, ne le fut pas toujours. L'amour lui fit commettre une injustice contre les Maures et les Juifs, et il fut ingrat envers Magellan. Digne contemporain des Gama et des Vespuce, ce gentilhomme portugais, déjà célèbre par des succès sur la mer, ne put obtenir de la cour un demi écu de paie de plus par mois. Ce refus de six écus par année coûta cher à sa patrie. Le navigateur mal récompensé se retira : accueilli par Charles-Quint, après avoir découvert les isles Marianes et les Moluques, il vint mourir, en avril 1521, aux isles Manilles, appellées depuis Philippines parce que c'est sous leur roi Philippe II que les Espagnols s'y fixèrent en 1564.

Cet archipel de la mer des Indes, placé au-



Habitant des jsles Philipine





Habitante des jsles Philipine

delà du Gange, sous la zone torride, a pour chef-lieu l'isle de Luçon et Manille pour capitale. Cette ville seroit l'une des plus commerçantes du globe, si elle n'appartenoit pas au gouvernement Espagnol. Mais des missionnaires et des cénobites ne suffisent pas pour peupler et faire fleurir une colonie. Le renoncement aux choses de ce monde est un moyen peu sûr pour exciter l'émulation parmi des propriétaires et des cultivateurs; et l'intolérance n'invite pas les étrangers à fréquenter des parages d'ailleurs si attrayans par eux-mêmes. La plûpart des naturels, aigris par cette conduite, que désavoue une saine politique, ont mieux aimé abandonner les plus beaux cantons de leur patrie, que de renoncer à leur liberté. Le reste des habitans, dégénéré sous le joug, languit dans une apathie complette et tout-à-fait digne de pitié. Manille peut s'enorgueillir de ses superbes églises; mais elle n'a rien fait encore pour se procurer un port plus commode, et dans lequel elle pût recevoir des vaisseaux de quelqu'importance. Les douze mille chrétiens qui peuplent cette ville, ne la dédommagent pas sans doute entièrement de l'affluence prodigieuse des Chinois et des autres nations, qui jadis venoient en foule la faire vivifier et l'enrichir. Le grand nombre des couvens y laisse à peine des emplacemens pour les manufactures et autres

établissemens utiles qu'on s'aviseroit d'y introduire.

Cette capitale n'est pas un lieu d'asyle. Les insulaires, sauvages avant l'arrivée des Espagnols, depuis sont devenus féroces par les mauvais traitemens dont ils ont été les victimes. Cachés dans des montagnes inaccessibles aux étrangers, ils font profession d'une haine implacable contre les usurpateurs, et même contre leurs compatriotes qui ont été trop lâches pour les suivre. Réduits souvent aux dernières extrémités, on les voit sortir de leurs défilés et accourir jusqu'aux portes de Manille, d'autant plus intraitables qu'ils n'usent que de représailles. Ils se présentent avec des sarbacanes, à travers lesquelles ils soufflent des flèches empoisonnées. Tels sont les effets du fanatisme et de la superstition. Les Manillois, nés avec des inclinations pacifiques, et placés sur l'un des plus beaux points du globe, auroient pu figurer un jour parmi les nations les plus civilisées; le zèle aveugle des Européens a perverti le caractère de ces insulaires, et en a fait des Cannibales sans loix et sans mœurs.

Les Manillois et les habitans des autres isles Philippines qui se sont prêtés aux usages Espagnols, forment un peuple mêlangé, où l'on retrouve le caractère des nations étrangères qui

les ont fréquentés. Mais dans le fond, ils tiennent beaucoup des Malais, dont ils prétendent descendre tous.

Les maisons de ces Indiens, faites de bambou et recouvertes de feuilles de bananier, sont ordinairement élevées de terre, sur des piliers de bois de huit à dix pieds, pour se préserver de l'humidité. On y monte avec une échelle qu'on retire à soi, le soir, pour se mettre à l'abri des bêtes fauves et des montagnards, plus féroces encore. Le lit d'un Indien est une natte qu'on étend sur le plancher. Son comestible journalier consiste en un morceau de poisson salé, cuit à l'eau avec du riz.

La rivière qui baigne les murs de Manille, doit sa source au grand lac *Laguna de Bay*, au milieu duquel s'élève une petite isle, asyle de la liberté. Plusieurs familles Indiennes s'y sont réfugiées, et y vivent paisiblement, sans souffrir de communication avec le reste de la grande isle. A l'ouest de ce lac, qu'on estime de trente lieues de circonférence, habite au pied des montagnes, un peuple doux occupé à fabriquer des nattes et des toiles. On présume qu'ayant eu affaire dans les commencemens à des religieux moins fanatiques que les autres, ils se sont laissés convertir sans beaucoup de peine. Mais s'ils ont pu changer de culte, ils

ont voulu conserver leurs loix et leurs usages. Ils n'obéissent qu'à l'un d'entr'eux élu par tout le village assemblé, toutefois avec l'agrément des Espagnols. Ils ne prennent de femmes que dans leur propre famille, qui quelquefois forme à elle seule un hameau tout entier. Les présens qu'on se fait en pareil cas équivalent à une dot assez forte. Ils sont dans l'usage de plonger leurs enfans nouveaux nés au milieu des fontaines les plus froides. On leur fait ensuite des frictions sur le crâne avec une certaine huile du pays. L'adultère parmi eux est le seul crime capital ; ils n'entendent pas raison sur cet article, et n'en font point un objet de mauvaise plaisanterie. Peut-être doivent-ils cette manière de voir à l'austérité des dogmes religieux qu'ils ont embrassés, et qu'ils mettent en pratique. Ils ont quelqu'idée de la médecine, et se procurent quelquefois de petites saignées, en se faisant des scarifications entre les doigts des mains et des pieds.

A l'est du lac, au contraire, est une horde peu nombreuse, dont les membres vivent habituellement dans une cruelle défiance l'un contre l'autre. On les rencontre toujours sous les armes, et ils ne s'abordent jamais sans se menacer mutuellement. Les supplices qu'on a fait endurer à leurs ancêtres sont toujours présens à leur souvenir.

venir. La vue d'une croix attise en eux le feu de la vengeance. Quel dommage qu'une religion toute de paix leur ait été prêchée d'une manière si peu conforme à l'esprit de douceur qui caractérisoit son fondateur !

Le sol des isles Philippines, fertile au point de rapporter en beaucoup d'endroits deux fois dans l'année, est cependant volcanisé ; ce qui le rend sujet à de fréquens tremblemens de terre, contre lesquels les Espagnols se mettent en garde avec le rosaire. Ils ont cru pourtant devoir prendre la précaution de ne construire leurs maisons qu'en bois, et de tenir prêtes de petites cabanes de bambou placées au milieu de leur jardin, et dans lesquelles ils se précipitent lors de l'événement.

La nature ne se permet jamais un mal qu'il n'en résulte quelque bien. Les volcans fournissent des sources d'eau chaude douées, dit-on, de propriétés salutaires. Aussi trouve-t-on établis dans leur voisinage des hôpitaux et des bains publics.

Le gouvernement Espagnol, qui ne possède pas encore à fond les vrais principes de l'économie politique, interdit l'abord des isles Manilles à tous les vaisseaux étrangers ; mais, grace à son zèle apostolique, les Chinois et les Indiens

en sont seuls exceptés ; on ne désespère toujours pas de les convertir : peut-être n'est-ce qu'un prétexte pour empêcher des nations plus actives de mettre à profit l'inertie qui règne à Manille. La seule exportation est celle des piastres ; mais elle est réservée à la couronne.

Mindoro, petite isle de l'Archipel des Philippines, n'est un peu connue que par la relation de voyageurs, mauvais naturalistes ; lesquels ont supposé une queue aux insulaires.

Le terrein de l'isle Antigue est aussi fécond et aussi mal cultivé que celui des autres Philippines. La couronne d'Espagne devroit au moins protection et sûreté aux pays qu'elle s'est appropriés. Il faut bien défendre ceux qu'on a rangés au nombre de ses sujets. Un insulaire manque de courage pour tirer parti d'un sol mal gardé et exposé au pillage du premier pirate Maure qui se présente.

Les roitelets nombreux de l'isle Mindanao, jusqu'à présent n'ont pas voulu reconnoître le roi d'Espagne. Renfermés derrière leurs palissades de Sambouangue, les Espagnols n'osent sortir et tremblent devant les insulaires hardis et courageux dont ils se disent les souverains. Pour labourer leurs champs, ils sont obligés de faire accompagner leurs charrues avec du canon. Les

rivières, comme celles de Luçon, y charrient quantité de paillettes d'or.

Les Hollandois et les Espagnols se sont longtemps disputé l'isle d'Yolo, qui sert de limites aux Philippines. Mais les insulaires, fidèles à leur chef, ne se sont donnés ni aux uns ni aux autres. Braves défenseurs de leur patrie riche en productions, ils n'ont permis ni aux Anglois ni aux François d'établir un comptoir sur leur rivage. Les Européens, attirés par les épiceries et les perles, ne s'attendoient pas à une résistance aussi opiniâtre.

Les Manillois, grands et bien faits, sont basanés. Leur costume consiste en une chemise de toile faite avec les filamens de l'*abaca* tissus dans le pays. Cette chemise, fort courte, passe par-dessus un grand caleçon très-large; mais ils mettent leur luxe à avoir des mouchoirs brodés rouges et de la plus grande finesse: ils en portent ordinairement trois; un sur la tête, le second au col, et ils tiennent l'autre à la main. Les Anglois les font fabriquer à Madras exprès pour eux.

Les femmes portent une espèce de petite chemise qui ne va pas jusqu'au nombril, avec un mouchoir sur le col qui n'est point arrêté; une toile blanche fait le tour du corps, retenue par

un bout à la ceinture. Les Manilloises recouvrent cette toile d'une autre étoffe de couleur, que fabriquent les insulaires de Panay. Par-dessus tout cet habillement, elles portent une mantille noire qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs cheveux noirs et d'une grande beauté, tombent souvent jusqu'à terre. Aussi en ont-elles beaucoup de soin ; elles les oignent d'huile de coco, les entortillent à la manière Chinoise, et en font vers le haut de la tête un nœud retenu par une épingle d'or ou d'argent. Leurs chaussures sont des pantoufles brodées, et si petites, qu'elles couvrent à peine le bout du doigt.

Les femmes de distinction de la capitale de Manille s'habillent à l'espagnole.

Les insulaires qu'on appelle *Pintados*, et ceux de Mindanao, portent de petites casaques de diverses couleurs, qui leur tombent sur les genoux, et qu'on serre avec une ceinture large d'une aune, longue de deux brasses et demie. Ils ne se servent ni de chausses, ni de souliers. Au lieu de chapeaux, ils se ceignent la tête d'une pièce de drap ample assez pour faire plusieurs tours. Il se parent de colliers, de pendans d'oreilles, de bracelets d'or ou de laiton, d'anneaux d'ivoire qu'ils placent au-dessus de la cheville du pied toujours nu.

Le costume de ces Indiens souffre toujours quelque variation ; chacune de ces isles ayant sa mode et ses usages particuliers.

Fin des mœurs et coutumes des habitans des isles Manilles.

MŒURS

ET COUTUMES

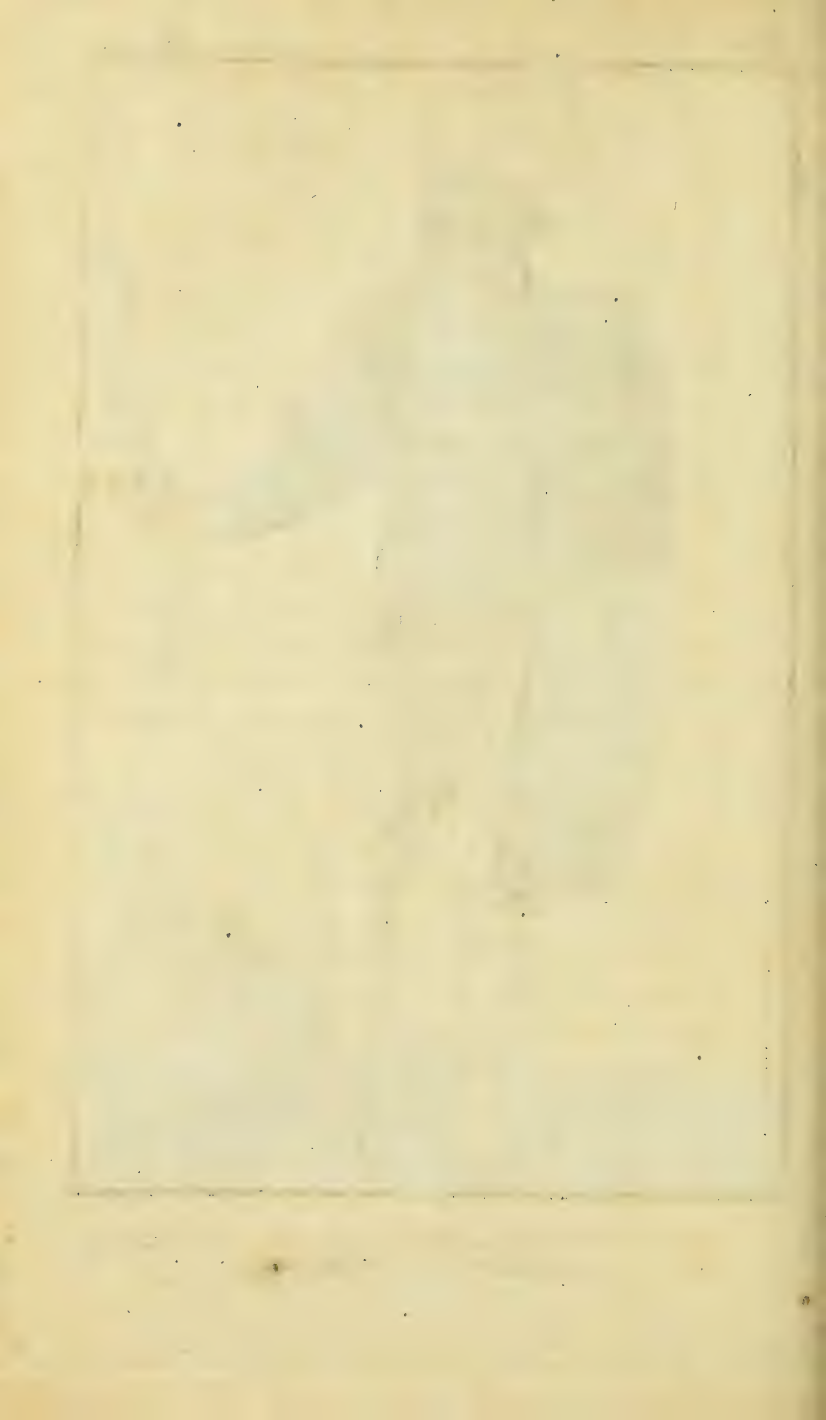
DES INSULAIRES

D'AMBOINE.

AMBOINE, isle distinguée des Moluques, fut découverte en 1515, par les Portugais. Les fruits les plus précieux, tels que l'orange et le limon, les citrons et les bananes, la noix de cocos et les cannes à sucre s'y trouvent en abondance; mais la principale richesse est le clou de girofle. On y respire un air pur. On y boit une eau excellente. De belles forêts y mettent à l'abri d'un soleil ardent presque pendant toute l'année. Les habitans n'en sont pas plus heureux : c'est que l'ignorance et la paresse rendroient pauvres les plus riches contrées du globe. Tant que l'industrie des Insulaires et des Européens se bornera au commerce des épices, toutes les productions de l'isle y seront sacrifiées à une seule; et le sol et les habitans resteront dans l'état précaire où on les voit aujourd'hui.



Insulaire d'Amboine.



Outre cela, Amboine n'est pas le séjour de la paix. Des mains intéressées y sèment adroitement la discorde : l'étranger avide emporte la dépouille des naturels, affoiblis les uns par les autres. Toute l'isle est divisée par factions ; et ce caractère national se peint jusques dans le costume. Leurs principales armes sont des javelines de bois, où il y a un fer par le haut, fabriqué en forme de harpon. Ils lancent cette sorte de javelot avec une vigueur et une justesse telle qu'ils peuvent viser droit dans une pièce de monnoie de 24 sols, à une grande distance. A la guerre, ils font usage de sabres. Les plus pauvres d'entr'eux portent, en tout temps, un coutelas à la main ; quelquefois ils ne sont armés que d'un bâton aigu et brûlé par les deux bouts ; et ils n'en sont pas moins redoutables. L'arquebuse leur est aussi familière. Ils se font des boucliers avec quelques bouts de planches qu'ils enjolivent le mieux qu'ils peuvent.

Ils ont parmi eux certains gladiateurs, qui portent sur la tête un casque avec un oiseau de paradis, au lieu de plumes. Lorsqu'ils combattent, ils ne se tiennent que sur un pied, pour être prêts à faire un saut; et quand l'un fait un saut vers son antagoniste, ce dernier en fait un autre en reculant, et demeurant toujours sur un seul pied. Ces évolutions ont lieu avec

une promptitude et une adresse extraordinaire.

Les jeunes gens, pour donner preuve de courage, sont souvent, au combat, coëffés simplement de quelques morceaux de toile de coton tressés et passés en forme de couronne, qu'ils entrelacent quelquefois de quelques légers branchages garnis de feuilles. Ils attachent quelqu'idée superstitieuse à la conservation de leur chevelure. Ils se croient invulnérables, tant qu'elle n'a souffert aucun dommage. C'est d'après cela, sans doute, qu'ils ceignent leur tête de bandelettes et de guirlandes de fleurs pendant leurs fêtes solemnelles.

Ils ont aussi leur musique militaire, et connoissent nos timbales de cuivre. Le même qui les porte sur son épaule gauche, les frappe de la main droite, et chante en même-temps. C'est ainsi qu'un seul homme à Amboine, fait l'office de trois personnes en Europe. On ne sauroit porter de jugement sur leur poësie, chaque canton ayant son dialecte particulier, et même son culte. Mais l'idolâtrie règne encore partout où les armes et les missionnaires n'ont pu pénétrer. Ceux-ci même n'ont pas eu de brillans succès. Il y a cependant un assez bon nombre d'écoles répandues dans l'isle; mais avant de vouloir faire embrasser le christianisme aux ha-

bitans d'Amboine, il faudroit venir à bout de leur faire aimer ceux qui le professent; et c'est ce qui sera difficile, tant qu'ils ne pourront juger des Européens que d'après la conduite de ceux qui font avec eux le commerce du girofle. D'ailleurs, ils paroissent très-attachés à leurs pratiques superstitieuses.

Nous avons pourtant gagné sur eux, qu'ils ne hâteront plus la dernière heure de leurs parens et amis affligés de maladies incurables, ou parvenus à l'âge de la décrépitude. Quelques sages de l'antiquité ont cru, comme eux, que la mort est un bienfait, quand la vie devient un fardeau; et en conséquence, se sont imaginé pouvoir disposer de leur personne.

Leurs *mamacun* ou bracelets de verre, ne sont pas une simple pièce de leur costume, un accessoire de luxe et de parure; ils leur servent d'augure. Trempés dans le sang d'une poule égorgée à la lune nouvelle, de la teinte qu'y ont prise ces colliers, on juge de l'événement de toute une expédition, et quelquefois de toute la vie.

Un autre présage de cette force, les détermine à la guerre ou les en détourne. On frappe un arbre avec une hache. Si l'instrument tranchant reste immobile après le coup, l'armée, témoin de l'épreuve, demeure tranquille, et ne passe pas

outre. Si la hache vacille dans le flanc entr'ouvert de l'arbre, tous les guerriers, à son exemple, agitent leurs javelots dans leurs mains, et courent à l'ennemi, certains de la victoire.

Les premiers peuples de la Grèce se disoient originaires du sol même qu'ils habitoient. Les insulaires d'Amboine ont une prétention à-peu-près semblable. Ils se croient nés d'un serpent, dans le tronc vermoulu d'un vieux arbre. Les anciens rois de l'isle se disoient issus pareillement de la souche d'un cocotier.

Les blessures cruelles qu'ils reçoivent dans les combats, les maladies graves, telles que la petite vérole, et une autre pire encore, auxquelles ils sont sujets, et les tremblemens de terre fréquens dans leur isle, les confirment tous les jours encore dans la croyance d'un être surnaturel et méchant, père de tous les maux qui les affligent. Ils croiroient blasphémer, s'ils mettoient toutes ces calamités sur le compte du soleil, leur divinité bienfaisante, malgré ses rayons brûlans. L'existence du démon, qu'ils appellent *Nito*, les tire d'embarras, et du moins ils ont à qui s'en prendre dans leurs infortunes. Pour s'en préserver, ils rendent à ce *Nito* un culte public et domestique. Ils le consultent dans la moindre de leurs entreprises. Ils l'invoquent au bruit d'un petit tambour, et tiennent plusieurs

bougies allumées pour éclairer ses mystérieuses apparitions. Un de leurs sorciers, espèce de prêtre, à qui l'on donne bien à manger, et surtout à boire, après s'être probablement bien repu, consent à rendre les oracles du *Nito*, et fait en son nom, comme on dit, la pluie et le beau temps. Les dévots consultans, après avoir mangé ses restes, s'en vont en conséquence de ce qu'ils ont entendu.

Dans l'isle d'Amboine, les mariages se passent entre les parens. L'homme fait un présent au père et à la mère de la femme, qui consent à venir habiter sa cabane de bambou ; et le reste va de suite. Seulement on se met en garde contre l'esprit malin, en posant sur la courtine une gousse d'ail, et en plaçant un manche à balai au chevet du lit nuptial. Les deux conjoints demeurent ensemble, tant qu'ils se conviennent ; sinon, ils se quittent comme ils se sont pris.

Fin des mœurs et coutumes des insulaires d'Amboine.

MŒURS

ET COUTUMES

DES MOLUQUOIS.

LA position des Moluques n'en devroit faire qu'un même Archipel avec les Philippines. Mais l'état politique de ces isles met entr'elles une distinction égale à celle qui existe entre les deux puissances qui leur donnent des lois, et qui y envoient des colonies. La prospérité des Moluques fait honneur à l'active industrie des Hollandois qui en sont restés les maîtres. Subjuguées successivement par les Chinois et les Malais, les Persans et les Maures, elles furent découvertes en 1511 par les Portugais. Les souverains naturels du pays se disputèrent d'abord le plaisir d'accorder un asyle aux nouveaux venus. Ceux-ci répondirent mal à de telles avances ; et par leurs excès en tous les genres, encoururent toute la haine des insulaires. Les Hollandois, qui profitent de tout, se présentèrent sur ces parages vers l'an 1602. Par une conduite opposée à celle de leurs devanciers, ils vinrent à bout d'affoiblir la prévention trop bien motivée des Indiens contre les Européens, et finirent



Moluquois.

46



Moluquoise

par gagner leur confiance au point d'être avoués et aidés par eux pour chasser les Portugais, et s'y ménager des établissemens exclusifs. Jaloux de faire seuls le commerce des épiceries, on les accuse d'avoir incendié les autres isles voisines de celles où ils ont des comptoirs. Précaution vaine ! Les Moluques et leurs environs ne sont pas le sol unique propre à la culture de la muscade et du girofle, du gingembre et de la canelle. Les François ont trouvé le secret de naturaliser ces végétaux précieux à Cayenne et à l'Isle-de-France.

Les principales isles Moluques sont Ternate, Amboine, Banda et Tidor. Quoique les peuplades qui les habitent aient un caractère générique et commun à toutes, chaque endroit cependant a ses mœurs à part, qui, bien observées, empêcheroient de le confondre avec un autre. Les Moluquois ont beaucoup d'affinité avec les Malais, dont ils tiennent peut être l'origine. Leur teint est le même. On diroit du noir lavé de jaune. Ils sont féroces et peu vigoureux. Ces deux qualifications ont entr'elles plus de rapport qu'on ne pense. Les forts sont plus généreux que les foibles : ceux-ci ne pardonnent rien ; ils sentent leur insuffisance ; et comme ils ont rarement l'avantage, quand ils l'obtiennent, ils usent de leur droit en toute rigueur : et cela ne peut guère être autrement. On a remarqué

que les Sauvages du midi et les femmes sont plus vindicatifs que le reste des hommes. Peut-être les Moluquois auroient-ils des habitudes moins âpres, s'ils pouvoient goûter en paix les plaisirs de la vie domestique et sédentaire. Mais l'amour de la liberté, ou la crainte de la perdre, les oblige à une existence équivoque. Toujours errans dans les bois, ils se refusent à une communication suivie avec les Hollandois, dont la politique, mieux concertée que celle des autres nations européennes, tend de plus en plus à la tyrannie; républicains chez eux, despotes par-tout ailleurs. L'impérieuse nécessité rendroit les Moluquois plus cruels encore, s'ils n'avoient pas la ressource du sagou; c'est la moëlle d'une espèce de palmier qui végète sans culture, et qui est aussi commun que nos *gramen* d'Europe. La fécule desséchée donne une farine propre à faire du pain assez bon, de la bouillie très-nourrissante, et d'autres alimens qui ne diffèrent que par l'apprêt. Ce n'est pas que les Moluques soient frappées de stérilité pour tout le reste. Bien au contraire; mais les étrangers ne pensent qu'à leurs épiceries. Les naturels du pays, toujours sur la défensive, et énervés par le climat qui n'inspire pas le goût du travail, sont incapables de faire valoir des productions qui exigent, pour se multiplier, des bras robustes et exercés. Ils laissent tout faire à leurs femmes ou à leurs esclaves, et

ne s'occupent que du commerce des clous de girofle, leur unique richesse. Leurs maisons, construites de roseaux, ne renferment que quelques vaisseaux de terre et des nattes. On les dit jaloux, et ils tiennent leurs femmes étroitement resserrées. Cependant ils les épousent sans les voir. Il est vrai que si le hasard les a mal servis, ils se sont réservé le droit de le tenter plusieurs fois. Cette coutume ne fait que des malheureuses de plus. Cependant on prétend qu'elles se dédommagent de la contrainte à laquelle on les condamne, et qu'elles ont encore plus de moyens pour tromper leurs maris, que ceux-ci n'en ont pour garder leurs femmes. Les mariages se contractent sans beaucoup de formes, et se célèbrent sans beaucoup de cérémonies. Mais à Ceram, petite isle des Moluques, les préliminaires nous en paroîtroient rudes. Les parens de la future épousée exigent un certain nombre de têtes de leurs ennemis. Les jeunes gens vont même tout nus et couchent *sub dio*, jusqu'à ce qu'ils aient payé d'une tête, ou tout au moins avec quelques oreilles, le prix des habits et du logement.

L'isle de Ternate n'a que sept lieues de tour; mais elle étoit jadis le chef-lieu des Moluques, et son souverain régnoit sur les petits princes de toutes les isles voisines. Un naturaliste n'y verroit qu'une montagne à moitié submergée.

Elle renferme un volcan. Dans la ville, distribuée par de belles rues très-régulières, est un sérail et une mosquée ; l'entretien de l'un et de l'autre coûtoit jadis beaucoup aux habitans débonnaires envers leur roi, et dévots envers leurs prêtres.

On lit dans quelques relations des premiers Européens qui voyagèrent aux Moluques, que le sauvage d'alors non-seulement pensoit rendre un service à ses parens caducs, en les privant des restes d'une vie à charge à eux-mêmes ; mais encore que, pour les honorer davantage, il leur donnoit son propre corps pour sépulture, en se repaissant de sa chair. Une telle coutume a pu être pratiquée par des vainqueurs ivres de sang ; mais la compassion naturelle et la pitié filiale produiroient-elles donc les mêmes effets que la soif de la vengeance ?

Quoi qu'il en soit, les Moluquois ont la croyance de l'immortalité de l'ame. Peut-être sont-ils redevables de cet article de foi aux vapeurs de l'opium, dont ils prennent ordinairement une dose au trépas de leurs proches, ou quand ils se sentent eux-mêmes bien près du dénouement. Ils mettent de l'amour-propre à bien jouer leur rôle, et à regarder la mort comme un passage à une vie meilleure, d'où ils entendront tout ce qui se passe dans celle qu'ils quittent.

En

En conséquence, on traite le cadavre du défunt avec toutes sortes d'égards. On le sert pendant sept jours, on lui donne à manger, à boire; on allume autour de lui des flambeaux, dans la crainte d'être accusé un jour par lui de négligence ou d'ingratitude. C'est pour cela qu'ils font sentinelle autour des tombeaux, pour empêcher les sorciers d'enlever les morts et de les manger. Ils ont quelqu'idée de la métempsycose. Leurs rois n'ont pas de peine à faire accroire au peuple qu'ils sont descendus en ligne directe d'un crocodile ou d'un serpent. Les femmes disent que la petite vérole est une niche du diable. Les jeunes filles, dans certaines occasions, se gardent bien de manger des fruits doubles, pour éviter un double accouchement. On place un œuf sous l'aisselle d'une mère morte en couche, dans la crainte qu'elle ne revienne un jour parmi les vivans pour redemander ses enfans. Toutes ces traces de paganisme n'empêchent pas que le Mahométisme ne soit le culte dominant parmi les insulaires. Leurs prêtres portent le costume des femmes. On ne les distingue qu'à leurs bonnets pointus. Leurs sermens consistent à tremper les pointes d'une flèche dans de l'eau, consacrée avec beaucoup d'imprécations. L'homme seroit-il donc en tout pays un animal craintif et méfiant?

Les hommes, pour l'ordinaire, ne portent presque point de vêtemens ; le voisinage de la ligne équinoxiale les en dispense. Quelquefois, plus par luxe que par besoin, ils se couvrent d'une étoffe légère qu'ils ont soin de parfumer, quand ils veulent se montrer galans envers leurs femmes. Les élégans se couvrent de fleurs ou se coëffent d'un chapeau peint de diverses nuances, et fait de feuilles de latanier. Ils ne connoissent que l'arc ; leurs flèches sont d'un roseau élastique. La pointe est d'un bois dentelé très-dur. Ils se munissent de boucliers, dont la matière est un bois noir très-dur ; ils décorent cette arme défensive de dessins en bas-relief, faits avec de petits coquillages d'un très-beau blanc. Ces boucliers sont longs et plus étroits au milieu qu'aux deux bouts.

Les deux sexes portent aux bras des anneaux d'un coquillage du genre des porcelaines, qu'ils taillent en le frottant sur une pierre.

Le costume des femmes est une longue robe, espèce de sac sans plis, fermé par-devant. Elles portent des chapeaux de sept à huit pieds de circonférence, plats en dessus et chargés d'ornemens en coquillages et en nacre de perles ; en dessous un cercle haut de trois pouces sert

de forme, et les fait tenir sur la tête. Dans leur négligé galant, elles ne se couvrent que d'une ceinture de gaze, et d'une écharpe de soie.

Fin des mœurs et coutumes des Moluquois.

MOEURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
JAVANS.

JAVA est la 3e des grandes isles de la Sonde, situées entre le sud et le sud-est de l'Asie. C'est un bon pays, abondant en toutes sortes de productions, et susceptible d'améliorations. Si les Hollandois ne peuvent s'en regarder les propriétaires de droit, ils en sont du moins les possesseurs de fait : et depuis près de deux siècles qu'ils y exercent tous les actes de la souveraineté, la prescription semble avoir légitimé leurs prétentions, si l'on peut prescrire contre les droits de l'homme.

Ces insulaires n'étoient point un peuple à citer pour la beauté de ses mœurs, à l'arrivée des Européens : depuis cette époque, les Javans sont devenus pires encore qu'ils n'étoient. Une poignée d'entr'eux faisoit valoir arbitrairement le hazard d'être nés de quelques familles



Homme de Javan.



Femme de Javan.

réputées nobles ; et le reste de la nation végétoit dans les entraves d'une servitude stupide. Les marchands d'Europe que la navigation conduisit sur ce rivage, n'eurent garde de briser les fers d'une peuplade dont ils n'auroient pu obtenir, dans la suite, tout ce qu'ils auroient voulu : ensorte qu'aujourd'hui Java porte deux jougs, au lieu d'un.

Cette isle est divisée inégalement en plusieurs petits royaumes ou empires. Celui de Balambang, moins que tout autre, dépend des Hollandois, parce qu'il leur offre peu de branches importantes de commerce à faire fleurir. Le souverain y dicte des loix arbitraires et absolues, du fond d'une forteresse qu'il ne quitte jamais. Mais du moins, il laisse à ses sujets le choix de leurs Dieux. Ils sont idolâtres, et croient à la métempsycose : l'espoir du futur les console un peu du présent.

Panarucan est le nom d'un royaume plus riche que le précédent. On y fait trafic d'esclaves et d'habits de femme qu'on porte dans le pays, et qu'on nomme *Conjorins*. Cette province est affligée du voisinage d'un volcan : mais ce fléau ne tient que le second rang parmi les calamités qu'elle redoute ; l'avidité portugaise l'incommode davantage encore.

La souveraineté de Passaroeven fournit des

toiles de coton, et abonde en *garnitres*, fruit semblable à notre fraise, mais dur assez pour servir à faire des colliers et des brasselets.

Tobaun étoit jadis le chef-lieu de toute l'isle. Le prince qui la gouvernoit, tenoit une cour brillante, dont ses 300 maîtresses faisoient merveilleusement les honneurs ; car il n'aimoit point les jouissances exclusives. Et d'ailleurs, il ne s'en faisoit pas accroire, et savoit fort bien qu'un roi n'est toujours qu'un homme. Il ne souffroit point d'autres courtisans, que des perroquets ; ceux-ci du moins ne répètent que ce qu'on leur apprend, sans y rien mettre du leur, sans en retrancher rien non plus. Des éléphans étoient les exécuteurs de sa haute-justice. Ce roi *barbare* ne trouvoit pas dans l'ordre qu'un homme, de sang-froid, se rendît coupable d'un homicide pour en punir un autre.

L'état florissant de cet empire est tellement déchu depuis l'apparition des Hollandois, que les nobles, pour se soutenir, ont recours au commerce, qui consiste principalement en soie, en camelots et en toiles de coton.

Japara est une ville qui doit son importance à un bon port, capable de contenir un grand nombre de voiles. Le roi de ce canton ne l'est

plus que sous le bon plaisir des navigateurs Hollandois, qui n'ont pas trouvé le secret de s'y faire aimer. On dit que les femmes y ont les mœurs aussi laides que leur physionomie.

Le territoire de Mataran est l'un des plus rians de Java. Le prince qui y règne fait encore aujourd'hui grande figure, et semble vouloir soutenir la gloire de ses ancêtres, autrefois souverains de l'isle entière. Son palais est immense ; il en confie la garde et le service à des femmes; les vieilles sont pour le dehors. Il réserve les jeunes aux soins de sa personne royale. Un groupe de beautés s'empresse, jour et nuit, sur ses pas. Les unes soutiennent au-dessus de sa tête, un voile pour le garantir du soleil. Les autres ont la charge de l'habiller et de le déshabiller, soir et matin. Celles-ci ont ordre de le caresser, quand son front auguste se couvre de quelques nuages ; celles-là sont destinées à provoquer les desirs du prince blasé, par des danses d'une expression qui dégénère souvent en cynisme.

Les Hollandois se chargent des embarras du trône, et ne lui en laissent que les honneurs et les agrémens. Il n'est roi que sous la condition qu'il ne se mêlera point des affaires du gouvernement; et il a reçu une éducation en conséquence. En ce pays, quelques mission-

naires peuvent parler de religion ; mais on leur enjoint de se taire sur tout le reste. On mène où l'on veut, une nation ignorante et dévote.

On dit les habitans de Charabaun les plus civilisés de tous les Javans. Ils sont sous la protection immédiate des Hollandois ; et leur roi ne fait rien sans les consulter. Si ces étrangers s'abstiennent avec eux de l'étiquette du souverain pouvoir, ils ne leur font pas grace d'une servitude réelle.

Batavia est la seule ville en nom qui appartienne aux Hollandois. Le royaume de Jacatra, dont elle se trouve la capitale, est véritablement la conquête de ces marchands d'Europe. Ils l'ont rendu inculte et désert, afin d'en être les possesseurs tranquilles : ce trait de politique ne fait guère l'éloge de cette science si vantée. S'il n'y a pas beaucoup de mœurs, le luxe y est porté à son comble. Le séjour n'en est pas favorable à la santé ; mais on y amasse beaucoup d'or : reste à savoir si l'or dédommage de la santé, et si le luxe vaut les mœurs.

Les Insulaires établis à Batavia et sur son territoire, sans renoncer à leurs usages, y ont amalgamé, tant bien que mal, ceux des Européens : d'où il résulte quantité d'abus et d'excès. Ils se livrent, sans retenue, à toutes

les dissipations d'une grande ville. Une fois que le commerce les a fait monter dans la classe des citoyens opulens, ils affichent la parure, et se donnent continuellement des fêtes. Ceux, restés dans l'esclavage, à la vue de toutes ces jouissances dont ils ne sont que les témoins, et d'ailleurs à la merci de maîtres inhumains, ont recours à la violence, brisent leurs chaînes, et en frappent ceux qui les ont forgées. Ces infortunés croient au démon; tout, sur la terre, les porte à cette croyance. Les Chinois qui séjournent à Batavia, sont plus modérés. Ils n'ont qu'une seule passion, celle du lucre; et les moyens les plus vils leur paroissent légitimes, pourvu qu'ils se satisfassent. Les Hollandois profitent de tous ces intérêts divers, et les mettent à contribution. En voici un exemple. Les Javans sont jaloux d'une longue chevelure; il faut qu'ils payent très-cher le droit de la porter.

Le royaume de Bantam a perdu son ancienne splendeur; mais le prince a conservé un despotisme tel, qu'au trépas de chacun de ses sujets, la famille et les biens du mort lui appartiennent. Les Hollandois auroient pu profiter de leur ascendant pour faire réformer cette odieuse coutume, aussi contraire au pacte de la société civile, qu'aux droits de la nature: mais le com-

merce exclusif du poivre les occupe uniquement; ils s'embarrassent peu du reste, et ne voyent pas, sans un secret plaisir, le roi et son peuple dans une défiance réciproque.

La fortune des Hollandois eût été moins rapide, si tous les insulaires eussent ressemblé à ceux qui se sont réfugiés sur les montagnes appellées Gonon Besar. L'agriculture seule les occupe, et répond à tous leurs besoins. L'amour du travail les tient sans cesse en haleine. A l'abri des maux de la tyrannie, leur roi dépend plus d'eux qu'ils ne dépendent de lui. Il est tout par leur choix, et ne seroit plus rien en perdant leur suffrage. Il est d'étiquette que ce prince façonne lui-même les ustensiles de son ménage, et apprête ses repas; c'est lui aussi qui doit se vêtir de sa propre industrie: ensorte que ses dépenses personnelles ne coûtent rien à l'état. Une sage modération ne leur conseille pas de descendre de leurs habitations élevées; d'où il suit que les révolutions politiques qui se passent à leurs pieds, ne les atteignent jamais.

Des habitudes simples, des goûts paisibles, des mœurs douces caractérisent cette peuplade, qui ne fait pas beaucoup parler d'elle; mais ils doivent la paix dont ils jouissent à leur obscure médiocrité. Heureux tant qu'ils n'inspireront

aux Hollandois que de l'indifférence. Ils sont Mahométans. Chaque famille a sa mosquée ; le plus ancien y fait les fonctions de prêtre. Cette religion domestique forme un lien de fraternité de plus, et n'est point sujette à dégénérer en fanatisme. L'intérieur des maisons ne se voit point exposé à la visite d'un muphti curieux ou mal-intentionné. Les heures du culte n'obligent point à se mêler parmi les étrangers suspects. Chacun, renfermé chez soi, n'a pas besoin d'en sortir pour s'acquitter de ses devoirs. On trouve sous sa main les objets les plus chers au cœur de l'homme. Le montagnard de Gonon a l'avantage touchant d'honorer dans la même personne, l'auteur de ses jours et le ministre de ses autels.

Java renferme dans sa partie occidentale, des peuplades vierges encore pour les Européens. Ce canton est presqu'inaccessible à cause de ses montagnes peu habitées. Il faut traverser de longs et pénibles déserts pour rencontrer quelques associations d'hommes, peu disposés à payer, par une obéissance aveugle et passive, les fatigues qu'on se seroit données pour aller jusqu'à eux. Ils sont indépendans et jaloux de leur indépendance, sans être féroces. Leur caractère, plus encore que leur religion, a fait passer parmi eux l'usage de s'abstenir du

meurtre et de la chair des animaux. Ce trait donne la meilleure opinion de leurs mœurs. Leur culte a cela de particulier, qu'ils ne se rassemblent pas pour y vaquer. La lune est leur divinité. Chacun d'eux, à l'entrée de la nuit et à l'apparition de l'astre qui y préside, se découvre, et là où il se trouve, reste un moment en contemplation. Ils motivent la préférence qu'ils donnent à la lune sur le soleil, en disant : celui-ci échauffe, mais il brûle ; il éclaire, mais il éblouit. Celle-là répand toujours la même lumière. Ses rayons pâles, mais doux, ne blessent point les yeux, et portent aux sens un calme pur qui influe sur les passions. Tant que la lune luit, ils ne souffrent aucun flambeau allumé en sa présence ; et ils attribuent les gros nuages qui la couvrent, à la négligence de quelques-uns d'entr'eux ; ils croient, que la lune offensée, se voile à leurs yeux, quand elle apperçoit briller une flamme. Il semble que ce soit une rivale qu'on ose lui opposer. Ils n'ont adopté des Mahométans que leur croissant. Une tradition fait honneur de ce culte à l'épouse de l'un de leurs premiers rois.

Les insulaires de Java sont en général bien faits et robustes ; ils ont le visage plat, les joues larges et élevées, de grandes paupières, de petits yeux et peu de barbe. Leurs armes sont

de longues javelines, de petits poignards, des sabres et des coutelas. Ils se servent aussi des sarbacanes pour souffler de petites flèches empoisonnées. Leurs boucliers sont de bois, ou d'un cuir étendu autour d'un cercle; ils ont aussi des cottes d'armes, faites de plaques de fer jointes ensemble avec des anneaux.

On est parvenu à leur ouvrir les yeux sur la confiance aveugle qu'ils avoient dans leurs jongleurs. Ces empiriques ignorans condamnoient un malade à la mort, dès la première inspection. Les parens exécutoient la sentence avec une précipitation proportionnée à l'attachement qu'ils portoient à leur proche. On se hâtoit de l'étrangler, pour le délivrer d'une infirmité longue et incurable. La vieillesse étoit comprise parmi les maladies qu'on ne pouvoit guérir. En conséquence, on portoit les gens caducs au marché public, pour être vendus aux peuplades anthropophages des isles voisines. Les personnes estropiées, hors d'état de se soigner elles-mêmes, et de rendre service à la république, subissoient le même sort, sans murmurer.

Les Javans enterrent leurs morts avec soin, pour les soustraire à la dent vorace des bêtes sauvages.

La célébration de leurs mariages mérite d'être

rapportée. Le marié, accompagné de sa famille et de ses amis, s'achemine en grand cortège à la maison de l'épousée, et la trouve sur le seuil de sa porte avec un bassin d'eau. Aussi-tôt qu'elle le voit, elle se met en devoir de lui laver les pieds. Cela fait, tous deux se mettent en route vers le logis de l'époux. Arrivés, on les laisse quelque temps à eux-mêmes, et la noce n'a lieu qu'après la consommation du mariage.

Fin de la notice sur les insulaires Javans.



Homme Chingulais





Femme Chingulaise.

MŒURS
ET COUTUMES
DES INSULAIRES
DE CEYLAN.

LA géographie comparée seroit moins incertaine, si les anciens, d'accord entr'eux, avoient apporté dans leurs desciiptions topographiques autant d'exactitude que les modernes. Si l'on fait difficulté de reconnoître dans *Sumatra* la *Taprobane* de Ptolémée et de Pline, on peut au moins la soupçonner dans l'isle de Ceylan, morceau de terre considérable qu'on rencontre dans la mer des Indes, voisin du cap Comorin, et peu éloigné du continent auquel, sans doute, il a jadis appartenu. On ne sait ce qui se passe dans cette isle de l'Asie, que depuis la découverte qu'en firent les Portugais au commencement du XVIe. siècle

Le hasard y avoit déjà conduit les Chinois, et une heureuse circonstance avoit fait tomber la

couronne sur la tête de l'un d'eux. Les naturels du pays, embarrassés du choix d'un monarque élu parmi eux, terminèrent leurs différends en prenant pour maître un étranger qui se disoit le fils bien-aimé du soleil, la première de leurs divinités. Il est bon de remarquer à ce sujet, que les insulaires de Ceylan exigeoient des enfans de leur roi qu'ils renonçassent au trône de leur père ; le hasard de la naissance leur paroissant entraîner à sa suite plus d'inconvéniens encore que la fermentation qui accompagne ordinairement une élection.

Les Portugais, à leur arrivée, trouvèrent l'isle divisée par des guerres intestines. Le rôle de pacificateurs ne fut pas celui qu'ils choisirent. Ils profitèrent du trouble général pour ravir aux habitans le plus précieux de leurs végétaux. Quand ils furent rassasiés des richesses provenues de l'écorce du cannellier, ils méditèrent la souveraineté de toute l'isle. Des flots de sang recommencèrent à couler. Mais au bout d'un siècle de déprédations et de cruautés, les Hollandois se présentèrent pour partager avec eux la dépouille des insulaires. Les derniers venus, meilleurs politiques, se rendirent nécessaires aux opprimés ; on implora leur secours, pour enlever aux Portugais leurs usurpations; et bientôt les défenseurs, établis à la place des vaincus, ne souffrirent plus de concurrens.

Au

Au milieu de tous ces chocs, une partie de l'isle, connue sous le nom de Candi, n'a point subi le joug européen. Fortifié par la nature du sol, ce royaume n'a pas encore été entamé par les armes étrangères, grace aux sages précautions qu'on a prises d'intercepter toute communication ; aussi l'intérieur nous est-il tout-à-fait inconnu.

Le territoire de Ceylan est si fertile et si agréable, que les naturels croient fermement habiter le paradis d'Adam. Ils en sont même si persuadés, qu'ils montrent sur une roche l'empreinte d'un pied de l'aîné des hommes, suivant le Coran, devenu le code religieux et civil d'une partie de ce pays. On désigne sous la dénomination de *Cingalèses* ou *Chingulais*, ceux qui sont encore idolâtres. Mais les insulaires exercent plus leurs membres que leur jugement et leur mémoire, qu'ils ont bonne. Très-actifs et très-lestes, ils se servent avec une égale dextérité de l'arc, du mousquet et de l'epée. Ils mangent peu, et n'ont point la manie des liqueurs fortes. Superstitieux comme tous les demi-sauvages qui ont des prêtres, leurs pratiques religieuses n'ont point épuré leurs mœurs. Ils ont des avocats et des médecins de profession, ignorans et verbeux comme ailleurs. Leurs artistes et leurs artisans les en dédommagent un

peu par leurs travaux utiles. Leurs barbiers ont soin en même-temps des ongles et des oreilles; et portent toujours sur eux des miroirs. Très-propres dans leurs maisons et leurs ameublemens, des feuilles de palmier leur servent de nappes et d'assiettes. Ils se façonnent des cuillers avec l'écaille du coco. Leurs vases à boire sont de terre; ils y pratiquent un petit tuyau comme à nos théyères. Ils font usage de plusieurs pièces de monnoie de différente valeur et de divers métaux. La plus petite s'appelle *fanyms* ou *fannons ;* il y en a d'or et d'argent. Leurs *laryns* peuvent représenter nos livres, ou vingt sols de France. Ce qu'ils nomment *la pagode*, se monte aux environs de 13 liv. Ils sont adonnés aux plaisirs, et par conséquent paresseux et mous. Entichés de leur prétendue noblesse, ils ont de l'insolence à proportion. Jaloux des prémices de la femme qu'ils épousent, ils s'adressent à des filles de dix ou onze ans. Il est vrai qu'en ce pays la nature est précoce, et semble autoriser la polygamie. D'ailleurs, ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils se marioient tard. C'est pour eux perdre un temps irréparable. La vie est courte, disent-ils, on ne sauroit en faire un trop bon emploi; et le meilleur, à leur gré, est celui que l'on consacre à la multiplication de l'espèce. Aussi un célibataire d'un âge mûr est-il vu de

mauvais œil par ses compatriotes des deux sexes. Selon eux, c'est mal répondre aux vues de la société et de la nature, qui ne nous assurent l'existence que pour la faire valoir. S'ils ne regardent point à la quantité, ils ont égard à la qualité de leurs femmes. On ne peut se choisir une compagne hors de sa tribu, et quelquefois on ne se fait pas un scrupule de la prendre dans sa propre famille. Le point essentiel est de ne pas contracter de mésalliances. Une autre considération, c'est la dot. Une vierge même en a besoin. Mais celles qui sont pauvres ont recours à la générosité de la tribu. On s'empresse de se cottiser pour aider les filles à se marier. Mais malheur à la jouvencelle qui n'est point mariée avant d'être nubile ; rarement, après cette époque, trouve-t elle un épouseur. La cérémonie du mariage consiste à se lier les pouces avant que d'entrer dans le lit conjugal ; d'autres prétendent que les deux conjoints se ceignent d'un seul et même drap, dont chacun d'eux tient l'extrémité. Puis on leur verse de l'eau sur la tête ; espèce de leçon emblématique, propre à apprendre aux nouveaux époux que désormais ne faisant plus qu'un, ils doivent partager les vicissitudes orageuses du sort, et s'aider mutuellement à supporter les temps fâcheux de la vie. Ordinairement, pour peu qu'on soit aisé, on élève devant la maison des mariés un

arc triomphal formé de branches de figuier et de grenadier entrelacées de festons de fleurs, emblêmes de la fécondité et des plaisirs de la jeunesse.

Les Ceylanois, qui entendent si peu raison sur la primauté des faveurs de l'hymen, ne se montrent pas aussi jaloux d'un bonheur exclusif. Car on prétend que les nuits qui suivent la première des noces, appartiennent aux frères du marié. Les infidélités n'offensent les maris que quand leurs moitiés ont dérogé par un choix indigne de leur rang : dans ce cas, on condamne la coupable à la mort, moins pour punir le crime qne pour faire satisfaction à la vanité blessée. Ceux d'entre les naturels qui croient à l'évangile, contractent ordinairement leurs mariages au printemps, dans le courant du mois de Mai. Ce sont de mauvais chrétiens; car ils sont envieux et chicaneurs. Plus riches que le reste de leurs compatriotes, les missionnaires n'ont pu leur faire sentir tout le ridicule de leur prétention à la noblesse de leur tribu. Depuis l'arrivée et la prépondérance des Hollandois parmi eux, ils sont devenus un peu moins superstitieux qu'ils n'étoient du temps des Portugais. Les Bramines convertis n'ont pu se défaire encore tout-à-fait des principes de leur idolâtrie primitive. Mais qui auroit le cou-

rage de leur reprocher le régime Pythagoricien qu'ils observent? On n'a pu vaincre leur répugnance à manger la chair des animaux égorgés par eux ou devant eux. Si la transmigra ion des ames est une absurdité, respectons une erreur qui rend ceux qui la professent plus doux, plus compatissans et plus sobres. Des prêtres qui croiroient leur lèvres souillées, s'ils les teignoient de sang, doivent avoir plus de charité fraternelle que les autres. Ces pontifes, moitié païens, mènent du moins une vie exemplaire. Ils ne sortent jamais de leurs cloîtres sans se couvrir d'un parasol, sans doute afin de n'être point distraits dans leur recueillement par les objets extérieurs. Ils ont adopté l'usage de nos processions. A certaines fêtes de l'année, ils se promènent sur deux files, ayant en tête leur supérieur monté sur un éléphant pompeusement enharnaché. Plusieurs vierges de qualité, nues jusqu'à la ceinture, les précèdent en dansant et en accordant leurs voix aux instrumens qui les accompagnent : elles sèment aussi de fleurs le chemin des Bramines, que ce cortège ne trouble pas dans leurs graves offices.

La principale solemnité des Ceylanois est un grand pélerinage qui a lieu au mois de Mars. C'est la fête de Budda, qui se célèbre sur le pic d'Adam. Outre l'empreinte gigantesque d'un

pied d'homme, on trouve au sommet de cette montagne, la plus haute de toute l'isle, un arbre, objet de la vénération particulière des dévots pélerins. Sous cet arbre, dit-on, le Dieu Budda s'est reposé après avoir procédé à la création du premier homme, qui se fit, comme on sait, au mois de Mars. Cette tradition nationale pourroit servir à démêler le fil de l'histoire première de cette contrée. Ce Budda vraisemblablement étoit un fondateur de colonie, ou le chef d'une famille à laquelle il donna un code. Les enfans à leur tour, auront décerné un culte à leur père commun. Mais l'imagination, qui n'est jamais plus féconde que quand elle plonge dans les ténèbres, aura bâti un systême de Mythologie, dont les principaux matériaux sont dus à une réminiscence imparfaite et grossière des livres orientaux écrits par Moïse. On prétend aussi que le premier des hommes trouva sa sépulture dans la même terre où il reçut la naissance, c'est-à-dire, sur le même pic d'Adam.

Pour completter les antiquités traditionnelles de Ceylan, on rencontre sur une autre montagne de cette isle, dite Columbo, un lac d'eau salé; lequel, ajoute-t-on, n'est qu'un amas des larmes qu'Eve répandit, pendant l'espace d'un siècle, sur le trépas de son cher fils Abel.

On montre encore quelques vestiges d'habitations, qu'on donne pour les restes de plusieurs villes anciennes et très-considérables. Mais Candi est la seule qui mérite aujourd'hui quelque considération.

On présume que Ceylan, dans les temps reculés, avoit beaucoup plus d'étendue que de nos jours. Mais la mer la mine sourdement et sans relâche du côté du nord-ouest. De fortes digues, entretenues avec soin, pourroient retarder du moins les progrès destructeurs de l'élément qui l'environne, Le sol paieroit avec usure les frais de sa conservation. Les insulaires, plus amis du travail et doués de plus d'industrie, trouveroient au sein de leur patrie de quoi se passer du reste du monde, en satisfaisant à tous leurs goûts. Telle qu'elle est, l'isle offre encore un spectacle assez intéressant. La surface est toute parsemée d'un grand nombre de bourgs et de villages, composés chacun d'une cinquantaine d'habitations isolées. Chaque famille a la sienne; et ce coup d'œil vaut bien celui de quelques grosses cités, peuplées aux dépens du reste d'un territoire inculte et désert. Les Chingulais construisent rarement leurs maisons sur le bord de la voie publique, n'aimant point à être observés de trop près chez eux par les passans et les étrangers, d'une curiosité souvent indis-

crète. Leurs édifices, au reste, n'ont rien de recommandable, soit pour la matière, soit pour la forme presque toujours irrégulière.

Les Insulaires de Ceylan ne paroissent pas sortir de la même souche. Les uns sont blancs, les autres noirs. Il y en a d'indépendans, et ce sont les plus sauvages. Il en est qui approchent plus, par l'extérieur et le caractère, des Européens que des Indiens. L'habitant des montagnes a les mœurs plus rudes que ceux de la plaine. Chaque canton de l'isle a ses habitudes particulières. L'inégalité des conditions règne aussi chez plusieurs d'entr'eux dans toute sa rigueur. Un barbier, par exemple, encore moins un potier de terre, n'ont pas le droit de s'asseoir sur une chaise; on ne l'accorde qu'aux orfévres, aux peintres et aux charpentiers. Outre cela, le fils ne peut être autre chose que ce qu'est son père. La fille ne peut donner son coeur qu'à un homme d'un rang égal à sa condition; et les outils du métier qu'exerce sa famille constituent la majeure partie de sa dot. On remarquera que le dernier ordre du peuple, renferme les soldats; c'est la sentine de l'isle. Si cet arrangement n'est pas l'effet du hazard, il suppose beaucoup de raison et de justice. A la cour du roi de Candi, il est plusieurs dignités qui donnent diverses prérogatives. Le premier chef de

la justice a pour marque distinctive un fouet qu'on fait claquer devant lui, pour écarter la foule de son passage. Les prêtres sont distribués aussi en différens colléges. Les uns s'appliquent à l'étude des plantes ; les autres à celle des astres. Astrologues et empiriques tour-à-tour, et souvent tous les deux à la fois, ils se sont rendus nécessaires aux petits et aux grands, qui leur fournissent des gages selon l'importance de leurs services. Ils enveloppent le peu de connoissances morales et physiques qu'ils possèdent, sous un amas de pratiques superstitieuses, très-convenables pour retenir ce peuple au degré d'ignorance et d'abrutissement, dont le prince a besoin pour en faire tout ce qu'il veut.

Les rivières qui arrosent le pays, embarrassées de roches, obstruent tous les débouchés du commerce intérieur, et le font languir. L'agriculture en dédommage un peu. Les nobles même ne dédaignent pas de manier les instrumens du jardinage; et on ne déroge que quand on ne laboure pas pour soi seul. Tout salaire déshonore ; et les porte-faix de profession sont couverts du mépris public. Ils n'ont point de code écrit. Les moindres gestes du souverain sont autant de loix immuables. Dans les objets dont le prince ne daigne pas s'occuper, le peuple se règle sur d'antiques coutumes dont l'ha-

bitude fait toute la force, et qui varient selon les lieux. Il est des cantons où l'usage autorise deux frères à n'avoir qu'une seule femme : mais il est moins rare de voir une femme pourvue de deux maris. Dans tout le royaume de Candi, le sexe féminin, même chez les animaux, obtient les plus grands égards de la part des hommes. Non-seulement une femme est exempte des droits de douane, de péage, et autres ; mais encore, la charge que porte une jument, par exemple, ne paie point d'entrée. Mais par une bizarrerie, dont on a des exemples ailleurs, chez ce même peuple, il est défendu aux femmes, de quelque condition qu'elles soient, de s'asseoir sur un siège en la présence des hommes. Un mari ne fait jamais manger sa femme à sa table ; elle apprête les alimens, les sert, se retire, et attend les restes.

L'autorité des pères est absolue ; ils ont le droit de vie et de mort sur leurs enfans.

Les Chingulais vivent long-temps, sur-tout ceux qui sont les moins policés. Ils se traitent eux mêmes, et leur régime est de la plus grande simplicité. De l'eau de riz, du riz au jus de citron, peu de chair, beaucoup de légumes. Ils connoissent une sorte d'eau-de-vie, dont ils usent sobrement et avant leurs repas Ils sont tellement amis de la propreté, qu'en bu-

vant, ils tiennent les bords du vase toujours à une certaine distance de leurs lèvres. Ils se régalent quelquefois de pâtisseries, et se font des présens de confitures. Rarement ils s'endorment ou s'éveillent, sans avoir une chanson à la bouche. Leur manière de saluer ne compromet pas la dignité de l'homme. Entre égaux, ils lèvent en l'air la paulme des deux mains, et courbent un peu le corps. Ils n'exhaussent qu'une main, à la rencontre d'un inférieur. Les grands donnent leur salut de protection, en ne remuant que la tête.

Quant aux funérailles, elles sont soumises à l'étiquette, comme presque tout le reste. Les gens du peuple n'ont à espérer, après leur mort, qu'une bierre et une fosse au milieu des bois. Les personnes de qualité sont honorées d'un bûcher, qu'on prépare ordinairement au milieu d'un champ ou sur une grande route. Les cendres qui en résultent sont relevées en monceau, et entourées d'une haie vive : puis on sème dessus quelques graines ; ensorte qu'avec le temps, cet amas de poussière se change en un petit tertre de verdure, très-agréable à la vue. C'est ainsi qne les Ceylanois savent éluder les formes hideuses de la destruction : quelquefois même on y plante par la suite quelques arbres utiles.

Selon la doctrine des Insulaires païens, les

ames des méchans, quand ils sont morts, servent à faire des démons; dans leurs divinités bienfaisantes, ils reconnoissent les mânes des honnêtes gens qui ne sont plus. Leur deuil n'est pas démonstratif; ils ne changent ni la forme, ni les couleurs de leurs vêtemens. Des soupirs et des larmes leur semblent plus dignes de la mémoire de l'objet dont on se voit privé. Seulement les femmes, dans cette triste occasion, détachent leurs cheveux et les laissent tomber en désordre sur leurs épaules.

L'habillement commun des Chingulais est un linge autour des reins, et un pourpoint tel que celui des François; avec des manches qui se boutonnent au poignet, et qui se plissent sur l'épaule, comme celles d'une chemise. Leur tête est couverte d'un bonnet de tunis ou d'autre sorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils portent au côté gauche un couteau dans leur sein, et une espèce de coutelas. Les nobles ont des pourpoints de toile de coton blanche ou bleue, et un double linge autour des reins : l'un blanc sur la peau, et l'autre coloré par-dessus. Ils portent une ceinture rouge, et un couteau dont le manche est plus ou moins riche, plus ou moins travaillé. La poignée est damasquinée. Ils ont à la main une canne peinte; et se font suivre d'un valet, nue tête, en longs che-

veux, qui lui pendent sur le dos. Il tient à la main une bourse qui renferme du betel. Le maître a toujours sur lui une boîte d'argent qui contient de la chaux humide ; laquelle sert de préparation au betel, qu'ils mâchent sans cesse pour se faire une bonne bouche, et pour se noircir les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, comme celles des chiens. Les grands et les jeunes gens portent les cheveux longs et flottans sur leurs épaules ; dans leurs voyages et leurs exercices, ils les nouent par derrière. Ils se perçoient autrefois les oreilles, à l'exemple des habitans de la côte de Malabar ; la mode en est passée aujourd'hui. Les hommes ont aux doigts des bagues ou anneaux de divers métaux, selon leurs facultés respectives. Personne, excepté le roi, ne porte de soieries.

Le luxe des femmes de qualité surpasse de beaucoup celui de leurs maris, qui mettent leur vanité à contribuer au faste de leurs femmes. Simples et modestes dans l'intérieur de leur ménage, les femmes ne sortent jamais de chez elles, sans être couvertes d'une espèce de chemise de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs ; elles sont chargées de bagues à tous les doigts des pieds et des mains, de bracelets d'argent, de colliers d'or, de bijoux aux oreilles, qu'elles se font percer dès leur bas âge. Pour

en rendre les trous plus considérables, elles y insèrent une feuille de betel roulé; ce qui les aggrandit, en effet, au point de faire croire aux étrangers que leurs oreilles sont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du visage. Le reste de leur parure a du goût, et leur sied assez bien. Elles huilent leurs cheveux avec du coco, pour les rendre luisans. Elles les ajustent derrière la tête, de manière qu'on diroit qu'ils sont sur un bourrelet, fort unis et bien peignés. Une écharpe de soie, rayée ou à fleurs, jettée négligemment sur leur tête ou sur leurs épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles portent des ceintures d'argent de trait. Mais, ainsi que les hommes, elles marchent nus pieds et sans chaussures. Cet honneur est réservé au roi. Une distinction de la haute noblesse du pays, consiste à porter des habits qui ne vont que jusqu'à la moitié de la jambe. Les femmes de ce rang ont des vêtemens, qui descendent jusques sur les talons. Ces grandes dames, pour se faire mieux remarquer, ont soin de faire passer un bout de leur robe sur leur épaule, et de-là sur le sein. Différentes en cela des femmes des ordres inférieurs, qui sont découvertes jusqu'à la ceinture, et dont les jupes ne passent pas le genou. Dans la saison rigoureuse, on a la liberté de se couvrir le dos, toutefois en faisant des excuses aux grands seigneurs qu'on rencontre. Une autre

distinction de ces derniers, est celle de leurs bonnets, *carpous*, en forme de mitres, avec deux oreilles au-dessus de la tête, et d'une seule couleur, soit blanche, soit bleue. La couleur du bonnet et des oreilles doit être différente pour ceux d'une naissance plus basse.

Chaque métier a, pour ainsi dire, aussi son costume à part. Les lavandiers, par exemple, hommes et femmes, ne vont jamais dans les rues sans avoir pour marque un linge sur l'épaule. Il est défendu aux faiseurs de nattes, de l'un et de l'autre sexe, de se couvrir la tête. Il n'est pas permis à la fille d'un artisan de porter des camisoles, ni aucun linge au-dessus du genou. Elle n'a pas même le droit de se servir du linge qu'elle porte autour de ses reins, pour en couvrir le haut de son corps, à moins qu'elle ne soit très-malade, ou que le froid soit fort vif.

Leurs étoffes sont légères, brillantes et très-fines.

Les naturels du pays qui ont embrassé le christianisme, portent autour des reins une bande de toile, dont ils s'enveloppent aussi les cuisses et une partie des jambes, ce qui leur tient lieu de caleçons. Ils ont d'épaisses semelles, attachées sous les pieds. Ils en laissent le dessus découvert, pour se garantir de la sueur. Dans un sac nommé *maddi*, qui est toujours devant eux, ils

portent du betel et de l'orecca ; à leur côté droit est un couteau à gaine, avec un morceau d'acier pour l'aiguiser, et une plume de fer garnie d'argent. Leurs oreilles, qui tombent presque jusques sur leurs épaules, sont ornées de pendans d'or.

Les idolâtres, d'une condition au-dessus du commun, dans certains cantons, outre la pièce de toile dont ils se ceignent sur les hanches, portent une veste de toile légère ou de fine étoffe de laine. Ils se coëffent avec orgueil d'un chapeau rouge, qu'ils appellent *tête de roc*. Ils passent à leur côté un cimeterre, dont la garde est d'ivoire incrusté d'or. Leurs femmes, au lieu de coëffure, aplatissent leurs cheveux et se découvrent tout-à-fait le sein, dont elles peuvent souvent tirer vanité.

Fin des mœurs et coutumes des Ceylanois.

MOEURS



Veuve du Malabar

MOEURS
ET COUTUMES
DE LA COTE DE MALABAR.

LA côte de Malabar, divisée en onze royaumes, est séparée du Coromandel par la chaîne des Gates, montagnes les plus hautes de l'Inde. Les habitans ont plus d'industrie que de talens, et ils sont plutôt foibles que doux.

L'inégalité des conditions est parmi les Indiens, distingués par castes, un dogme religieux, ouvrage des Brames, qui se sont placés modestement au premier rang de l'hiérarchie politique. La tribu des *Nairs*, ou militaires, n'est pas celle des *Parias*. Ces derniers, aux yeux des premiers, semblent n'être pas des hommes. Les Parias vivent au milieu de leurs frères selon la nature. Cependant la profonde abjection dans laquelle ils languissent, est bien volontaire ; car leur caste est plus nombreuse, elle seule, que toutes celles qui les méprisent et les oppressent, prises ensemble.

Il est un jour dans l'année qui leur offriroit pourtant une belle occasion de recouvrer leurs droits d'hommes. Pendant cette courte saturnale, ils deviennent les maîtres des Nairs, du moment qu'ils peuvent les toucher. Mais ceux-ci, en ne sortant point de chez eux, éludent les suites de cet usage : et peut-être cette fête, qu'on retrouve presque chez tous les peuples, n'est-elle pas encore abolie, que parce qu'on sait avoir affaire à gens incapables d'en tirer des conséquences.

Les Malabares mènent une vie misérable. Un de leurs préjugés religieux les rend avares : ils entassent et enfouissent le plus d'or qu'ils peuvent, et s'en privent pendant leur vie, dans la ferme persuasion où ils sont qu'ils n'auront de bonheur dans l'autre monde, qu'en proportion de leurs richesses. Sacrifiant ainsi le présent à l'avenir, ils ont trouvé le secret de n'être heureux en aucun temps.

Les filles ne se voilent le sein que depuis l'époque de la puberté ; mais, par un préjugé national, quand elles rencontrent un Européen ou quelqu'un d'une caste supérieure à la leur, l'honnêteté parmi elles veut qu'elles se découvrent et laissent voir ce que la décence chez nous ne laisse qu'entrevoir. Les femmes mariées ne sont point sujettes à ce cérémonial, par la

raison qu'elles ne portent en tout temps aucun voile importun.

Dans l'Inde, la virginité est un fruit qu'on est tellement jaloux de cueillir dans sa fleur, qu'on prend la précaution de s'en saisir lorsqu'il n'est encore qu'en germe. On ne seroit pas certain d'avoir pour femme une fille intacte, si on ne l'avoit épousée avant l'âge d'être nubile. Peut-être aussi a-t on eu une raison pour en agir ainsi : les Brames s'étant adjugé, au nom du dieu dont ils se disent les représentans, les prémices de toutes choses, on a trouvé le moyen d'éluder cette servitude religieuse en prenant pour épouses des femmes si jeunes, que les prêtres ne peuvent exercer leurs droits, sans cependant avoir celui de s'en plaindre.

Mais dans un climat où la stérilité est regardée comme un fléau ; où la reproduction paroît être la cause finale de l'existence, on ne sauroit expliquer, encore moins justifier l'abus fréquent des mariages tout-à-fait disproportionnés. Il n'est pas rare (dit Sonnerat dans son voyage aux Indes) de voir un septuagénaire épouser un enfant de quatre ans.

Cet inconvénient seroit léger, s'il étoit permis aux veuves de se remarier. Mais le code religieux fait par les hommes, et à leur seul avantage,

condamne, pendant le reste de ses trop longs jours, au plus rigoureux célibat, une femme très-souvent veuve avant d'être nubile ; en sorte que le sacrifice des Indiennes, sur le bûcher de leurs maris, n'est pas tout aussi généreux qu'on seroit porté à le croire d'abord. De deux maux, elles se soumettent au moindre. Le supplice des flammes, d'après leurs préjugés, n'est pas comparable à toute une vie lentement consumée des feux du desir.

Aux Indes, comme ailleurs, le mariage est un marché plus ou moins lucratif. Une fille coûte de 21 à 31 ponnes ; ce qui vaut 100 livres 10 sous ou 150 livres 10 sous, argent de France.

Parmi les bonnes œuvres que la religion conseille, il en est trois méritoires par excellence ; le don de terres ; le don de vaches, et le don de vierges. Mais les mariages par charité font plus d'honneur à ceux qui les proposent qu'à ceux qui les acceptent.

Une de leurs cérémonies de noces, qui doit dater de loin parmi eux, et qui ne nous paroîtra pas moins grossière, est celle du *Tali*, joyau dont la forme symbolique représente le lingam. Quand le Brame célébrant a fait hommage de ce joyau aux dieux et à tous les assistans ; quand tout le monde a passé gravement la main sur

ce joyau, il est remis dans celles de l'épouseur, qui l'attache dévotement au cou de l'épousée. C'est ce cérémonial qui la rend femme, et qui fait le mariage.

Quand la jeune épousée devient enfin nubile, les fêtes recommencent, et à-peu-près les mêmes cérémonies qu'aux premières épousailles : ce qui s'appelle *le petit mariage*. La naissance des enfans est célébrée aussi avec beaucoup d'apprêts. Les femmes qui craignent la stérilité, ont recours à l'*office de la couleuvre ;* cérémonie religieuse qu'elles célèbrent ordinairement elles-mêmes. Elle consiste à se baigner, puis à laver une pierre taillée en forme de lingam, accompagné de deux couleuvres. Enfin elles brûlent un certain bois devant cette image édifiante ; et pendant ce sacrifice, elles lui font des prières, en lui jettant des fleurs.

Les Indiens sont très démonstratifs dans leur deuil. Il est des castes où les femmes, rassemblées en grand nombre, et se tenant toutes par la main, dansent en rond autour du cadavre ; elles chantent en même temps, d'un ton lugubre, des paroles relatives à la circonstance.

La coutume observée par les femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris, presque tout-à-fait abolie dans les états Mahométans de

l'Inde, n'est plus en usage que dans les états Gentils; et encore n'y a-t-il plus que la caste des Brames et celle des Nairs qui observent cette pratique. On donne à cette cruelle scène le plus grand appareil. Du moment que son mari a cessé de vivre, la veuve infortunée s'abstient de toute nourriture, ne mâche que du bétel, et répète sans fin le nom du dieu de sa secte. La victime se pare, comme si elle alloit contracter un second hymenée. On remarquera que, pour l'encourager, les Brames ne lui promettent pas qu'elle retrouvera son mari dans l'autre monde; mais ils l'assurent que du bûcher elle passera dans les bras d'un dieu qui en fera sa femme. Toutes ces belles paroles ne persuaderoient point la plûpart des veuves, (lesquelles ne sont point forcées par la loi à ce supplice) si les Brames ne leur faisoient prendre quelque potion mêlée d'opium. L'espèce de fureur si peu naturelle, avec laquelle elles se précipitent dans les flammes, indique que le cerveau est troublé par les vapeurs d'une boisson artificielle et enivrante. Et, comme le dit l'auteur moderne du voyage aux Indes, le fanatisme peut bien faire consentir une veuve à un pareil sacrifice; mais il faut avoir perdu la raison pour le consommer.

Il est quelques héroïnes de l'amour conjugal qui n'ont besoin ni de l'opium, ni des promesses

des Brames, pour se résoudre à quitter la vie. L'une de ces veuves disoit, en faisant les trois tours d'usage devant le bûcher fatal :

« J'ai partagé la couche de mon époux bien-
» aimé, tant qu'elle fut jonchée de fleurs; il
» me siéroit mal de l'y laisser tout seul, alors
» qu'elle est couverte de charbons ardens ».

Le deuil des Indiens consiste à se raser les cheveux ; et leur costume lugubre, à s'envelopper la tête avec une partie de la toile qu'ils portent sur les épaules.

Les veuves, qui ne sont point d'humeur à quitter la vie quant et quant leurs maris, quittent leurs joyaux, sur-tout le *Tali*, et ne portent qu'une seule pièce de toile blanche, simple pagne qui fait le tour du corps, et dont l'un des bouts passant de droite à gauche, leur couvre le sein, et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête.

Pour plus grande commodité, les femmes de l'Inde restent nues jusqu'à la ceinture; et depuis la ceinture, elles ne sont vêtues qu'autant qu'il faut pour n'avoir pas l'air de ne l'être point du tout.

A la côte d'Orixa (royaume de l'Indoustan, voisin du Coromandel et du Bengale) les femmes s'assujettissent à porter un petit corset, dont les

manches n'excèdent pas le coude. Il s'attache par derrière et prend le contour de la gorge, de manière qu'il la soutient sans la gêner. Le reste du corps est nu depuis le bas du sein jusqu'aux hanches.

Les pagnes dont font usage les Indiennes, que tout autre vêtement importuneroit, sont de toile peinte, ou en étoffes tissues avec la laine des moutons de Thibet. Ces étoffes, *challes*, pour la finesse, surpassent nos plus belles soieries. Le prix d'une pièce monte quelquefois jusqu'à mille livres de notre monnoie.

La plûpart des femmes portent à chaque bras, de même qu'au-dessus de la cheville du pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail ; ils jouent sur la jambe, et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup. Leurs doigts des mains et des pieds sont, pour l'ordinaire, garnis de grosses bagues ; elles teignent en rouge, avec l'infusion de feuilles du mindi, la paume de la main et la plante des pieds ; elles se noircissent le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité. Dans certaines castes, elles se frottent le visage et tout le corps avec du safran. Des colliers d'or et d'argent leur pendent sur l'estomac ; leurs oreilles, percées en plusieurs endroits, sont chargées de joyaux. Elles poussent l'amour de ces riches bagatelles,

au point d'en attacher aux narines. Elles oignent leurs cheveux d'huile de coco : quelques-unes les portent en tresse ; d'autres en forment derrière la tête plusieurs contours, fixés par des aiguilles d'or ou d'argent, à la manière des Chinois. Une épouse Indienne n'est, à proprement parler, que la première des esclaves de son mari.

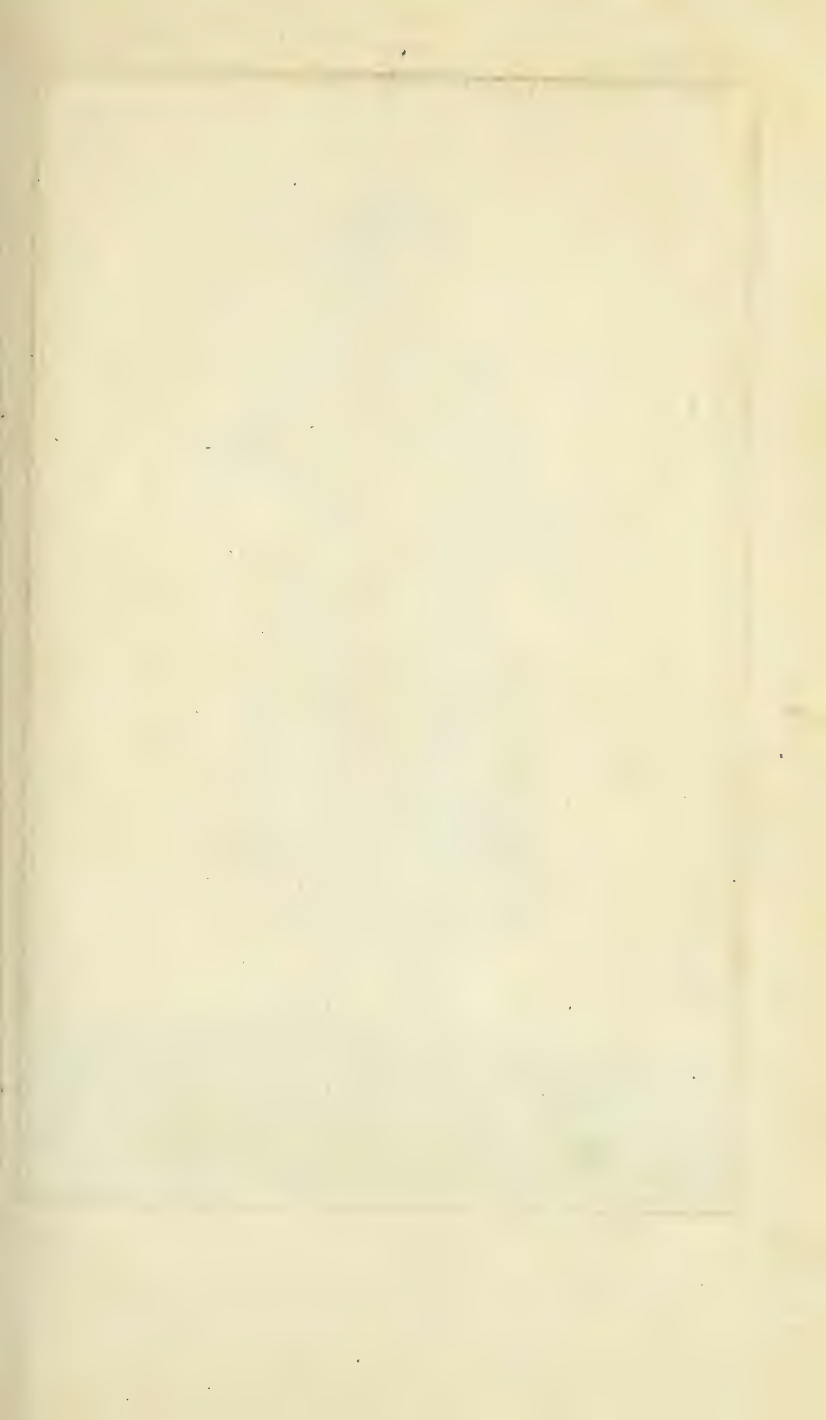
Fin des mœurs et coutumes des habitans de la côte de Malabar.

MOEURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE L'OSTYAKIE.

VOLTAIRE penche à croire que les Lapons et leurs voisins forment une espèce particulière d'hommes, faits pour le climat qu'ils habitent, qu'ils aiment, et qu'eux seuls peuvent aimer. On ne quitte pas, dit-il, une terre moins sauvage, pour en aller chercher une autre qui le seroit davantage. Mais les Lapons ont peut être imité les Ostyaks. Ces peuples, demi-sauvages (comme le désigne leur nom), habitoient jadis les bords de la Konda et du Tom supérieur. Ce n'est pas volontairement qu'ils se sont retirés vers le nord. Le zèle apostolique de l'évêque Etienne, qui avoit à cœur, en 1372, de les soumettre à l'évangile malgré eux, les chassa de leur patrie, dont le sol étoit assez tempéré, pour aller chercher la liberté de religion sur les rives glacées de l'Oby. Ce ne fut qu'en 1774,



Homme Ostjak à la Chasse D'hermine





Femme Ostiak à la riviere d'Obi

qu'un millier d'individus d'entr'eux consentit enfin d'embrasser le christianisme.

Les Ostyaks sont une des peuplades les plus nombreuses de la Sibérie. La civilisation n'a point encore fait de grands progrès parmi eux. Ils ont à peine franchi les bornes de l'instinct. Leur climat est si rude ! la vie qu'ils mènent est si dure ! Il semble qu'ils n'existent sur la terre que pour y faire nombre. Les besoins physiques les occupent tout entiers et ne leur laissent pas le temps de se soigner. Ils vont d'abord au plus pressé ; c'est-à-dire, au nécessaire, qu'ils ne sont pas toujours certains de se procurer. Cependant on rencontre par fois de jeunes filles assez jolies. Mais la première couche enlève aux femmes le peu d'agrémens qu'elles avoient reçu de la nature avare. Des rides précoces en font bientôt des objets repoussans. Que ne peut l'intérêt, ou plutôt la nécessité ! Dans ce pays on voit des mères partager leur sein entre leurs enfans et des renards tout petits, qu'elles élèvent pour en vendre un jour la peau. Comme cette dépouille acquiert une qualité supérieure, quand l'animal est maigre, on lui casse une jambe quelque temps avant de l'écorcher. La douleur de cette opération lui fait perdre l'appétit et l'embonpoint.

Les Ostyaks sont tous chasseurs ou pêcheurs.

La charrue n'a pas encore tracé de sillons dans leur pays. De gros chiens, pour suppléer aux rennes, moins communs chez eux que chez les Lapons, tirent leurs traîneaux et portent leur gibier. Les arts se bornent à la construction de leurs canots, à la fabrique de leurs souliers, de leurs paniers, de leurs nasses, et de leurs arcs, dont ils se servent plus que d'armes à feu. Leurs femmes laborieuses tannent les fourrures et cousent des peaux de poissons en forme d'habits. Leur science, dans le calcul, ne s'élève pas au-dessus du nombre dix, autant qu'ils ont de doigts ; ils n'ont pas encore imaginé de caractères pour compter, ni de lettres pour écrire, et ils n'en ont pas besoin ; la plûpart s'appercevant à peine s'ils sont doués de la faculté de penser.

Chacun des villages qui composent cette peuplade consiste en une vingtaine de cabanes, et renferme une seule et même famille. Chaque individu mâle est imposé à deux peaux de martres zibelines ; mais souvent la peau d'un seul renard noir acquitte tout un village.

L'intérieur des huttes n'est pas le séjour de la propreté et de l'aisance. La fumée de tabac et l'huile de poisson y causent une vapeur infecte que respirent pêle-mêle, hommes et femmes, filles et garçons, enfans et chiens. Les lits ne

sont que des nattes. Les Ostyaks les plus efféminés y répandent quelquefois de la poussière de bois pourri, comme pour tenir lieu de lits de plume. Mais cette recherche est ordinairement réservée pour les berceaux des nouveaux-nés.

Des marmites, des vases de bois, quelques ustensiles de cuisine forment tout leur avoir. Le ménage le mieux fourni de ces sortes de meubles, précieux, en raison de leur nécessité, reste pendant tout un hiver sans être fermé ; et les propriétaires n'ont jamais eu lieu de se repentir de cette confiance Il n'y a que les malheureux, a-t-on dit, qui sachent aimer; on pourroit dire aussi qu'il n'y a que les pauvres qui ont de la bonne foi. Heureux du moins en cela, qu'ils n'éprouvent pas le sentiment pénible de la défiance.

La boisson des Ostyaks est l'eau, le bouillon de poisson, le lait et l'eau-de-vie ; les femmes, comme les hommes, font beaucoup d'usage aussi de tabac en poudre et de tabac à fumer ; ils s'enivrent avec ce dernier.

Cette existence misérable les rend heureux, au moins jusqu'au temps de la vieillesse. La santé est le trésor du pauvre ; on est toujours assez riche, quand on la possède. Mais quand le fardeau des ans les rend casaniers, c'est alors

qu'ils achèvent dans la langueur une vie qu'ils ne trouvent longue, que quand ils sont privés d'exercice. Renfermés dans leurs huttes, le scorbut et les autres maladies, filles de la misère, leur font regretter d'être échappés, dans leur bon temps, à la petite vérole et à sa sœur aînée, qui n'est que trop commune en ce pays.

Parmi les Ostyaks païens, la polygamie est de droit coutumier. Ceux qui, dans les premiers temps, embrassèrent le christianisme, ne gardèrent qu'une seule compagne. Les autres femmes furent mariées à d'autres hommes. Mais la nature, qui se joue de nos institutions les plus graves, remit les choses sur l'ancien pied. Les nouveaux maris furent quittés ; on retourna aux premiers, du consentement et à la grande satisfaction des deux sexes.

Mais une pratique que la nature n'a certainement pas conseillée aux Ostyaks, c'est l'usage où ils sont d'acheter leurs femmes. Le prix d'une fille, qu'on donne pour vierge, va depuis dix jusqu'à cent rennes. Le paiement se fait en différens termes; dès le premier à-compte, le futur conjoint en prend un avec sa belle, et donne un renne en sus à la mère de sa maîtresse, s'il trouve qu'on ne l'a point trompé. Si la preuve de la virginité, qui se fait à la *Mosaïque*, n'a point lieu, c'est à la belle-mère à dédommager

son gendre en lui rendant un renne. La seconde échéance tombe ordinairement à l'époque de la noce, qui se célèbre avec toute la pompe dont le pays est susceptible. C'est dans ces sortes de fêtes que les Ostyaks, enivrés par la vapeur de leurs champignons, improvisent, à la manière des Italiens, des poèmes amoureux, ou des histoires héroïques. La poésie est de tous les pays, comme l'amour. Ils s'accompagnent d'instrumens à cordes, d'une construction particulière fort simple, mais très-sonore. Si leurs chants sont monotones, ils ont du moins le mérite de la nouveauté. On ne répète pas deux fois le même air, aussi-tôt oublié que composé ; la danse se mêle toujours aussi à la musique, et paroît plus avancée dans ce canton; la pantomime y est portée à un dégré qu'on est étonné de rencontrer chez une horde si peu civilisée. Les danseurs se masquent ordinairement, et contrefont avec succès les animaux du pays. Les gestes sont d'une expression qui tient beaucoup du cynisme. On exécute ordinairement un quadrille, qui consiste à sautiller l'un devant l'autre, en se frappant des mains et des pieds, et en préludant sans aucune contrainte à tout ce que l'attrait du plaisir peut provoquer au milieu d'une orgie. Il en résulte assez souvent le vol de quelques filles. Mais c'est le moyen d'obtenir sa maîtresse pour femme à meilleur marché. La jalousie est

dans la nature ; car les Ostyaks connoissent ce poison de l'amour. Du reste, ils sont bons maris, et ne battent point leurs femmes. Si le cas arrivoit, l'épouse maltraitée peut déserter la maison, et le contrat est rompu par le fait. C'est plus court et moins dispendieux que de plaider en séparation.

Les funérailles, chez ce peuple, se font le jour même du décès. Le cortége n'est composé que d'hommes, si le défunt est un homme ; ou de femmes, si c'est une femme. Le cadavre, revêtu des habits de fête du mort, est traîné au Ghalas, (c'est le nom du cimetière) par un renne, qu'on tue sur la fosse, pour servir de repas aux assistans. Les familles riches se distinguent dans ces derniers momens, en immolant trois rennes pour le service de l'autre monde.

Les Ostyaks idolâtres ont pour prêtres des magiciens, pour temples des collines consacrées, et pour idoles des simulacres symboliques, des pierres d'une configuration bizarre, ou des arbres en pleine végétation, et sur la cime desquels les aigles ont leur nid. Quand ils passent devant ces objets révérés, ils y décochent une flèche. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'ils donnent à leurs idoles le nom

générique

générique de *Lous* ou *Satan*. Les habitans de ces tristes contrées doivent en effet plutôt croire aux génies malfaisans qu'à toute autre divinité. Cependant, à la tête de leurs Dieux, ils placent *Innen-Nom*, qui veut dire, *le Dieu qui est là-haut, le Dieu du ciel*. Ils ne se contentent pas de ces grandes idoles et du culte qu'ils leur rendent, à la manière des Lapons. Chaque ménage entretient, dans sa cabane, une petite figure, qui ressemble beaucoup aux poupées des enfans. On se la rend propice en la barbouillant de sang et de graisse. Les offrandes et les sacrifices publics se font dans les forêts. On perce la victime d'une flèche ; c'est le signal ; les assistans achèvent de l'immoler ; et le sang qui se trouve dans le cœur sert à arroser la bouche de l'idole. Si l'idole n'exauce pas les vœux qu'on lui adresse, on l'accable d'injures et de coups. Les ours jouissent, dans ce pays, d'une telle considération, qu'un Ostyak leur fait des excuses, quand il en a tué quelques-uns, et les conjure de ne pas lui rendre la pareille dans l'autre vie. Que ces détails ne nous fassent pas trop mépriser ce peuple crédule. Tous les hommes ont passé par ce degré de stupidité ; et telle nation moderne qui se dit tant éclairée, conserve peut-être de nos jours plus d'une trace de ces commencemens grossiers, et si peu honorables dans l'histoire de l'esprit humain.

Les Ostyaks païens reconnoissent aussi des demi-Dieux ; et c'est en quoi ils se montrent le plus raisonnables. Ceux d'entr'eux qui se sont distingués à la chasse, ou autrement, passent pour des saints ; on en fait de petites images, qu'on place à côté des grandes idoles. Ils partagent avec les Dieux les honneurs du culte ; on leur présente à manger comme à eux ; on leur donne à boire le sang des victimes. Les veuves qui ont bien vécu avec leurs maris, se font une poupée, qui leur rappelle celui qu'elles ont tant aimé ; elles habillent, elles ornent cette poupée ; elles la font asseoir à leur table et coucher à leur côté toutes les nuits. Cette pratique superstitieuse, mais touchante, n'a pu être entièrement abolie parmi les Ostyaks baptisés. Un bon fils, un bon ami, qui part pour la chasse, a soin de mettre, dans l'une de ses bottes, l'image du père ou de l'ami qu'il a perdu. Et pourquoi détruiroit-on ce reste de leur ancien culte ? S'il est quelques préjugés respectables, celui-ci, qui part du cœur, a une source trop pure pour en craindre des effets funestes ou honteux. La sensibilité justifie tout. Les Ostyaks plus éclairés n'en deviendront peut-être pas meilleurs.

Donnons le costume des Ostyaks.

Les habits des hommes sont, pour l'ordinaire, de peaux d'animaux ou de fourrures. Ils portent

des hauts-de-chausses courts et des bas de peau qui tiennent lieu de bottes, la semelle étant double à cet effet. Sur le corps nu, ils passent un pourpoint; espèce de chemise fermée tout autour, sans fente ni col, et descendant jusqu'aux genoux. Quand il fait froid, ils passent par-dessus ce vêtement un autre pourpoint plus large, et différent du premier, en ce qu'il a un capuchon, qui ne laisse à découvert que le visage. Les manches sont étroites et terminées par des poches, qui servent de gants. Une courroie serre les habits contre le corps. Dans les grands froids, un troisième vêtement très-ample, et sans ceinture, recouvre les deux autres. Les habits d'été sont des vestes longues, faites de peaux de poissons.

Le costume des femmes n'est pas galant, car il ressemble beaucoup à celui des hommes. Mais elles ajoutent des garnitures ou franges de martres zibelines; elles se couvrent la tête d'un capuchon, qui retombe sur les épaules, quand elles le retroussent pour travailler. C'est une espèce de bonnet de drap, de cuir tanné ou de pelleteries, orné de bandes; elles divisent leurs cheveux en deux tresses. A chaque épaule est attachée une lisière large de trois pouces, et qui descend jusqu'aux cuisses. Ces lanières de drap ou de cuir, qui tiennent l'une à l'autre par

des cordons, sont chargées de coquilles, de perles de verre, de lames de cuivre jaune. Et voilà tout le luxe de la parure. S'il a fait si peu de progrès, ce n'est, sans doute, que faute de moyens.

Fin des mœurs et coutumes des habitans de l'Ostyakie.



Indien de la c'ote de Coromandel

MŒURS
ET COUTUMES
DE LA COTE DE COROMANDEL.

Les Grecs, qui déguisoient tout en embellissant tout, ne pouvoient s'empêcher d'avouer qu'ils devoient beaucoup aux habitans du Nil. L'Egypte, moins adroite dans ses larcins, étoit, sans vouloir en convenir, une copie imparfaite de l'Inde. C'est ainsi que la vérité et l'erreur, le mal et le bien, ont passé de main en main; et peut-être ont-ils déjà fait plus d'une fois le tour du globe. Mais, sans nous perdre dans l'abîme de la chronologie primitive du monde, il est probable que l'Inde est la mère-patrie de l'univers, et que toutes les autres nations n'en sont que les colonies. On dit que les Indiens sont les fils aînés de la terre. Mais on auroit de la peine à deviner ce qu'ils furent jadis, d'après ce qu'ils sont aujourd'hui. Semblables aux héritiers présomptifs d'une grande maison, les soins que la nature leur prodigue les a énervés, corrompus, dénaturés au point qu'ils se sont laissé dépouiller de leur brillant

héritage, et sont devenus les victimes ou les esclaves de leurs cadets entreprenans. Le mal fut à son comble du moment que les Européens mirent le pied sur la côte de Coromandel, et les Brames doivent faire regretter, sans doute, les Brachmanes.

La côte de Coromandel est un vaste continent de l'Inde, en-deçà du Gange, et qui occupe la partie occidentale du golfe de Bengale. Deux choses qui rarement vont ensemble, la sobriété et l'amour du plaisir, caractérisent les habitans et les dédommagent des révolutions politiques dont ils sont le jouet.

Noirs, mais grands et bien faits; s'ils étoient moins efféminés, ils ne souffriroient pas que l'étranger et leurs voisins fussent les maîtres chez eux. Semblable aux belles ruines de la Grèce, que le voyageur foule aux pieds impunément, ce peuple qui a perdu ses titres, ou qui ne sait pas les déchiffrer, végète plus inconnu encore à lui-même qu'à ceux qui le ménagent si peu. Loin de nos comptoirs et des villes, il offre encore quelque trace de la belle simplicité de ses mœurs premières. Chaque village semble plutôt une famille nombreuse, dont le chef est comme le père. La plus grande partie des biens est en commun; ensorte qu'un service se paie par d'autres services. L'ouvrier en

fer allume sa forge pour le laboureur qui ouvre ses greniers au forgeron. On se cottise aussi pour le salaire des comédiens ambulans. Du riz et des spectacles ! Voilà tout ce qu'il faut aux *Tamouls* pour être heureux. Ils ont donné à nos philosophes l'idée du régime pythagoricien. Ils ont en horreur la chair des animaux ; ils se regarderoient comme impurs, si du sang avoit souillé leurs lèvres ; et ils se reprocheroient l'existence, si elle leur coûtoit la destruction des autres êtres vivans. Par une suite de leur manière de voir, ils se refusent au plaisir des boissons enivrantes. L'ivrognerie les révolte au point que la personne d'un roi cesse d'être sacrée pour eux, quand ils le surprennent dans l'ivresse. Le régicide, en pareil cas, seroit récompensé. Les anciens, dont nous vantons le caractère hospitalier, le cèdent aux Tamouls à cet égard. Les plus aisés d'entre ceux-ci ne meurent pas contens, s'ils n'ont fait construire, sur un grand chemin et à l'ombre d'un bois, un asyle commode ouvert à tous les voyageurs pour s'y abriter. On y trouve assez souvent de l'eau de riz toute préparée.

Les riches voyagent en palanquin, espèce de litière découverte, suspendue à un bambou arqué, dont les extrémités sont portées par plusieurs hommes qui vont très-vîte, faisant deux

lieues à l'heure. Ils s'animent dans leur marche par des chansons, dont le refrain se répète en chœur.

Voici un de ces refrains, pour en donner une idée :

« Courage, amis, courage ! plus vîte nous irons, plutôt nous serons arrivés.

Un jour, sans doute, un jour nous renaîtrons dans une autre caste.

Alors les *Nababs* feront place aux *Boués.*

Alors nous nous verrons couchés à notre tour dans le palanquin qui pèse aujourd'hui sur nos épaules ».

Les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage ne nous permettant pas de traiter à fond de la mythologie indienne, nous nous arrêterons ici à un seul de leurs dieux. Les Tamouls font l'Amour fils de Vichenou, le Dieu conservateur. Ils l'appellent *Manmadin*, et lui donnent pour mère *Latchimi*, déesse des richesses. Le Cupidon Tamoul est représenté ordinairement sous les traits d'un enfant chargé d'un carquois, armé d'un arc. Mais on observera que l'arc est une canne à sucre, et les flèches sont empennées de fleurs. Le perroquet lui est consacré. On le marie avec *Radi*, divinité qui préside à la débauche. Mais il n'a aucun

temple qui lui soit spécialement destiné. L'allégorie ne pouvoit être plus ingénieuse ni mieux soutenue ; et les Indiens le disputent sans doute aux Grecs pour la richesse de l'imagination et la justesse des allusions.

Heureux les Indiens, s'ils en étoient restés-là ! Mais ceux qu'on dit être les pères du genre humain ne furent pas plus sages que leurs enfans, et leur laissèrent un exemple qui ne fut que trop suivi.

Les hommes de tous les pays et de tous les temps ont paru craindre de manquer de dieux, comme ils craignent encore aujourd'hui de manquer de maîtres. En conséquence, ils ont divinisé tout ce qui tomba sous leurs sens, même les êtres les plus matériels. Le soleil fut peut-être le premier objet dans la nature qui eut des autels ; le feu qu'on y brûla en partagea les honneurs. La montagne, sur le sommet de laquelle la nature personnifiée fut honorée des premiers hommages, commença par être sacrée, et finit par devenir elle-même une divinité. Si l'auteur de la lumière et le père du jour reçut de l'encens, le père du plaisir et l'auteur de la vie méritoit tout aussi bien d'en obtenir. Aussi l'organe générateur, ce qu'on est convenu d'appeller les parties nobles, se trouva bientôt l'objet principal du culte primitif. Cette prati-

que religieuse, célébrée dans l'Inde avec pompe, fut imitée avec ardeur, et s'étendit sans peine chez presque toutes les nations de la terre. Le *Lingam* devint le modèle, sur lequel on tailla le Phallus, Priape et Béelphégor.

Par une singularité digne de remarque, les prêtres consacrés à cette liturgie révoltante dans nos mœurs actuelles, se condamnent encore aujourd'hui, sur les bords du Gange, à une chasteté la moins équivoque; car ils se mettent dans l'impossibilité de la violer.

Le Lingam des Tamouls et des autres Indiens, se place toujours dans le sanctuaire de leurs temples; il est figuré de façon qu'il représente leur Trinité ; car l'antique mythologie des habitans du Bengale en reconnoît une aussi. Le Lingam est la forme la plus sacrée sous laquelle on offre *Chiven*, ou Dieu par excellence, aux yeux de ses plus fervens adorateurs. Le peuple ne voit dans le Lingam que l'image la plus naturelle et la plus simple de la divinité ; et il lui fait bien innocemment des libations de lait. Nous croyons devoir nous abstenir de plus grands détails sur un sujet qui n'en comporte point aux yeux des lecteurs délicats.

Passons à une particularité du rit religieux des Indiens, qui leur fait plus d'honneur. Ils

peignent le dieu de la vertu sous la forme d'un taureau blanc, sur lequel ils font asseoir Chiven, la première de leurs divinités. Cette allégorie, qui s'explique assez d'elle-même, nous paroît sublime. Tel est l'esprit de l'homme; il place les images les plus honteuses à côté des plus nobles idées.

La langue originale des livres sacrés qui font loi dans l'Inde, est le Samscroutan. Quelques-uns sont traduits dans l'idiôme Tamoul. Le peuple a bien la permission de les lire; mais les Brames eux-mêmes ont peine à les comprendre. Les Mogols, dont le despotisme ne peut avoir pour base que l'ignorance des peuples qu'ils tyrannisent, ont prudemment fermé tous les anciens gymnases du Bengale. Les connoissances actuelles des Indiens se bornent à l'alphabet et à l'arithmétique. Les Mogols ne sont peut-être pas les seuls qui trouvent leur compte à cet arrangement, il faut leur associer d'autres nations, venues de plus loin pour dépouiller cette riche contrée.

La côte de Coromandel est chargée de plusieurs temples tous construits sur le même plan, et qui ne diffèrent que par la grandeur. Le plus fameux est celui qu'on appelle les sept pagodes; il paroît aussi le plus ancien de tous : bâti sur les bords de la mer, les flots montent jusqu'au

premier étage. Les pyramides d'Egypte ne peuvent être comparées à ces pagodes, dont l'exécution a dû coûter mille années au moins d'un travail consécutif. La figure du Lingam et celle du dieu de la vertu y sont toujours représentées ensemble dans la place la plus apparente de l'intérieur.

Une chaumière pour abriter le voyageur, et un étang où l'on peut se baigner, avoisinent toujours chaque pagode.

Le costume des habitans de la côte de Coromandel est tout-à-fait analogue au climat. Il ne consiste bien souvent qu'en une pièce de toile dont on se ceint les reins, et qui retombe jusqu'aux genoux. Une autre pièce de sept à huit coudées de long fait le tour du corps en différentes manières, et n'a rien de déterminé. Un linge fin comme de la mousseline enveloppe la tête. Outre cela, la plûpart portent de larges hauts-de chausses, espèce de caleçon très ample qui descend à le cheville. D'autres, en assez grand nombre, se revêtent d'une longue robe à la Moresque, toile blanche qui se croise sur la poitrine du côté gauche. Les riches la portent de mousseline, et la font broder à fleurs d'or. Une écharpe la retient et la serre sur les hanches. Ils se couvrent la tête d'une toque en façon de turban. Cette parure moderne s'est introduite depuis la conquête des Mogols.

Il y a beaucoup d'Indiens qui vont nus pieds. Plusieurs portent des sandales; d'autres des pantoufles de maroquin de diverses couleurs ou d'étoffes d'or et d'argent, terminées par un bec long et recourbé; leurs oreilles sont fort allongées par les énormes boucles d'or qu'on y suspend. Ces boucles, de forme ovale, sont ornées dans le milieu d'une perle ou d'un diamant.

Quelquefois l'habillement indien est encore plus simple. Ce n'est souvent qu'un morceau de toile, grand assez pour cacher les parties naturelles.

Fin des mœurs et coutumes de la Côte de Coromandel.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES BAYADERES.

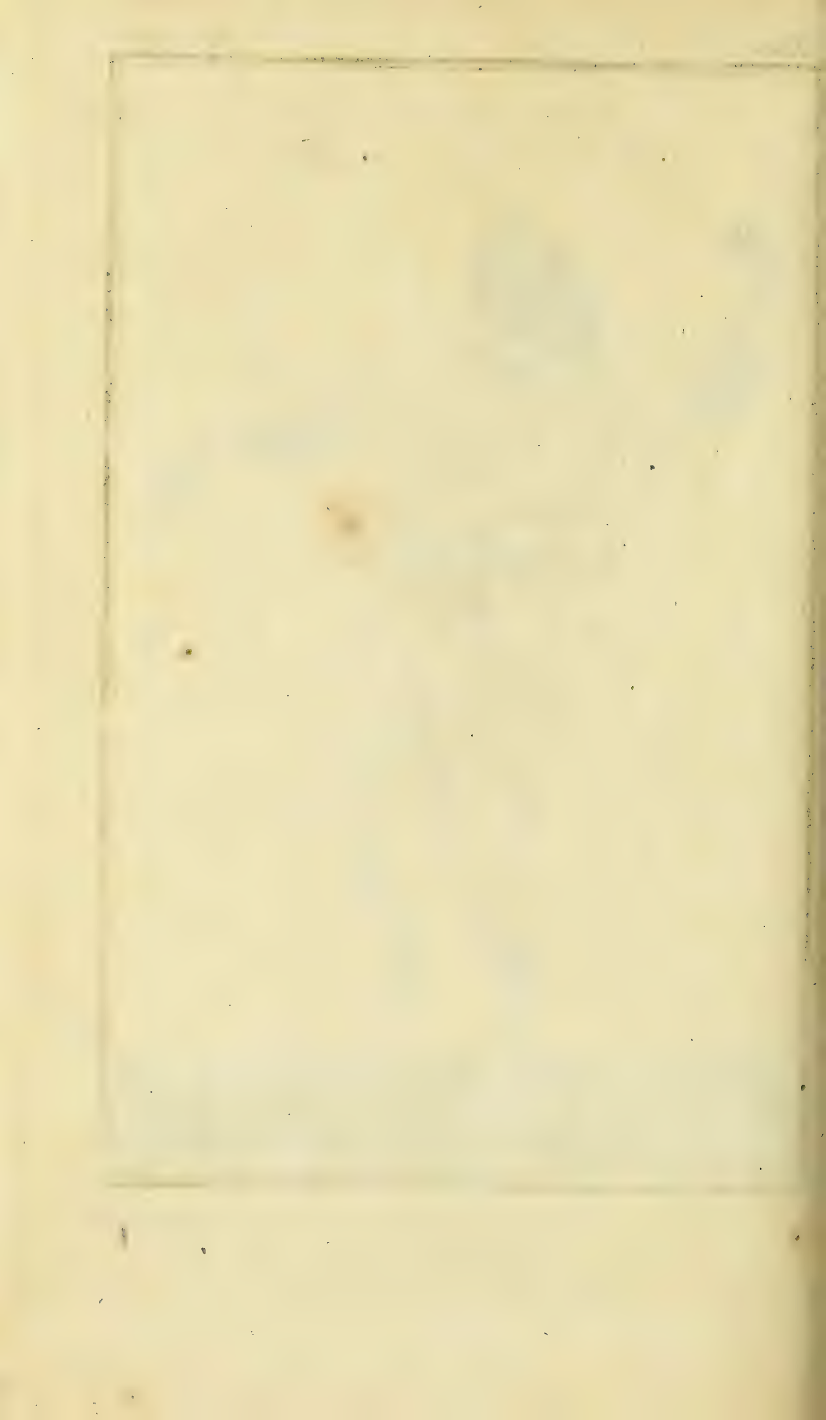
Les Brames de l'Inde ont senti l'inconvénient d'une liturgie trop simple et dénuée de tout moyen de plaire à la multitude. Ils ont su donner le plus haut dégré d'intérêt à leurs solemnités, en réalisant dans la personne des Bayadères de leurs pagodes, les Houris du paradis de Mahomet.

Les *Bayadères* ou *Balliadères* appartiennent, pour la plûpart, à des ouvriers peu riches ; elles sont ce que nous appellons à Paris des *grisettes*. Un père qui a plusieurs filles, destine ordinairement la plus jeune à cet état. Les prêtres, gens de précaution, exigent qu'on les leur envoie avant l'âge de puberté. Une fois admises dans l'enceinte des pagodes, elles y reçoivent l'éducation la plus soignée, mais analogue au rôle qu'on se propose de leur faire jouer. La danse et la musique sont les deux principaux talens qu'on développe en elles. L'art de plaire, inné chez les



...ue del ... sculp

Bayadere.



femmes dans tous les climats, l'est sur-tout à Surate, l'un des plus beaux de l'univers. Mais les instituteurs ne manquent pas de s'appliquer les premiers essais de leurs élèves, toujours précoces dans la science du plaisir. Quand, à l'ombre des autels, on s'est bien assuré que leur vocation n'est point équivoque, alors on leur permet de se produire en public aux grandes solemnités. Les dévots amateurs s'y portent en foule. Le spectacle religieux commencé, on y assiste jusqu'à la fin avec une ferveur soutenue, sur-tout si on a été agacé par quelques débutantes dans les chœurs. On fait son choix ; et bientôt les prêtresses, dociles à la première invitation, vont répéter dans des fêtes domestiques, et pour le plaisir des particuliers, les danses sacrées et les pantomimes voluptueuses, et les tendres hymnes qu'elles ont exécutées en l'honneur des dieux.

Elles forment entr'elles une espèce de collège surveillé par les anciennes, entretenu par les jeunes. Consacrées à son culte, la religion leur sert de sauve-garde, et assure l'impunité à tous les excès auxquels elles peuvent se livrer. Comment résister à tous les prestiges de la séduction, par elles mis en oeuvre à la fois ? Sous un ciel ardent, et dans une contrée, véritable image de l'Eden, quel stoïcien resteroit fidèle à ses prin-

cipes, en voyant ces femmes qui, dès la première enfance, dressées par des mains exercées à tous les raffinemens de la volupté, étudient l'art de jouir à fond et dans toutes ses parties, et professent le plaisir en virtuoses consommées?

Aussi, pour peu qu'il soit aisé, un chef de maison indienne ne donne point de fête qu'il n'y appelle des Bayadères. Le plus petit événement célébré dans une famille, sert de prétexte pour se procurer le plaisir de les entendre et de les voir. On les invite à la fin des repas pour irriter les convives les plus blasés. Aux mariages sur-tout, on leur fait exécuter des ballets pantomimes et des épithalames tout-à-fait analogues à la circonstance. Une vierge qui y assiste en y prêtant quelqu'attention, n'a presque plus rien à apprendre, en entrant dans le lit nuptial. Tels sont les effets de la superstition; dignes prêtresses du *Lingam*, les Bayadères desservent l'autel de ce dieu avec la même assurance que la Vestale pure veilloit jadis au feu sacré. Leurs turpitudes, qui nous paroissent révoltantes, ne sont pour elles que des actes religieux.

Ces mœurs étranges ne sont pas modernes, ni particulières aux compagnes des Brames. Sans parler des anciens Toscans qui se faisoient servir habituellement à table, eux et leurs convives,

par

par des filles toutes nues ; pendant les fêtes de Flore, à Rome, les courtisanes dépouillées se donnoient sur le théâtre en spectacle au peuple, et rendoient toutes les attitudes que l'Aretin n'a pas craint dans la suite de décrire. Mais pour nous rapprocher encore davantage de notre sujet, nous rappellerons ici un usage qui fut longtemps pratiqué en Perse. Les femmes de cette nation venoient aux festins modestement vêtues; pendant le banquet, elles commençoient à se dépouiller de leurs premiers habits et d'une partie de leur maintien décent ; vers la fin du repas, aveuglées par les fumées du vin, elles mettoient bas jusqu'à leur dernier vêtement : et cet usage n'étoit pas seulement une mode parmi les courtisanes ; mais les matrones elles-mêmes, mais leurs filles, vierges encore, en agissoient ainsi sans scrupule pour se rendre plus agréables, et ne croyoient nullement blesser l'honnêteté et la réserve qu'elles exigeoient de la part des spectateurs, et dont elles se montroient jalouses. *C'est l'usage*, étoit leur excuse. Les prêtres de l'Inde n'ont eu garde d'abolir des habitudes qui cadroient si bien avec leur plan. Ils eurent l'adresse d'intéresser la religion à ces anciennes pratiques; prévoyant bien qu'ils seroient les maîtres du cœur et de l'esprit du peuple, tant qu'ils parleroient à ses sens. On ne se lasse pas sitôt d'un culte dont les devoirs sont des plai-

sirs. Ministres complaisans des passions, les Brames s'associèrent des femmes aimables, comme pour couvrir de fleurs les fers du despotisme sacerdotal, dans lequel ils vouloient retenir leurs compatriotes amollis et corrompus. On fait ce qu'on veut des hommes, qu'on a le secret d'amuser.

A leurs talens naturels et acquis dans tous les genres, les Bayadères ajoutent encore toutes les ressources de la parure, et tout le faste du luxe asiatique. Les bijoux d'or et d'argent, les essences et les parfums, les diamans et les fleurs, tout est mis en œuvre avec ce goût, avec ce tact, l'apanage du sexe né pour plaire. Le costume, pour la forme, est le même que celui des autres femmes indiennes; il n'en diffère que par la richesse, le soin et l'élégance. Ces anneaux mêmes, qu'elles se passent dans les narines, et qui au premier abord peuvent déplaire aux yeux d'un Européen, on prétend qu'on s'y accoutume, et qu'on finit par les ranger parmi les ornemens qui produisent le plus d'effet. Mais c'est à leur sein qu'elles prodiguent tous les raffinemens de la toilette. Jalouses sur-tout de lui conserver ses formes heureuses, elles ont imaginé une espèce d'étui de bois souple et lisse, dans lequel, retenus sans trop de contrainte, les deux hémisphères ne contractent pas les dé-

fauts dont on a tant de peine à les préserver par-tout ailleurs. Ce seul trait caractérise les Bayadères.

Fin de la notice historique sur les Bayadères.

NOTICE

SUR LES MŒURS ET COUTUMES

DU THIBET.

LE Thibet est le pays le plus élevé de la terre, et ses habitans sont les plus superstitieux de tous les hommes.

L'Egypte, la Grèce et Rome étoient idolâtres, c'est-à-dire, rendoient un culte à des images terrestres, figurant les divinités du ciel. Les Musulmans, les Parsis et les Chinois brûlent de l'encens aux mânes de leurs prophètes ou envoyés de Dieu. Mais les Thibétains adorent un homme en personne, non pas comme le représentant de la divinité; c'est Dieu lui-même qu'ils croient voir, et auquel ils adressent leurs jeûnes et leurs prières, des sacrifices et des offrandes, sous la mitre et les habits fourrés du grand Lama. Ils sont persuadés que cet Homme-Dieu perpétue, depuis un temps immémorial, l'existence de leur fondateur, lequel vint à bout non-seulement de se faire passer pour un Dieu, pendant son vivant, mais encore de garder ce



l'homme de Thibet



Femme de Thibet.

rang dans la personne du chef des prêtres institués par lui pour faire durer l'imposture : et ce prestige sacerdotal eut un tel succès, qu'encore aujourd'hui l'empereur de la Chine lui-même, dont le Thibet est tributaire, va se prosterner aux pieds du divin pontife de cette contrée ; ensorte que cette vaste étendue de l'Asie, et la Chine elle-même, reconnoissent le gouvernement théocratique.

Tout concourt à entretenir l'illusion sur l'esprit et les sens d'une nation facile à tromper. Le grand Lama habite un palais, ou plutôt un temple élevé sur le sommet d'une haute montagne, voisine de Lahassa, capitale du grand Thibet. Cet édifice, d'une architecture imposante et sévère, est composé de sept ordres de bâtimens élevés les uns sur les autres. L'Homme-Dieu, qui réside au dernier des sept, semble avoir établi sa demeure dans les nues. Cette maison sainte n'a point de degrés pour y atteindre ; on ne peut y communiquer que par une chaîne de fer, en forme d'échelle. L'intérieur est éclairé par des ouvertures pratiquées aux voûtes.

Presqu'invisible sous d'amples draperies, le grand Lama ne donne que de rares audiences. Il ne daigne pas proférer une parole. Assis, ou plutôt couché sur de moëlleux coussins, il

reçoit, avec la même indifférence, les rois et leurs sujets, et ne répond à leurs profondes adorations, qu'en posant la main sur leur tête. Ce geste purifie de tous les crimes. On accourt de tous les coins de l'Asie pour le voir face à face; et tout le monde n'obtient pas cette félicité.

Le grand Lama meurt comme le reste des hommes; mais on ne publie jamais cet événement, et on n'en est instruit que quand les prêtres lui ont substitué l'un d'entr'eux. Alors c'est un article de foi, que cette divinité humaine a changé d'enveloppe et a quitté un corps décrépit pour en habiter un autre moins cassé. Cette mutation ne porte point atteinte à l'immortalité du personnage.

Un ministre est chargé de l'administration des affaires temporelles du Thibet, au nom du grand Lama, qui ne s'en mêle aucunement, et qui reste comme prisonnier dans son temple. Il faut croire que les honneurs divins qui lui sont prodigués, le dédommagent assez des plaisirs de la vie, dont il est obligé de se sevrer pour jouer dignement son rôle.

Pour arriver jusqu'à lui, il faut franchir plusieurs enceintes, espèces de cloîtres, qui occupent le reste de la montagne sainte, et dont les moines jouissent d'une considération propor-

tionnée à la distance plus ou moins grande où ils se trouvent de la demeure sacrée de leur supérieur.

Le culte que tous les peuples du Thibet rendent à ce pontife suprême, paroît encore dans toute sa ferveur, quoiqu'il date de loin. Le principe sur lequel il est fondé, devoit lui assurer une longue durée. En perçant la nuit des temps, on peut conjecturer que la montagne, honorée de la résidence de l'Homme-Dieu, fut d'abord le point de ce vaste canton de l'Asie, habité immédiatement après quelque catastrophe arrivée dans cette partie du globe, telle qu'une inondation. Une famille réfugiée au sommet s'y multiplia considérablement. Un des chefs les plus anciens, se distingua des autres par un code qu'il crut devoir dicter à ses enfans, devenus trop nombreux pour vivre sans loix positives. Ils s'en trouvèrent si bien, que leur reconnoissance dégénéra en culte. Pour donner une consistance et une sanction à ses plans politico-religieux, le législateur profita des heureuses dispositions où l'on se trouvoit à son égard, et se fit déclarer immortel. Une vieillesse prolongée au-delà du terme ordinaire de la vie, motiva, sans doute, d'abord l'illusion, et la fit durer. On prit l'habitude d'aller lui rendre hommage à de certaines époques; on

se fit un besoin de le consulter : et l'on vit s'établir comme d'elle-même une religion patriarchale, dont il reste encore plusieurs vestiges, à travers les accessoires qu'on lui donna avec le temps, et selon les circonstances. Malheur aux prêtres du Thibet, si nos missionnaires, et sur-tout les Anglois, auxquels nous devons la découverte de cette contrée, viennent à les observer de près, et trouvent leur intérêt à détruire le talisman.

L'Inde, la Tartarie et la Chine servent de limites au Thibet, où se trouve la source des plus grands fleuves de l'Asie. Cette région, fort étendue et assez mal connue jusqu'à présent, est composée de quatre à cinq grandes souverainetés ou peuplades, dont le petit Thibet est la moins considérable. Le royaume de Boutan est un pays montagneux, pittoresque et difficile à parcourir. Le Gange, si révéré, y prend naissance. Les habitans ne sont encore qu'à demi-civilisés. Toutes leurs richesses consistent en laines.

Le sol du grand Thibet, ou royaume de Lassa, est âpre comme sa température. Le teint des habitans est plus vif que celui de leurs voisins de Boutan ; mais leur complexion est moins forte : ils paroissent aussi beaucoup moins sauvages. Les paysans y sont habillés d'étoffes gros-

sières de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes, et doublées d'étoffes communes. Les gens du haut parage font leurs tuniques d'étoffes européennes, ou de soie de la Chine, qu'ils doublent des fourrures les plus précieuses de la Sibérie. Un chapeau conique couvre leur tête; et à leurs pieds, sont des bottes légères. Quelques-uns sont couverts de fourrures en tout temps, et de la tête aux pieds. L'usage de la toile y est inconnu. L'habillement des Lamas ressemble, dit-on, beaucoup à celui des Apôtres. Les prêtres portent aussi des espèces de chapelets; eux exceptés, tout le monde se pare avec des pendans d'oreilles.

Excepté à Lahassa, la première ville, ou la seule digne de ce nom, et dans laquelle se fait un grand commerce avec la Chine et la Russie; dans les autres bourgades, on s'occupe d'agriculture. Une des branches assez considérable du négoce au Thibet, consiste en queues de vache, quadrupède qui diffère, sur-tout en cela, de nos vaches d'Europe. Cette queue est longue, large et garnie de poils, formant une espèce de houppe, mais beaucoup plus fins et plus lustrés que ceux de jument. Ces queues se vendent fort cher, montées sur un manche d'argent; on s'en sert comme de *chasse-mouche* dans l'Inde ou en Perse : un homme de quelque

distinction, chez lui ou hors de sa maison, est toujours accompagné de deux esclaves munis de chasse-mouches, à ses côtés.

La laine est le plus grand objet de commerce. On en fabrique le *shaul*, ouvrage en laine le plus fin connu; depuis long-temps il est très-recherché dans l'Orient; et aujourd'hui, il est fort connu en Europe. Les *shauls* viennent de Kashmir; et on les manufacture avec la dépouille d'un mouton de Thibet, de petite espèce, mais dont la queue est fort large. Aucune laine ne surpasse cette toison en finesse et en longueur.

Il existe au Thibet un usage qui nous paroîtra bien étrange, mais que justifient les heureux effets qui en résultent. Il n'est pas rare d'y voir les frères d'une même famille, ne posséder qu'une seule femme à eux tous. Le prix qu'on attache aux liens du sang, a fait imaginer cette coutume, la désunion des frères étant souvent l'ouvrage des belles-sœurs, rarement d'accord entr'elles. On assure que la paix et l'harmonie règnent au sein des familles.

Les funérailles, au Thibet, s'écartent encore des usages presqu'universellement reçus. On porte le cadavre sur le sommet glacé d'une montagne voisine, et on l'y laisse exposé à l'air

et à la voracité des oiseaux de proie ou des bêtes fauves. Quelque bon Thibétain, pour trouver grace un jour devant son Dieu, établit sa demeure dans les environs, et se consacre à rendre les derniers devoirs aux morts, en rassemblant leurs ossemens épars, et en tâchant de completter les différentes pièces du squelette, qu'il met à l'abri, sous un petit monument de pierres.

Topa est la seule ville du pays des *Si-Fans*. Cette peuplade n'est pas opulente ; mais ses mœurs simples la dispense de l'être. Le chef est toujours le plus ancien de la plus ancienne des familles. Ses sujets lui accordent la dixme de leurs biens, pour fournir à l'entretien de sa cour. Les Si-Fans élèvent beaucoup de troupeaux. Ils sont habillés comme les Eluths, peuple soumis au grand Thibet. Les femmes partagent leur chevelure en tresses, ornées de petits miroirs, et flottantes sur les épaules.

La Chine les tient dans une sorte de dépendance ; mais ce n'est pas avec la force qu'on obtient le tribut qu'ils se sont engagés à payer volontairement. Ils ont des montagnes inaccessibles, par les neiges qui les couvrent toute l'année ; c'est-là qu'ils se réfugient, à la pre-

mière menace qu'on leur fait ; et là, ils braveroient l'univers entier armé contre eux.

On pourroit en dire autant des Taykis, au pays de Khokhonor.

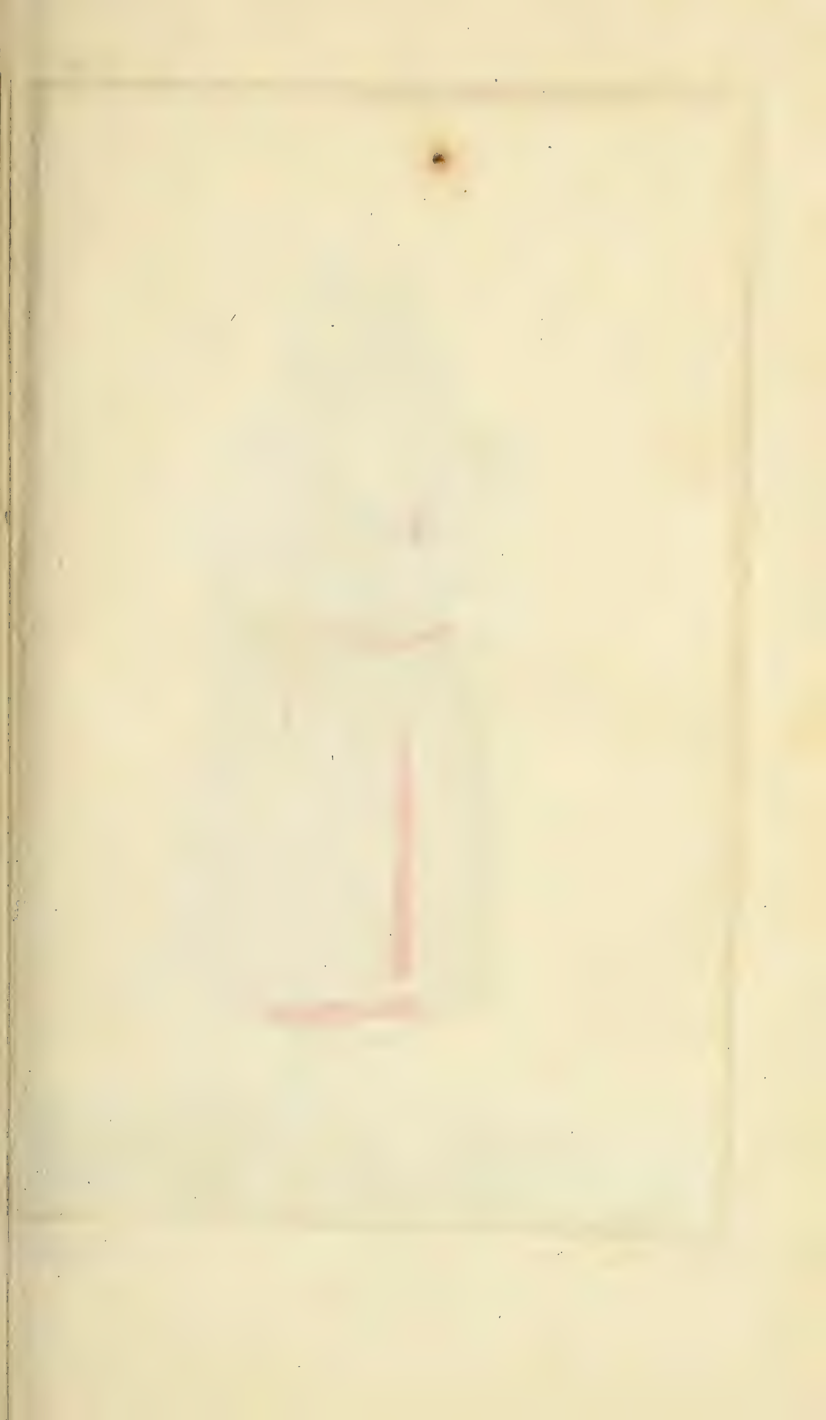
Fin de la notice sur les mœurs et coutumes du Thibet.





J. G. de S. Sauveur inv.

Kabardinien.





J. G. de S. Sauveur inv.

Kabardinienne.

6

60

MŒURS

ET COUTUMES

DES KABARDINIENS,

OU

CIRCASSIENS.

Le Caucase, célèbre dans la mythologie par le supplice de Prométhée, étoit une montagne que les Anciens croyoient la plus haute de toutes. Les Schytes qui l'habitoient jadis passoient pour de savans astronomes; si l'on en croit Strabon, c'étoient même des philosophes, puisqu'ils avoient la coutume de s'habiller de deuil à la naissance de leurs enfans, et de ne se réjouir qu'à leur trépas. Valère Maxime voit beaucoup de sagesse dans cet usage.

Cette chaîne de montagnes, qui a toujours été connue sous le nom de Mont-Caucase, et qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, située entre la Perse et la Russie,

et l'un des points de la terre les plus fertiles, est aussi le théâtre qui a subi le plus de révolutions. Les Tartares en sont aujourd'hui les maîtres, mélangés avec quantité d'autres peuplades qui leur sont soumises. Cette diversité de nations réfugiées de gré ou de force dans cette contrée, telles que les Grecs et les Génois, les fières Moraves et les Persans, a fait du Mont Caucase une espèce de Tour de Babel, ou règne la plus grande confusion dans les langues ainsi que dans les usages civils et religieux; ensorte que les habitans, tous d'origine différente, s'entendent à peine et se concilient difficilement, quoique vivant les uns près des autres. Avec le temps le Tartare a dominé sur l'esprit de ces peuplades, mais moins sur les habitans de la Géorgie et des deux Kabardies.

Les Kabardiens, plus connus des Européens sous le nom de Circassiens, occupent le dos septentrional du Caucase, et sont répandus en petit nombre sur les rives inférieures du fleuve Kouban. Au seizième siècle, un Tzar de Russie les soumit à son sceptre, sous le prétexte de les convertir au christianisme; mais quelque tems après un Kan de la Crimée les rangea de son parti, et leur imposa même un tribut, qui consistoit en un cheval, une cuirasse et une jeune fille, au choix du commissaire envoyé par le

prince une fois l'an. Le commissaire s'émancipa tellement dans l'examen des Kabardiennes, qu'il révolta toute la nation, et en fut massacré en 1708. On voulut avoir raison de cet attentat; mais les Kabardiens se mirent prudemment à l'abri sous la protection de la cour Ottomane, sans toutefois en dépendre.

Les femmes, en Circassie, mènent une vie plus douce que dans les autres cantons du Caucase; elles sont traitées avec beaucoup de ménagemens; et peut-être en sont-elles moins redevables à leur beauté et à leur agréable humeur, qu'aux spéculations lucratives dont elles sont l'objet. Leurs charmes naturels et les graces recherchées dont elles les accompagnent, leur ont mérité une juste célébrité; ensorte que les harems des amateurs orientaux ne peuvent s'en passer, quelque dispendieuse qu'en puisse être l'acquisition Les femmes aux cheveux roux ont toujours le pas sur les autres; celles qui ne sont que blondes ont grand soin de réparer cette imperfection; en se couvrant d'une pommade et d'une poudre rouge. Les Kabardiennes ne sont pas seulement belles; aux dons de la nature elles ajoutent ordinairement tous les raffinemens de l'art le plus perfectionné. La vivacité, la souplesse, l'aisance caractérisent leurs mouvemens.

Toute leur existence est consacrée à imaginer et à mettre en œuvre mille moyens de plaire, secondées d'ailleurs par la douceur du climat, et aiguillonnées par les besoins renaissans d'un tempérament tout à-fait analogue au climat. De tous les habitans du Caucase, les Kabardiens sont les mieux logés, les plus industrieux, les plus propres. Ils ont des demeures fixes, entretenues avec soin et très-commodes. Chaque village n'a pas moins de vingt maisons ni plus de cinquante, au centre desquelles s'élève une tour pour y mettre en sûreté les femmes et les enfans en cas de surprise. Ils n'ont point de villes. Les châteaux de la noblesse sont pour la plûpart de bois, comme les cabanes des particuliers; mais ils sont plus considérables et un peu mieux fortifiés. Ils ont l'esprit moins remuant que les voisins qui les entourent, et sont amis de la paix. Peu attachés à leurs maîtres ou à leurs protecteurs, ils passent indifféremment sous la puissance du plus fort. C'est peut-être le parti le plus sage, quand on est le plus foible. La dîme en nature est le seul impôt qu'ils paient à leur chef, qui quelquefois ne s'en contente pas, et exige jusqu'au quart de leurs biens. La justice se rend prévôtalement, à la manière des Turcs; et l'examen de la faute ne précède pas toujours le châtiment trop souvent arbitraire.

arbitraire. L'extrême célérité dans l'instruction d'un procès, est par fois plus funeste que l'extrême lenteur.

Ils s'adonnent ordinairement à l'agriculture, et prennent soin de leurs troupeaux. Ils élèvent aussi des chevaux qui valent ceux de l'Arabie, et d'une telle docilité, qu'ils plient les genoux quand le cavalier veut monter ou descendre.

Leur commerce se fait par échange et consiste dans les productions du sol. Ils fabriquent des poignards renommés pour leur trempe et leur forme angulaire qui les rend plus meurtriers ; ils en font d'un acier arsenical dont les blessures sont mortelles.

Il est des marchés publics, où les jeunes Circassiennes, exposées en vente dans l'attitude la plus propre à leur faire trouver des acquéreurs, passent des mains de leurs parens dans celles des Arméniens, pour être revendues dans les sérails. Une Circassienne jeune et belle, et sur-tout bien rousse, rapporte à son vendeur jusqu'à 7000 piastres, monnoie de Turquie, (environ 17000 de France). L'amour paternel ne tient pas contre de pareilles sommes, surtout dans une contrée où il est d'usage d'acheter celles qu'on veut épouser. Il paroît juste au mari qui a payé sa femme souvent assez cher,

de se rembourser en vendant encore plus cher ses enfans. Les rapports exagérés des voyageurs ont été confirmés par les observations que des philosophes ont été faire sur les lieux.

Les Kabardiens sont polygames. Cependant, ils mettent une telle distinction entre la première femme qu'ils épousent et les autres, que celles-ci doivent être plutôt regardées comme autant de concubines propres à favoriser leurs vues mercantiles. Comme ailleurs, les maris donnent le nom de dot au prix que leur coûte leur fiancée. On marchande long-temps; la somme est fixée avec la plus grande précision, et l'on convient des termes pour s'en acquitter. C'est une vraie banque; et les Orientaux sont d'aussi bons agioteurs que les Occidentaux. Mais il arrive aussi que les Kabardiens et les Géorgiens pauvres s'en dédommagent en se montrant adroits, et enlèvent de force ou par ruse, la proie qu'ils ne peuvent acheter. Le vol des bestiaux et des jolies filles est très-commun dans ce pays ; il n'entraîne pas l'infamie à sa suite. Le ravisseur se fait gloire du succès, mais il doit s'attendre aux représailles.

Comme on voit, ce ne sont pas là les mœurs patriarchales qui florissoient jadis dans les belles contrées de l'Asie. Le despotisme a tout perverti. Du moment que d'heureux brigands purent

tout payer, leurs esclaves, pour vivre, furent obligés de tout vendre. Tout fut mis à prix; les dons les plus rares de la nature devinrent les objets ordinaires d'un vil trafic; l'homme riche ne vit dans l'homme pauvre qu'une denrée au plus offrant. Cette révolution inouie devint bientôt générale, et passa jusques dans les climats, dont la douce température n'excusoit pas de tels excès.

La religion des Kabardins ou Kabardiniens ne consiste qu'en pratiques superstitieuses, mêlange informe de paganisme, de mahométisme et même de christianisme. Ils donnent à Dieu le nom de *Daïla*, au lieu de celui de *Alla*, en usage chez les Tartares. Ils ont parmi eux un *homme pur*, espèce d'hermite qui habite un vieux temple de pierre; il vit dans le célibat, jouit d'une grande considération, et paroît avoir de la piété pour tout le reste de la nation, qui n'en montre guère.

Un Kabardien, bien habillé, porte du linge fin, de larges hauts-de-chausses, des bottes de maroquin, un habit de dessous, long, attaché par une ceinture, et fait d'une étoffe de soie; un long habit de dessus, de drap fin ou de soie, avec des manches ouvertes et repliées sur le dos. Il se laisse croître une grande moustache, et se rase la tête, qu'il couvre d'une calotte de

quelque riche étoffe. Par-dessus, il se coëffe d'un bonnet aplati, ample par le haut, et serré par les bords. Rarement les Kabardins sortent sans être armés d'un sabre qu'ils portent à un ceinturon, et d'un poignard moitié caché dans une ceinture. Quand ils sont sous les armes, ils mettent la cotte de mailles, et font usage de l'arc, de la hallebarde et du fusil.

Le costume des Circassiennes tient un peu des modes d'Europe et d'Arménie; il consiste en une chemise, un haut-de-chausse, une veste, une robe à manches ou sans manches. En hiver, les Kabardiennes se couvrent d'une pelisse qui descend jusqu'aux pieds. Elles font usage de boucles d'oreilles et de colliers, mais sur-tout d'un tastar ou voile à la Tartare, qui retombe sur leur visage quand elles sortent en public. Du reste, en Circassie comme ailleurs, l'inégalité de fortune met beaucoup de diversité dans les habillemens. Mais l'amour de la parure y est de tous les états, comme de tous les pays.

Fin des mœurs et coutumes des Kabardiniens ou Circassiens.



Cavalier arabe d'Yemen.

MOEURS

ET COUTUMES

DES ARABES ERRANS.

C'EST dans les déserts de l'Arabie qu'il faut se transporter, pour prendre une idée assez juste du point d'où les hommes sont partis pour arriver, à travers mille révolutions, au degré de servitude dans laquelle ils gémissent presqu'en tous les lieux.

Les vrais Arabes, les Arabes errans, peuvent encore de nos jours être regardés comme un peuple primitif. On retrouve parmi eux presque tous les mêmes usages, qui nous font regretter le temps où florissoient Abraham et Ismaël, leurs premiers ancêtres, et les générations qui ont succédé au règne patriarchal. Les Arabes, distingués sous le nom de Bédouins, sont pauvres, mais libres. Ce ne sont point, comme se l'imaginent des gens mal informés, des pirates de terre, préférant la rapine au travail, et le désordre de l'indépendance à une sage subordination. Propriétaires d'une contrée qu'on pour-

roit comparer à une mer de sable, ils se croient le droit de lever une espèce de péage sur les caravanes qui traversent leurs déserts.

Guidés par l'instinct de la nature, ils ne se sentent pas coupables du vol qu'on leur reproche, en exigeant d'un voyageur riche ce qu'il devroit offrir de lui-même, et partager avec ses frères. La manière dont ils en agissent dans ces sortes d'expéditions, semble les justifier.

Les Arabes du Désert, divisés par familles, ne se réunissent en tribus, que quand il faut opposer à l'ennemi plus de résistance. Ils regardent avec pitié nos villes, dont nous sommes si fiers; ils ne conçoivent pas comment nous avons pu nous donner tant de peine pour être logés si mal : ils ne forment pas même de villages. Des tentes leur paroissent suffisantes et plus convenables à des êtres dont la nature est si fragile, et l'existence si courte. Ils naissent tout-à-la-fois pasteurs et soldats : ces deux professions se touchent de plus près qu'on ne pense; n'ont-ils pas leur vie à pourvoir et leur liberté à défendre?

Leur existence agreste et solitaire a perfectionné leurs sens, au point qu'à la seule inspection de la surface du sol, ils indiquent les sources qui en arrosent l'intérieur. Ils reconnoissent à l'odorat le chameau qu'ils ont perdu,

et qui se trouve mêlé au milieu d'un nombreux troupeau de ces quadrupèdes. Ils ne sauroient respirer que dans un air épuré et libre. Leur constitution physique est telle, qu'ils peuvent voir plusieurs soleils sans prendre d'alimens.

Les familles Arabes, outre leurs patriarches ou chefs particuliers, en reconnoissent un placé à la tête de chaque tribu, et un autre encore au-dessus, qui veille à plusieurs tribus réunies. Mais chaque famille n'obéit que tant qu'il lui plaît, et ne se rend tributaire que d'autant qu'elle le juge à propos. L'estime ou l'amitié est le seul lien de cette confédération, à laquelle on se réserve le droit de se soustraire. La famille du chef n'a de prétention au rang suprême, que dans le cas où elle auroit des sujets dignes d'y aspirer.

Les tribus qui font le commerce, sont les moins indépendantes. L'amour de la liberté se concilie difficilement avec celui du gain. Il faut opter. La liberté n'admet point d'alliage; jalouse d'un culte exclusif, elle ne souffre point d'accommodement. Cependant, l'empire du Croissant n'a qu'une souveraineté précaire sur les Arabes voisins de Bagdad, Damas et autres villes. Ils n'ont jamais voulu se soumettre à un gouverneur Turc. Et on ne vient à bout d'eux, qu'en semant la discorde parmi leurs *Schechs*,

au moyen des queues de cheval et des titres de Pachâs distribués à propos. Leurs guerres ne sont que des escarmouches réitérées assez souvent, mais peu cruelles. Toute rixe particulière cesse ou du moins reste suspendue, quand l'ennemi commun menace quelques tribus, ou quand il s'agit de lever une contribution sur une caravane importante. Les Turcs rançonnés sur la route, crient à l'injustice; comme si la nature avoit fait naître les Arabes esclaves du Croissant: et quand ils le peuvent, ils les traitent en sujets révoltés. Mais les descendans d'Ismaël, presque toujours vainqueurs de soldats énervés par le luxe et la mollesse, s'en font respecter, en les assujettissant à une espèce de redevance annuelle, bien plus positive que des prétentions orgueilleuses et mal appuyées.

Ce n'est pas la soif de l'or et des richesses qui pousse les Arabes à ces extrémités. L'usage qu'ils font de leur butin, prouve qu'ils en dédaignent la valeur. Propriétaires de sables qui se refusent à toute culture, ils céderoient les plus précieuses dépouilles enlevées aux ennemis, pour des denrées de première nécessité, plus habiles à faire des prises qu'à en tirer parti. Simple et loyal dans ses échanges, un Bédouin troque volontiers une bourse de perles contre un panier de fruits. Il n'a besoin que d'être couvert et nourri. Il n'es-

time les différens objets qu'en raison de leur utilité; jamais l'opinion n'en fait varier le prix à ses yeux.

Un voyageur tombé entre les mains des Arabes errans, n'a rien à craindre de sinistre de leur part, s'il ne cherche pas à leur en imposer. Il se fait alors une espèce de partage de famille. Jamais il n'est renvoyé nu et à jeun. On le traite comme un frère aisé, à qui un frère pauvre croit pouvoir s'adresser pour en obtenir le superflu. Il est juste que celui qui n'a pas assez, exige quelque chose de celui qui a de trop. C'est une sorte de contrat tacite; mais jamais on ne passe outre. Quand le voyageur a satisfait à cette dette d'honneur, on lui rend tous les devoirs de l'hospitalité; ou bien, on le met à l'abri de payer une seconde fois, en rencontrant une seconde tribu. En conséquence, on lui donne une sauve-garde pour suivre sa route. Ces procédés n'annoncent pas, ce semble, des voleurs de profession, de lâches bandits, qui font le mal pour mal faire. Les Arabes ont même la délicatesse de ne point porter la main sur le voyageur; seulement ils lui refusent le passage, jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé lui-même.

On lui laisse ses papiers de famille et autres effets semblables. Mais il faut que cette entrevue se passe amicalement. Malheur à celui qui

se trouveroit muni d'armes à feu. Cette précaution injurieuse lui attireroit quelques mauvais traitemens.

Une particularité touchante qui a eu lieu en pareil cas, et que nous tenons d'un Arabe élevé en Angleterre, c'est que le voyageur à qui on donne pour guide un enfant ou une jeune fille, n'a plus rien à craindre, même en traversant le domaine des ennemis de la tribu de cet enfant. L'enfance est sacrée parmi eux. La caravane la plus riche, qui auroit pu obtenir un enfant pour conducteur, sortiroit du désert saine, sauve et intacte.

Les tribus Arabes sont distinguées les unes des autres par le nom de la famille du Schef ou Chech. Chacune d'elles domine une étendue de désert plus ou moins vaste. Il y en a qui sont seigneurs suzerains de plusieurs villages habités par des paysans. Ceux-ci passent, quand ils veulent, sous d'autres maîtres. Les esclaves seuls, pris ou achetés, ne peuvent quitter leurs patrons. Les uns et les autres s'adonnent à la culture des terres, quand le sol leur offre quelques ressources; ou sont chargés du détail des troupeaux. Les Arabes dont ils dépendent, toujours errans, se fixent quelquefois, pendant l'hiver, sous le feurre des hameaux; mais l'été, ils habitent constamment leurs tentes.

La tribu *Montefick* dispute aux autres la prééminence, quant à l'ancienneté. Elle existoit déjà du temps de Mahomet, et se vante de n'avoir pas été inutile à ce législateur pour consolider les bases de la religion musulmane : ces prétentions peuvent être fondées, et ne devroient pas leur faire dédaigner la vie pastorale et agricole, et s'en décharger sur les tribus inférieures. Leur prophète commença par être conducteur de chameaux ; et le premier de leurs ancêtres ne trouvoit pas d'occupation plus convenable à l'homme, que le soin des troupeaux et la culture des terres. Si les Arabes sont jaloux de maintenir long-temps encore leur indépendance originelle, qu'ils restent agriculteurs et bergers. La lance d'une main et la houlette de l'autre, ils se feront craindre assez de leurs voisins, énervés par le luxe asiatique. Malheureusement il n'y a presque plus que les tribus pauvres et trop peu nombreuses pour attaquer les caravanes importantes, telles que les *Moœdan*, qui, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, élèvent encore des buffles et des vaches, et s'adonnent à l'amélioration des terres arrosées par ces deux grands fleuves, si célèbres dans des temps plus heureux.

Les vastes déserts de la province de *Nedsjed*, renferment plusieurs tribus Arabes, parmi les-

quelles existe encore celle qui fut jadis fameuse, sous le nom de *Benitemim*, du temps du calife *Abu-Bekr*. Elle dut ce moment de célébrité à la prophétesse *Sedsjai;* car, dans toutes les sectes, les femmes ont toujours joué un rôle.

Les Arabes errans de Syrie et de la Palestine, vivent du louage de leurs mulets et de leurs chameaux, et restituent fidèlement les objets dont on leur confie le transport. Mais on dit qu'ils n'aiment pas les voyageurs en froc, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de les maltraiter sur la route. On ne sait trop d'où peut venir cette antipathie. On prétend qu'ils ne font que se venger, avec le bâton, des coups de langue que chaque religieux charitable se croit, en conscience, obligé de leur prodiguer, pour donner quelque relief au pélerinage de la Terre-Sainte, qui éprouve, depuis quelque temps, une sorte de langueur parmi le peuple chrétien, devenu assez indifférent. Mais le moyen sûr de faire le voyage de Jérusalem, sans courir de risque, consiste à confier son bagage aux Bédouins, après toutefois s'être acquitté envers eux, d'un droit de péage qui n'est pas excessif; et à ne point hanter sur la route les bons Franciscains, puisqu'ils sont devenus suspects, et qu'on le devient en leur compagnie.

On trouve des Arabes errans et libres dans

les déserts du *Mont-Sinaï*. Cette contrée, qui leur est soumise, s'appelle encore aujourd'hui *Tour-Sina*.

Le costume d'un Arrabe errant est peut-être l'un des plus nobles et des plus simples ; il consiste en une draperie ample, à laquelle on peut donner les formes les plus pittoresques.

La langue arabe est l'une des plus anciennes et des plus fécondes en dialectes ; le langage le plus pur est celui qu'on parle comme on écrit le Coran. Voici quelques mots de l'idiôme des Arabes errans de Syrie.

Ja ! Belaman ! . . . . . *Cri d'admiration.*
Ajemmel . . . . *Chameau.*
Hosan. . . . . *Cheval.*
Mara . . . . *Femme.*
Ja-Bint . . . . *Fille.*
Karamœ . . . . *Honneur.*
Valad . . . . *Jeune homme.*
J-gauvis . . . . *Il s'est marié.*
Sarcha . . . . *Poulette.*
Lœben . . . . *Lait.*
Kamh . . . . *Froment.*
Chamr . . . . *Vin.*
Kahuœ . . . . *Café.*

Fin des mœurs et coutumes des Arabes errans.

MOEURS

ET COUTUMES

DES ARABES SÉDENTAIRES.

L'ARABIE, grande péninsule d'Asie, n'a pas encore été ce qu'elle auroit pu devenir, si ses habitans, en plus grand nombre, mais sur-tout plus laborieux et mieux éclairés, eussent répondu davantage aux avances que la nature a faites pour leur bien-être. Dans les provinces les moins favorables, on rencontre de grandes étendues de sol qui n'attendent que des bras exercés, pour faire germer l'abondance. Le climat n'y est pas égal, mais il y est supportable par-tout, et ne contrarieroit pas les améliorations de l'agriculture. Les préjugés religieux et politiques y ont prévalu, comme ailleurs, sur la saine raison. Les Arabes reconnoissent parmi eux beaucoup de noblesse; et cette classe distinguée du reste de la nation, ne lui donne pas l'exemple du travail et de l'industrie. La religion de Mahomet fit beaucoup de mal, sans doute : la parenté du prophète ne fait pas moins de tort, en autorisant quantité de maisons



Bagnan de Moka.

alliées à la sienne, de s'en prévaloir, pour renoncer aux mœurs patriarchales, si long-temps florissantes dans cette partie du globe.

Les différentes sectes dont le Mahométisme pullule, sont encore autant d'obstacles au bien-être et à la perfectibilité des Arabes. Le culte des Arabes n'est pas une loi de paix, quoique le Coran ait beaucoup emprunté à l'Evangile : il faut leur rendre pourtant cette justice; s'ils se traitent entr'eux d'infidèles, selon la diversité des croyances, les *Sunnites* et les *Schiites*, les *Zéïdites* et les *Beiâsis*, en se qualifiant réciproquement d'hérétiques, n'ont jamais allumé de bûchers, en conséquence. Ils se contentent de se mépriser et de se fuir ; le zèle religieux n'a jamais été plus loin. Ils ne cherchent pas non plus à se débaucher les uns les autres, et à faire des prosélites parmi les étrangers. *Compelle eos intrare*, n'est ni dans leurs principes, ni dans leur caractère ; ils sont même tolérans, et souffrent volontiers parmi eux des chrétiens et leurs églises, des juifs et leurs synagogues.

L'éducation arabe est grave et austère. Le peu de communication publique des deux sexes, paroît en être la cause principale. Cependant ils sont sociables, et plus sûrs dans le commerce qu'on ne le croit, d'après l'opinion. Lents à

entrer dans une querelle, ils la soutiennent avec chaleur; et la terminent vîte, si on y met du sang-froid.

Ainsi que tous les Orientaux, ils se montrent toujours jaloux des prémices en fait de mariage, et sont encore assez crédules pour s'en tenir à de certaines preuves extérieures de virginité.

Le chapitre des ablutions est plus long dans la Religion mahométane, que dans tout autre code sacré. Le législateur Arabe crut devoir ériger en vertu la propreté, dans un climat où le défaut de soins exposeroit à mille inconvéniens. Les femmes, sur-tout, y sont soumises à des réglemens qui paroîtroient peut-être injurieux et sévères, si la santé n'y étoit intéressée, au milieu des germes de corruption dont l'atmosphère est continuellement chargée.

La nation est hospitalière. Dans une région mal habitée, les voyageurs, peu fréquens, excitent de l'intérêt en raison des hasards malencontreux, à la merci desquels ils se trouvent.

Mahomet, dans le Coran, recommande beaucoup cette vertu; mais bien avant lui, les Arabes la pratiquoient déjà dans toute sa ferveur : ils auroient su mauvais gré à leur législateur, s'il l'eût passée sous silence dans son code.

En

En effet, de temps immémorial, chaque maison dans toute l'Arabie, est un asyle sûr à l'usage de tous ceux qui se trouvent dans le cas de s'en servir; la différence de nation, la diversité de culte n'excluent personne. Un Arabe, à table, ne peut voir passer un étranger, quel qu'il soit, sans le prier de s'asseoir à ses côtés. Le Bédouin pauvre, qni n'a que du pain et des dattes, rompt son pain et partage ses dattes avec celui qu'il invite de bon cœur; s'y refuser, l'affligeroit beaucoup.

Cette hospitalité, peut-être, dégénère en ostentation. Ceux qui l'exercent ne s'en montrent peut être tant jaloux, que par le sentiment de leur supériorité. Les Arabes qui se prétendent descendre d'Abraham en droite ligne, et qui se regardent comme les fils aînés de Dieu, pour soutenir cette petite vanité nationale, en agissent à l'égard des autres hommes, comme avec des cadets de famille à qui ils font les parts. Quel que soit leur motif, il est respectable, puisqu'il produit d'aussi bons effets. Il est doux de pouvoir, dans toutes les occasions, compter sur un homme, du moment qu'on a pris place à sa table; car l'hospitalité est une sauve-garde que respectent même les ennemis entr'eux. C'est une barrière sacrée pour les brigands les plus déterminés. L'histoire des Arabes est pleine de

traits qui donnent la plus haute idée du cœur hospitalier des Orientaux. Des historiens racontent qu'il est plus d'un canton où chaque maître de maison, à l'heure de se mettre à table, fait appeller tous ceux qu'on apperçoit de loin, et dont le couvert est toujours mis d'avance. Dans l'Yemen (l'Arabie heureuse), il est des hospices où l'on héberge, pendant trois jours, tous ceux qui s'y présentent. Pourquoi nous faut-il ajouter, si nous voulons être fidèles à notre caractère vérace, que l'hospitalité, qui caractérisoit jadis toute la nation Arabe, se refroidit beaucoup parmi les tribus sédentaires? Il faut sortir des villes; et loin d'elles, aller sous les tentes du Désert, pour retrouver encore dans toute sa simplicité primitive, cette vertu domestique, qui feroit du monde entier, un peuple de frères. Même dans l'Arabie heureuse, on paroît avoir oublié que les hommes sont appellés à la même succession, et que la nature ne dresse qu'une seule table pour tous ses enfans.

Les Arabes, sur-tout ceux des villes de l'Yemen, observent entr'eux de certaines règles de civilité. Jusques au milieu des déserts, les voyageurs, tous polis, se saluent en se baisant les mains ou les doigts, et s'adressent réciproquement des vœux de paix et de santé.

L'étiquette entre les *gens comme il faut,* consiste à se toucher les joues, quand ils se visitent ou se rencontrent. Les femmes, qui chez les Occidentaux, exigent et obtiennent une sorte de culte, nous rendent bien la pareille chez les Orientaux. En Arabie, elles nous baisent les pieds avec le même respect que nous leur baisons les mains en France. Un homme, en Arabie, compromettroit sa dignité, s'il saluoit une femme. Sur une grande route, les femmes descendent de leurs chameaux, et cheminent à pied, jusqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue les hommes qu'elles rencontrent.

De l'eau et du pain de millet au lait de chameau, telle est la nourriture quotidienne des Arabes en général. Les gens aisés se sustentent un peu mieux. On mange peu de viande, aliment putride sous un climat chaud. On s'assied à terre pour prendre ses repas, autour d'une nappe étendue sur le tapis de l'appartement. L'usage du couteau, de la fourchette et de la cuiller n'est pas connu en Arabie. Les doigts en font l'office avec beaucoup d'adresse, et sur-tout avec beaucoup de propreté. D'ailleurs, des mets tels que du pain dans du lait et du riz, ou des légumes sur du pain, n'exigent pas les talens consommés d'un écuyer tranchant. On n'est pas long-temps à table; un grand verre

d'eau et du caffé, tiennent lieu ordinairement de dessert. Les prières avant et après les repas, sont courtes, mais ferventes. Les Orientaux sont nés religieux, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il ne font rien, absolument rien, sans s'être recommandés au Dieu de Mahomet et à l'intercession du Prophète. Les époux même commencent toujours par-là leurs sacrifices à l'hymen, et les terminent par des actions de grace. Ils se reprocheroient leurs plaisirs, et se regarderoient comme des ingrats, s'ils s'abstenoient des devoirs de la reconnoissance dans les instans de leur vie, marqués par le plus grand des bienfaits de la nature.

La polygamie fut permise aux Arabes, par Mahomet qui, en cela, ne consulta peut-être que ses besoins et ses forces. Mais les Orientaux ne profitent point de ce privilége aussi souvent que pourroient le croire ceux qui, dans d'autres climats, sont condamnés par leur loi, à ne posséder qu'une femme à la fois. D'ailleurs, les bons Musulmans ne se trouveroient pas toujours en état de remplir les conditions prescrites par le Coran, au mari de plusieurs épouses. La loi lui enjoint très-expressément d'avoir un soin égal de toutes les compagnes qu'il se donne, et de s'acquitter envers chacune d'elles, de tous les devoirs auxquels il seroit tenu vis-à-vis d'une seule femme.

La répudiation est une suite de la polygamie. Si dans les contrées où l'on ne se charge que d'une femme, le divorce est tacitement invoqué, il seroit par trop dur de n'avoir pas cette ressource dans les pays où l'on mène de front plusieurs hymenées. Cependant les Arabes sont assez raisonnables sur ce point, et ne profitent du bénéfice de la loi, que quand ils ont des motifs graves, soit pour multiplier leurs compagnes, soit pour s'en séparer. La nature est toujours plus sage que la loi. Il n'y a que les individus titrés et riches, qui prennent au mot le texte du Coran; ils épousent par caprice, et répudient par dégoût.

Moïse et Mahomet ont défendu la castration des hommes et même des animaux; et cependant il y a des eunuques. Mais on mutile moins d'hommes en Arabie que dans l'Italie. Ce luxe révoltant a lieu encore, malgré les lumières de la raison et de la philosophie. Une circonstance non moins étrange, c'est que les malheureux privés de leur sexe, entretiennent un harem. Des femmes esclaves sont condamnées à leurs plaisirs.

Les études, jadis si protégées par les princes Arabes, si florissantes parmi leurs sujets, sont beaucoup déchues et fort négligées. Chaque fondation de mosquée entraîne ordinairement

avec elle l'entretien d'une école. Ce n'est pas la pénétration et l'esprit qui manquent aux jeunes gens. Mais point de bonne éducation, point d'instruction solide, sans principes et sans un plan déterminé. Aujourd'hui quelques mauvais versificateurs rappellent encore dans les cafés, qu'autrefois l'Arabie produisoit de bons poètes. Les vers lyriques y sont toujours de mode. Ils cultivent aussi la prose oratoire ; et il n'est pas rare de rencontrer dans les lieux publics, des savans déclamant quelques lambeaux d'histoire ou de morale. Le gouvernement Turc, qui ne trouveroit pas son intérêt à laisser ouvrir les yeux du peuple soumis au Croissant, a toujours grand soin de fermer les cafés, où quelques politiques diserts rassemblent autour d'eux un groupe d'auditeurs un peu considérable. Et peut-être la conduite du ministère Ottoman marque-t-elle en cela beaucoup de prudence. Les Arabes sont ardens et susceptibles d'enthousiasme, que provoquent encore les fumées du moka. Un second Mahomet pourroit s'élever de nouveau, du milieu des oisifs qui fréquentent les cafés de l'Yemen, et faire rougir ses compatriotes de la stupeur dans laquelle ils végètent. De plus petites causes ont produit de plus grands effets. Mais cette révolution restera long-temps dans les espaces imaginaires, surtout tant que les Arabes se borneront à la lecture

du Coran, et aux rêveries de ses nombreux commentateurs.

Les Arabes n'ont conservé que leur goût pour l'astronomie, sans faire avancer d'un pas cette belle science, qu'on pourroit cependant cultiver avec succès, sous un ciel aussi constamment serein. Mais elle ne sert que comme d'introduction à l'astrologie. Les Orientaux, et en général tous les hommes mécontens du présent, se replient volontiers vers le passé, ou veulent anticiper sur l'avenir. Les sciences occultes sont accueillies du peuple avec d'autant plus d'empressement, qu'il y voit moins clair. Le cœur humain aime à nager dans le vague de l'espérance, sans boussole ni but; et les Derviches, ne sont pas gens à porter le flambeau de la raison au milieu des ténèbres qui les engraissent.

Les Arabes sont peut-être le peuple le plus sain de la terre; ils ont une médecine domestique et peu compliquée, mais suffisante à une nation sobre et propre.

Trois productions, par-dessus les autres, ont contribué à rendre l'Arabie célèbre; la manne, l'encens et le café; ces trois objets ne sont plus assez importans aujourd'hui pour soutenir sa réputation traditionnelle.

Le chameau, et sur-tout le cheval, sont les deux quadrupèdes dont les Arabes font le plus

de cas. La naissance d'un cheval arabe exige presqu'autant de précautions que celle de l'héritier d'un trône ; des témoins en garantissent la légitimité , sous les lois du serment ; et sa généalogie est soumise à des preuves rigoureuses.

Quant à l'historique du pays qu'habitent les Arabes sédentaires, leurs annales ne remontent guère au-delà de l'hégire. Il leur suffit de savoir ou de croire qu'ils descendent d'Abraham. Tout l'espace intermédiaire entre Ismaël et Mahomet, n'est qu'une lacune que peu d'entr'eux ont pris la peine de remplir.

Parmi les princes qui ont régné sur l'Yemen, il en est quelques-uns dont les Arabes bénissent la mémoire ; nous ne citerons qu'Ismaël Met-Wokkel-Allah, fils de Khassem, dit le Grand, qui fut Iman pendant 80 années, vers la fin du dix-septième siècle. Ce souverain, pendant ses loisirs, fabriquoit des bonnets, qu'il faisoit vendre, et ne consacroit à sa propre dépense que les deniers qu'il en retiroit, se faisant scrupule de s'appliquer les revenus publics. Un calife de Bagdad en agissoit de même, et s'entretenoit du travail de ses mains ; celui-ci faisoit des nattes et des tapis. Le sultan Mahmoud et Nour-ed-din, avoient, dit-on, cette respectable manie.

Le commerce et un bon port donnent à M*okha*

beaucoup d'avantages sur les autres villes de l'Yemen. C'est là que se font les principaux chargemens de cette fève arabique, dont l'Europe ne peut plus se passer. Les habitans de Mokha lui préféreroient sans doute une bonne source d'eau vive dont ils manquent.

Il se fait aussi une grande exportation de café dans la ville dite *Beit-el-Fakih*, c'est-à-dire, maison du savant ; car, ainsi que Mokha, cette petite cité doit son origine à un pélerinage fait au tombeau d'un bon Musulman.

Sana est la capitale de toute l'Arabie heureuse : on y rencontre beaucoup de mosquées, et ce qui est plus utile sans doute, quantité de caravanserais très-commodes pour les voyageurs.

Dorebat, petite ville bâtie au sommet d'une montagne, à onze lieues allemandes de Mokha, est connue et redoutée, à cause d'une prison taillée dans le roc. C'est la bastille des Arabes sédentaires. Leurs compatriotes errans s'applaudissent de n'avoir rien de semblable parmi eux, et préfèrent, en conséquence, les tentes de leurs Schechs, aux palais des Imans et des Dôlas.

Medem, autre petite ville, située au pays de Hamdân, reçoit au contraire les actions de grace des voyageurs qui y trouvent un beau caravanserai, pratiqué dans la roche.

C'est sur le territoire de la petite ville d'*Addên*, que croissent en abondance les meilleurs cafiers de la terre.

La seigneurie d'*Addên*, peu de chose en elle-même, est remarquable par le courage de ses habitans, et leur amour pour la liberté. Las de végéter sous la dépendance d'un Iman, ils convinrent un jour de s'assembler pour chasser son Dôla et ses gensd'armes ; ils arrêtèrent en-même temps de ne se laisser gouverner désormais que par un Schech élu parmi eux. Depuis 1740, époque de cette généreuse révolution, ils se sont maintenus libres, aimant mieux vivre pauvres et sur une continuelle défensive, que serfs et enrichis par le commerce de leur port, qui est très-bon. Par cette conduite généreuse, Aden, ville très-ancienne et célèbre dans l'Orient, acquiert de nouveaux droits au souvenir honorable de la postérité.

La principauté de Kaukebân a perdu de son étendue ; mais elle n'a point souffert qu'on empiétât sur son indépendance.

Le pays de Haschid et de Bekil renferme beaucoup d'anciennes familles, dont les chefs se sont confédérés pour mieux résister aux entreprises despotiques de l'Iman, dont ils se font craindre. Les habitans de ce canton sont tous aguerris et libres.

Près de la côte du golphe Arabique, est une horde campée sous des tentes, et qui diffère en plusieurs choses des autres habitans de l'Yemen. Le Coran n'a point pénétré jusqu'à eux. Ces espèces de Bédouins, à moitié policés, font gloire d'être stoïques. L'héroïsme, chez eux, ne consiste pas à verser beaucoup de sang, ou à porter la flamme en tous lieux, mais à ne point se laisser vaincre par la douleur. L'amour-propre national les a fait parvenir au même point où la philosophie éleva Epictète. Ces Arabes sont ignorans, pauvres, mais libres.

Les habitans du pays de Sahan ont une autre physionomie. Ils parlent l'Arabe presqu'aussi purement qu'il est écrit dans le Coran; et ce livre religieux n'a peut-être jamais été lu par eux. Ils vivent long-temps; préjugé en faveur de leurs mœurs : ils sont hospitaliers et voleurs; nous avons déjà expliqué comment ces deux qualifications ne s'excluent pas toujours dans les mêmes individus. Il faut qu'ils soient courageux et guerriers; car on rapporte que la famille de leur chef, réfugiée sur une montagne, fit lever le siège aux Turcs, après une résistance de sept années.

En 1764, la seigneurie de Nedsjerân étoit gouvernée par un Schech, qui réunissoit les principales qualités d'un homme d'état. Il se

montroit tout-à-la-fois guerrier habile et fin politique. Après avoir secoué le joug de l'Iman, il sut s'emparer de l'esprit de ses sujets, en ne leur parlant qu'au nom de la religion ; et il trouva peu d'incrédules. Un missionnaire armé est toujours persuasif.

Le grand pays de Dsjôf est peuplé de Bédouins errans, point du tout cruels, mais amis du plaisir. Leur occupation habituelle est de détrousser les passans ; en sorte que le Grand-Seigneur court souvent le risque de n'avoir que leur reste. Ils savent aussi chanter leurs victoires, et passent pour les meilleurs poètes actuels de l'Arabie.

Le vaste pays d'*Hadramaut* complette, avec l'Yemen, cette portion de l'Arabie qu'on surnomme Heureuse, et qui, en effet, pourroit justifier cette épithète, si ses habitans savoient tirer parti de leur sol natal.

Le meilleur encens que produit l'Arabie, se tire des environs de Dafâr, et se débite dans le port de cette ville de l'Hadramaut. Les Arabes ne verroient peut-être pas préférer l'encens des Indes au leur, s'ils prenoient le soin de le purifier avant de le mettre dans le commerce.

Les Européens sont tout étonnés de trouver à Keskin, autre ville de l'Hadramaut, toute l'urbanité françoise.

La cité d'Ainâd doit son origine et son commerce à la dévotion des Arabes pour le tombeau d'un certain personnage qu'ils nomment *Haud*, et qu'ils placent sans difficulté sur la même ligne avec Abraham et Noé.

Maskat est la ville la plus considérable et la plus commerçante du pays d'Oman. Depuis les dernières révolutions, on y observe une exacte police. La justice s'y rend mieux. Les citoyens y sont devenus plus modérés; et l'on y dort sans inquiétude dans une maison, dont les portes ne sont pas fermées. Les Banians n'y sont plus traités par les Musulmans, comme les Juifs le sont encore en Europe. On les croit tout-à-fait des hommes.

Les Arabes qui habitent le long du golfe Persique, sont presqu'aussi idolâtres de la liberté que leurs frères errans. Ils obéissent volontairement à des Schecs; mais ce rang n'est qu'honorifique. Celui qui s'en voit revêtu n'en retire aucun émolument, et n'a pas le privilège de vivre aux dépens de ceux qu'il commande. Il se trouve souvent obligé de faire lui-même le commerce, pour subvenir à l'entretien de sa maison. Il dépend plus de ses sujets, qu'ils ne dépendent de lui. Et c'est ainsi que les Arabes ont cru devoir en agir, pour concilier les devoirs de la subordination avec les droits de l'indépendance.

Les petites guerres (presque toutes religieuses), qui ont lieu si fréquemment entr'eux et les Persans, sont plutôt, pour les premiers, de salutaires exercices que des expéditions meurtrières et destructives. Quand l'ennemi est le plus fort, ils s'embarquent avec leur bagage portatif, et se réfugient dans quelques isles du golfe, abandonnant le continent où ils n'ont aucune perte à essuyer. On dit que les moeurs de ces Arabes tiennent beaucoup de celles des anciens Grecs, avant l'époque des arts et du luxe. Il ne leur manque qu'un Xenophon pour devenir peut-être aussi célèbres.

La tribu maritime, connue sous le nom de *Houle*, est sur-tout remarquable par son amour pour la liberté, idole à laquelle ils ont fait le sacrifice de leur commerce et de leur fortune. Elle n'existe que par la pêche. Chaque famille forme une petite république, qui n'a rien à demander à sa voisine, et qui n'en exige rien. Les travaux assidus de l'agriculture leur ont même paru incompatibles avec les soins de leur indépendance, dans une région si féconde en événemens. Amis de la paix, ils souffrent parmi eux des Juifs et des Banians, et tolèrent tout, excepté l'esclavage. Un peu plus d'harmonie entre ces diverses tribus, souvent ennemies, faute de s'entendre; un peu moins de fanatisme

religieux entre les sectes, qui les rendent étrangères les unes aux autres pour des opinions ; et cette partie du globe pourroit devenir un séjour très-agréable.

Il y a un peu plus d'abondance dans la province d'Hadsjar, et il s'y fait plus de commerce. La pêche des perles en est une branche considérable. Mais la récolte des dattes rapporte encore davantage, et ne met à la merci de personne ceux qui les cultivent. Les Turcs y sont maintenant vassaux ; jadis ils en étoient les despotes.

La province de Nedsjed est grande et fertile assez. On assure que c'est encore une coutume dans ce pays, de ne permettre à un jeune Arabe de prendre femme, qu'après s'être revêtu de la dépouille d'une bête fauve, tuée de sa main. Chez quelques tribus établies entre Damas et Basra, il existe un usage qui y a quelque rapport. On oblige les jeunes gens à laisser croître leur chevelure sur le sommet de la tête, jusqu'à ce qu'ils se soient distingués à la guerre, par quelque coup d'éclat.

Les villes de ce canton sont infestées d'une nouvelle secte religieuse, qui en a chassé la tranquillité. Les principes du réformateur ne sont cependant rien moins qu'incendiaires : il prétend qu'un Dieu seul doit être adoré, et

qu'il y a de l'idolâtrie à invoquer les noms de Moïse, de J. C. et de Mahomet. Il révoque en doute la révélation du Coran. Faire vœu d'assister les infortunés, si l'on échappe à tel ou tel péril, lui semble une lâcheté impie. Cet Arabe hérétique soutenoit cette doctrine par ses armes, vers l'an 1764. Son fils opprima ceux qu'il ne put convaincre.

Le grand Seigneur a des prétentions de souveraineté sur la célèbre province d'Hedsjas; mais les Arabes qui l'habitent ne le reconnoissent qu'autant qu'ils y trouvent leur avantage. Les caravanes de Constantinople n'y ont droit de passage, qu'en l'achetant par des présens fort chers, qu'exigent les prétendus sujets de la Porte. Djidda, résidence du Pacha, en est la capitale. Mais la Mekke et Médine ont bien un autre dégré d'intérêt pour les vrais croyans, les bons Musulmans. Nous n'entrerons point ici dans des détails qui nous conduiroient au-delà des bornes de cet ouvrage. D'ailleurs, qui n'a entendu parler de ces deux villes saintes? Nous remarquerons seulement jusqu'où l'esprit porte l'inconséquence. Comment se fait-il que les hommes ayent pu rapprocher deux personnages, tels qu'Abraham et Mahomet, et leur consacrer le même culte? Qu'y a-t-il de commun entre le patriarche de la Bible et le conquérant-législateur

gislateur du Coran ? Mais c'est en cela même que le prophète des Arabes montra du génie. Il ne mit sur le devant de la scène le père d'Ismaël, et ne se réserva en apparence le second rôle, que pour en venir avec plus de certitude et de rapidité au grand dénouement qu'il méditoit. Il connoissoit le cœur humain, et sur-tout celui de ses compatriotes.

Dans les montagnes de l'Hedsjâs, au district de Kheibar, est une tribu indépendante, de Juifs Arabes, qui n'ont aucune relation avec les hébraïsans de l'Arabie. Ils ont leur Schech particulier. Depuis onze siècles, ils attendent en paix qu'un nouveau Josué les remette en possession de l'héritage de leurs pères, dans lequel ils végètent comme des étrangers suspects.

L'habillement des Arabes est en général long et ample; mais le costume souffre des variantes selon les cantons. Dans l'*Yemen*, les gens du moyen état ont de larges hauts-de-chausses. Dans le *Tehâma*, ils portent par-dessus une chemise fort ample, bleue et blanche dans les montagnes; mais par-tout les manches en sont longues et larges. On passe autour du corps, une ceinture de cuir brodé ou garni d'argent, au milieu de laquelle, sur le devant, on place un couteau large, recourbé et pointu. Cette

pointe est tournée du côté droit. Leur habit de dessus ne descend que deux fois la largeur de la main au-dessous du genou; il a une doublure, mais point de manches. On met sur une épaule un grand linge fin, ordinairement destiné à les garantir de la pluie et du soleil; mais actuellement ce n'est qu'une parure.

Leur coëffure est incommode et dispendieuse; ils ont jusqu'à 10 ou 15 bonnets les uns sur les autres. Il y en a qui ne sont que de toile. Mais il y en a aussi d'un drap fort ou de coton piqué. Celui qui les recouvre tous, est souvent richement brodé en or. On y écrit ordinairement le nom de Dieu, ou celui de Mahomet, ou bien une maxime tirée du Coran. Cette multitude de coëffes, en outre, est enveloppée d'une grande pièce de mousseline, terminée aux deux bouts par des franges de soie ou d'or, qui pendent entre les épaules sur le dos. Les gens doctes, parmi les Musulmans, se distinguent par la grosseur excessive du turban. Seroit ce pour faire allusion à la quantité de choses savantes contenues dans la capacité de leur cerveau? La raison, l'esprit et le goût ne tiennent pas tant de place; mais la plûpart des commentateurs du Coran ne s'en doutent pas.

Les Arabes du moyen et du bas étage, n'ont, pour chaussures, que des semelles attachées

par une ou deux courroies au-dessus du pied, et par une autre au talon. Ces courroies ne sont pas si longues que nos peintres les représentent dans leurs habillemens à l'Orientale. Dans la maison, on porte des pantoufles. On se déchausse pour marcher sur les tapis ou les nattes qui couvrent le plancher.

Les gens distingués, outre ces différentes pièces de costume, ont encore une veste à manches étroites et un habit à manches fort amples. Ils font usage de pantoufles turques ou souliers de cuir jaune.

L'Arabe du commun ne porte que deux bonnets recouverts de la pièce de mousseline négligemment troussée. Quelques-uns ont des caleçons et une chemise. Mais la plûpart se contentent d'un linge drapé autour des reins, et pendant jusqu'au genou ; un large ceinturon avec le *jambea*, ou couteau passé pardevant. Du reste, ils vont nus, et point chaussés. Dans les montagnes, où il fait plus froid, le peuple se couvre de peau de mouton.

Les Arabes distingués ont deux poches à leur veste, l'une au coté, l'autre sur la poitrine. Ceux de médiocre ou basse condition, mettent leur petite bourse, leur briquet, leur mouchoir, etc. dans leur ceinturon. Ce peu de vêtement compose encore tout le lit d'un Arabe. En dé-

ployant sa large ceinture, il a un matelas; avec le linge de son épaule, il se couvre le corps et la tête, et c'est entre ces draps qu'il dort nu et content.

Les montagnards passent souvent la nuit entière nus, dans de grands sacs de cuir, à l'abri des moucherons; ils en sont quittes à leur réveil, pour retourner et secouer leur sac.

Au royaume d'Iman, les hommes de toute condition, se font raser la tête. Dans d'autres contrées d'Yemen, tous les Arabes, même les Schechs, laissent croître leurs chevenx, et ne portent ni bonnets, ni *sasch*, (c'est la pièce de mousseline qui recouvre les bonnets). Ils nouent tout simplement dans un mouchoir, leurs cheveux en arrière. Quelques-uns les laissent flotter sur leurs épaules, et attachent, au lieu de turban, une bandelette autour de la tête. Les Bédoins, sur les frontières de l'Hedsjâs et de l'Yemen, portent un bonnet de feuilles de dattier, artistement entrelacées.

Les femmes des montagnes se sont emparé des hauts-de-chausses. Tout le vêtement d'une femme du commun, consiste en un caleçon et une chemise fort large; l'une et l'autre d'une toile bleue, brodée de quelques agrémens de diverses couleurs. Celles de Tehâma portent, au lieu de caleçon, un linge assez long, au-

tour des reins. Au pays de l'Hedsjâs, comme en Egypte, elles se couvrent le visage d'un linge étroit, qui laisse au moins les yeux libres. Dans quelques endroits de l'Yemen, elles ont sur la tête un grand voile qu'elles baissent sur le visage, lorsqu'elles sortent, et le tiennent de façon qu'à peine on leur voit un oeil. A Sana, Taas et Mokha, elles ont la face couverte d'une gaze brodée en or. Elles portent des bagues, même au nez. Elles teignent leurs ongles en rouge, les mains et les pieds en jaune-brun. Elles se peignent le bord des paupières avec de la mine de plomb préparée. Elles élargissent aussi leurs sourcils, et se font encore d'autres ornemens noirs sur le visage et les mains. En Arabie, ainsi qu'en Europe, il est des hommes qui adoptent aussi les modes des femmes, et joutent avec elles de parure. Les dames même, dans les plus grandes chaleurs, sont enveloppées, de la tête aux pieds, ensorte qu'on peut à peine leur découvrir le bout du doigt.

Les Juifs Arabes sont assez propres, quoique pauvres. Ils ne se coëffent que d'un très-petit bonnet, et conservent des deux côtés du visage, au-dessus de l'oreille, une touffe de cheveux : tout leur ajustement est bleu; ils sont condamnés à cette couleur, dans ce pays.

L'habit des Banians de l'Yemen est blanc,

et leur turban rouge. Plusieurs d'entr'eux portent, en outre, par-dessus, une robe de toile blanche qui leur serre le corps et les bras. Elle est plissée sur les hanches, et ne ressemble pas mal aux habits des paysannes Européennes. La ceinture appartient à cet habillement Indien; mais les Banians et les Juifs n'osent pas porter d'armes.

Les Arabes tiennent leur moustache très-courte; quelques-uns la coupent tout-à-fait; mais ils ne se rasent jamais la barbe. Il y a des vieillards qui peignent en rouge leur barbe blanche; mais ce n'est point un usage, ce n'est qu'un ridicule.

Beaucoup d'Arabes portent un cordon qui ressemble au chapelet ou au rosaire, et auquel ils attachent aussi quelqu'idée religieuse.

Le pays d'Hadsjas est renommé par les *abbas* qu'on y fabrique. L'abba est un large *surtout* sans manches. On peut facilement se représenter la forme de cet habit, si l'on prend un grand sac à bled, auquel on aura fait au fond, un trou pour passer la tête, une fente à chaque côté pour passer les bras, et une ouverture du haut en bas par-devant. Ces sortes de tuniques sont fort recherchées en Arabie.

Nous terminerons cette notice par quelques

mots Arabes, pour donner un échantillon du dialecte qui a cours dans l'Arabie heureuse.

Hâcki	*Mien.*
Hâckak	*Tien.*
Djemmel	*Chameau.*
Chœjl	*Cheval.*
Horma.	*Femme.*
Djâhel.	*Jeune Homme.*
Namûs	*Honneur.*
Halib.	*Lait.*
Baschka	*Beau.*
Hakede ! La, bass !	*Cri d'admiration.*
Izauvidi . , ...	*Il s'est marié.*
Bünn	*Café.*
Ja vuleda	*Une Fille.*
Safi	*Vin.*

Fin des mœurs et coutumes des Arabes sédentaires.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA PERSE.

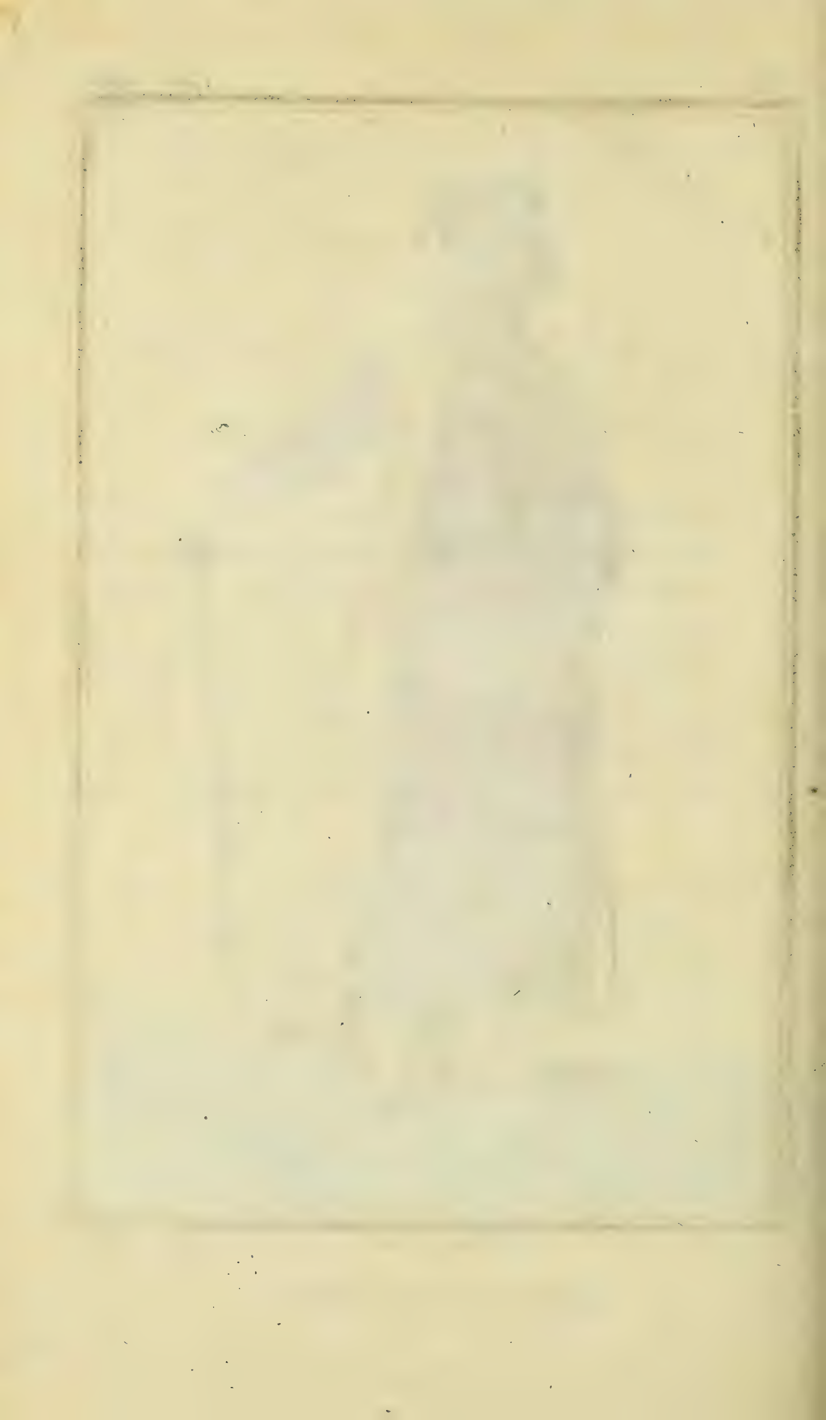
Depuis une longue suite de siècles, gouvernés par des princes efféminés ou cruels, les nombreux habitans de cette belle et vaste contrée d'Asie, ne savent pas encore jouir des bienfaits que leur prodigue la nature, contrariée par les intérêts mal entendus d'une politique odieuse ; et ils ne sont guère connus aujourd'hui que par leurs tapis, dont ils font commerce avec l'Europe.

Quelques historiens, des poëtes, le sage *Lockmann*, *Zoroastre*, le réformateur, et les ruines de Persépolis ont attaché quelque gloire au nom de cette nation, trop étendue pour fleurir sous un seul sceptre. Elle a perdu son éclat, depuis que les *Muphtis* ont succédé aux *Mages*.

Pourquoi les Perses ne ressemblent-ils pas tous aux anciens Guèbres, dont il existe des familles ? Cette peuplade estimable pratique et réalise



Arménien de Perse.





Femme Persienne.



Persen.

encore de nos jours les principes de la philosophie naturelle, dont nous possédons si bien la théorie. Disciples de Zoroastre, ils ne savent plus lire dans le code de leur saint législateur; mais un cœur bon, un sens droit, sous la sauvegarde d'une tradition sacrée, les ont maintenus jusqu'à présent dans le véritable sentier qui mène au bonheur. Adonnés tout entiers aux vertus privées, leur ambition ne passe point la borne de leur héritage. Ils croient avoir vécu, quand ils ont fécondé leurs ménages et leurs champs. Il sortiroit de la vie, avec regret, celui-là qui ne laisseroit pas pour le remplacer sur la terre, une génération d'enfans robustes, et une plantation d'arbres vigoureux. Le luxe, sans goût, qui les environne, n'a jamais excité leurs desirs. Vêtus simplement, la décence fait toute la parure des femmes. Amis du travail, l'oisiveté n'a pas encore donné atteinte à la pureté de leurs mœurs. Amis de la paix, ils se détournent du Musulman mal intentionné à leur égard, comme on se gare d'une pierre qui menace la tête du passant; et ils ne trouvent point de plaisir dans la vengeance. Ils paient exactement leur tribut à la couronne dont ils relèvent, afin de se conserver le droit de n'obéir qu'aux anciens de la peuplade. Ils trouveroient fort déplacé qu'un vieillard donnât des marques de déférence à un jeune homme. Les animaux utiles obtiennent

toute leur reconnoissance ; ils se feroient un crime de répandre le sang du quadrupède docile qui laboure leurs campagnes. Ils sont bien un peu entichés de superstition ; mais il semble qu'elle ne serve qu'à les faire distinguer des autres sectes religieuses. Du reste, nés tolérans, ils ne trouvent pas mauvais qu'on pense autrement qu'eux. Tous les hommes, disent-ils, ont des yeux ; mais ils n'ont pas les mêmes yeux. Ils croient à un grand Être qui renferme tous les êtres, à une ame universelle, d'où découlent tous les esprits qui animent les corps. Ils croient à la métempsycose, c'est-à-dire, aux différentes révolutions que doivent subir nécessairement les parties individuelles du grand Tout, quand elles se décomposent pour changer de formes. Et ils ont la bonhomie d'espérer que les hommes n'ont plus que quelques milliers d'années à végéter dans l'erreur ; qu'au bout d'un laps de temps, très-éloigné, il est vrai, l'univers n'aura qu'un seul culte, et que ce sera celui des Guèbres.

Les Guèbres font un contraste parfait avec le reste des Persans. Ceux-ci, doués de toute l'imagination qu'on connoît aux Orientaux, ont tous les vices et tous les agrémens d'une nation civilisée depuis long-temps, et qui a tout-à-fait perdu de vue les institutions primitives de la na-

ture. Ils ont tous les dehors en leur faveur, et doivent paroître aimables aux étrangers qui ne les observent que superficiellement ; mais il en va tout autrement, quand on traite avec eux. Il faut qu'ils se dédommagent sur les particuliers de tout ce qu'un gouvernement despotique leur fait souffrir.

Le Coran est le code religieux et civil dominant ; mais comme ce livre n'a pas été écrit d'un bout à l'autre, sous la dictée de la raison, on n'y trouve point une unité de doctrine propre à concilier ceux à qui il sert de loi ; en sorte qu'il donne lieu à plusieurs partis, qui se détestent de tout leur cœur, et se chamaillent de tout leur pouvoir, au grand scandale de la vérité, et au détriment du bien public. En vain le costume avoit-il mis une barrière pour distinguer ces différentes sectes ; elles se prennent les couleurs les unes des autres. Les *Chias* osent pousser quelquefois le sacrilège jusqu'à porter des bas et des souliers verds, livrée consacrée par les *Sunnites*, à la bannière du saint Prophète.

L'habillement des Perses consiste en une chemise de coton, ouverte sur la poitrine, et qui descend jusqu'aux genoux, une veste un peu plus longue, et par-dessus, une robe un peu plus longue encore. Cette robe, chez les riches, est de brocard d'or ou d'argent, doublée de

martre, garnie de galons et de riches broderies; des caleçons leur descendent jusques sur les pieds. Leurs bas sont courts larges et de drap. Leurs chaussures de maroquin, ont la forme de nos pantoufles. Leur turban est plus haut, plus majestueux que celui des Turcs. Le costume des femmes, peu différent de celui des hommes, est encore ce qu'il étoit il y a quatre siècles; ce qui doit nous surprendre, chez une nation opulente et amie du faste. Leurs bras sont ornés de bracelets; leur tête, d'une chaîne d'or; leurs oreilles, de boucles; des anneaux d'or pendent quelquefois à leurs narines. Les filles et les jeunes épouses sont très-souvent voilées; ou bien elles s'enveloppent le visage, de manière qu'elles n'ont de libre que la vue et la respiration. Le bleu-foncé est la couleur du deuil.

Dans le Khorasan, l'une des quinze provinces de la Perse, on double les habits d'étoffes de soie et d'or, avec la dépouille des agneaux, dont le poil long, frisé et délié, couvre une peau très-fine, à laquelle on donne une certaine préparation avant de s'en servir. On fabrique des tapis recherchés dans la principale cité de la province, surnommée la ville des Roses, à cause de la quantité d'arbrisseaux de cette espèce qui fleurissent dans les environs.

Dans le Mezanderan, seconde province de

l'empire, est un petit canton nommé Astarabath, dont les habitans se sont maintenus libres, en cessant d'être sauvages. Ils nomment eux-mêmes leur chef, dont le nom lui rappelle sans cesse qu'il n'est que le premier de ses égaux. Loin d'avoir été subjugués et de dépendre de la cour, ils offrent impunément au milieu d'eux, un asyle à tous ceux qui ont éprouvé des passe-droits dans les troupes du monarque Persan.

Le midi de la province de Ghilan est occupé par des montagnes, sur lesquelles des pasteurs ont assis leurs hameaux pittoresques à la vue. Les mœurs qu'on y mène, répondent à la fraîcheur du paysage. Etrangers aux révolutions politiques, ces bonnes gens jouissent d'un bonheur facile, qu'ils doivent autant à leur douce médiocrité, qu'à la température du lieu. Ils sont vêtus d'une camisole qui descend à la ceinture. De larges hauts-de-chausses viennent s'y joindre. Les chaussures sont faites d'écorces d'arbres.

Shamaki, capitale du Schirvan, est une ville très-ancienne, où se fait encore aujourd'hui un grand commerce de soie et de coton. Son territoire est l'un des plus féconds de toute l'Asie; les habitans n'en sont pas plus heureux. Pourroit-on l'être dans un Eden, si le despotisme y pénétroit? La nature, malgré sa toute-puissance,

ne sauroit faire du bien aux hommes malgré eux.

Les environs de la ville de Derbend, bâtie, dit-on, par Alexandre, rapportent beaucoup de balsamine, dont on se sert pour se colorer les ongles et les cheveux.

On prétend que les Amazones ont habité une partie du Gurgistan. Cette conjecture est fondée sur un usage dont les dames du pays se montrent encore aujourd'hui jalouses ; elles sont presque tout le jour à cheval, suivies d'autres femmes, portant un poignard à la ceinture.

L'Erivan est la province de Perse qu'habitent les Arméniens soumis à ce royaume. Voyez l'article que nous leur avons destiné dans cet ouvrage.

Le peuple de la province d'Azerbijane est généralement pauvre ; les gens de la campagne, sur-tout, y mènent une vie misérable ; ils ne sont couverts presqu'en tout temps, que d'une chemise de coton. Les enfans y vont tout nus. Mais dans la ville, le spectacle change. Celle de Tauris étale tout le faste Asiatique. Il est vrai que le commerce y est dans une grande activité ; c'est dommage qu'il y fleurisse aux dépens de l'agriculture, qui devroit avoir le pas sur lui. Tauris est rempli de métiers pour mettre en

œuvre le coton, la soie et l'or. On y consomme 6000 balles de soie par année. On y fabrique les plus beaux tapis et les plus beaux turbans de la Perse.

Ardebil est une autre grande ville, réputée sainte, parce qu'elle renferme dans une superbe mosquée, le tombeau d'un grand personnage du Mahométisme. En conséquence, cette cité est purgée de danseuses et de courtisanes qui pullulent par-tout ailleurs. La mosquée a été l'occasion d'un hospice, où l'on héberge tous les jours plus de mille pélerins. Malheureuse la contrée où de tels établissemens abondent !

On fait naître Zoroastre dans Urmiach, ville de la même province. Qu'on nous permette un mot sur ce grand homme. L'anecdote du cheval malade du roi de Perse, Gushtasp, guéri par Zerdusht le Prophète ou Zoroastre, à condition que le prince et toute sa cour croiroit au Zend-Avesta, ne nous confirme que trop, ainsi que les miracles de ce législateur, dans cette vérité peu honorable pour les hommes, qu'ils sont par-tout les mêmes, et qu'il faut toujours les traiter en enfans, les amuser, peut-être même les tromper, du moins innocemment, et pour les rendre meilleurs. Le pont destiné au passage des ames, les anges Mirhizad et Reshuizad, qui pèsent dans une balance les bonnes et mau-

vaises actions, et le Gehevina, région obscure pour les méchans, sont des *paraboles* dont le but est plus moral. Mais on trouve Zoroastre plus digne de sa célébrité et du culte que lui rend encore la Perse, quand on apprend dans ses livres que de toutes les vertus, celle dont il recommandoit le plus la pratique, étoit la *philanthropie* des Grecs, que l'ancien Testament appelle *l'amour fraternel*; et le nouveau, *la charité chrétienne*, ou l'*amour du prochain.*

C'est dans la province Irac-Azemi, que se trouve Ispahan, capitale de toute la Perse; mais il faut aller à la ville d'Yezd, pour rencontrer les plus belles femmes de ce vaste empire.

La ville de Raschan est très-commerçante. On y fabrique du satin, des velours, des taffetas, diverses autres étoffes de soie unies ou façonnées, de magnifiques brocards d'or et d'argent, etc.

Le Chuzistan n'a rien de bien remarquable que la ville de Suster ou l'emplacement qu'occupoit jadis celle de Suza, qu'embellit Darius Hystape, et d'où Alexandre emporta un riche butin.

La province de Farsistan possède les fameuses

ruines

ruines de Persepolis, qui ne font point honneur à l'état actuel de la Perse. Près de Chiraz, ville principale de cette province, et patrie de *Saadi*, on rencontre un monument moins antique, mais plus précieux peut-être encore ; c'est le tombeau de ce poète-philosophe, qui mériteroit d'être connu tout entier parmi nous.

A Laar, la premiere ville du Laristan, on fabrique des ceintures estimées.

Les Guèbres sont encore aujourd'hui en très-grand nombre dans le Kikman. Ils y font un grand commerce des laines qu'ils préparent avec beaucoup d'art, et dont ils font des serges très recherchées dans tout l'Orient. Elles sont presqu'aussi fines, aussi lustrées que la soie. On y fait aussi des ceintures et de beaux tapis. Les habitans de la partie méridionale sont presque noirs, à cause de la chaleur. Leur habillement en conséquence est des plus légers. Des feuilles de palmier leur servent de chaussures. Les femmes y portent une simple chemise qui descend jusqu'à la ceinture. De-là, une espèce de sac de coton ou de soie chamarrée retombe sur leurs pieds. Des bracelets ornent non-seulement leurs bras, mais encore leurs jambes. Une plaque d'or, de figure rhomboïdale, en-

richie de pierres précieuses, est suspendue à leur nez.

L'île d'Ormuz n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle étoit. Le Makran n'est célèbre que par l'expédition du Conquérant des Perses. Alexandre traversa cette province avec son armée. Le Sigistan est fier encore d'avoir été le berceau du célèbre Rustan, l'Hercule des Persans.

On trouve dans le Kabulistan, des Gentils qui ont quantité de pagodes, et qui s'acquittent de leurs cérémonies religieuses, en habit de couleur rouge-foncée.

Le Kandahar est habité par un peuple demi-sauvage, que les rois de Perse eurent bien de la peine à contenir. Leur costume donne une idée de leurs mœurs. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, et qu'ils relèvent par-devant jusqu'à la ceinture, et un large caleçon de la même toile, forment tout leur habillement. Ils ont les jambes et les bras nus. Les riches font usage de pantoufles et de bottines, qu'ils ne quittent que quand elles tombent en lambeaux. Leur tête est rasée; ils laissent croître seulement au-dessus de chaque oreille, une petite touffe de cheveux. Leur coëffure est

composée d'un morceau de toile replié en plusieurs tours, dont un bout retombe par derrière. L'autre extrémité s'élève sur le devant de la tête, en forme d'aigrette.

Fin de la notice historique sur la Perse.

MOEURS
ET COUTUMES
DES ARMÉNIENS.

L'Arménie n'est en elle-même qu'une des contrées les moins importantes de l'Asie ; mais c'est sur ce petit théâtre que furent représentées les deux plus grandes scènes de l'histoire du monde. La création et la seconde population de l'univers eurent lieu en Arménie ; c'est là, dit-on, que le doigt de Dieu façonna l'argile à son image, donna la pensée à la matière, et fit ce chef-d'œuvre de raison et d'inconséquence, appelé *homme.* C'est-là qu'il plaça l'homme et la femme dans un jardin de délices, d'où nous devions tous sortir heureux et bons. Il en arriva tout autrement, comme on sait ; et les sources du Tigre, de l'Euphrate et du Phison (le Phase), attestent seules aujourd'hui l'existenee du paradis terrestre, dont elles fertilisent encore l'emplacement ; ce fut aussi sur l'Ararat, haute montagne d'Arménie, que vint se reposer l'arche merveilleuse que respecta le déluge, et à qui nous devons le premier réparateur du genre hu-



Armenienne en habit de Cérémonie.



Arménien.



Arménienne que l'on conduit pour la Marier



Arménien.

70

main réduit à la seule famille de Noë. Les Arméniens, fiers d'être, pour ainsi dire, les fils aînés de la terre, montroient encore n'aguères aux Sceptiques les vénérables débris de l'arche antique, construite par Noë.

L'histoire profane de l'Arménie n'est pas aussi satisfaisante, à beaucoup près. Vahé, dernier des 53 rois de la lignée de Laik, premier souverain, et arrière petit-fils de Gomer, né de Japhet, fut, dit-on, vaincu par Alexandre. Puis viennent les 27 rois de la race des Arsacides. D'autres annalistes moins suspects, nous apprennent que l'Arménie, d'abord province des Mèdes et des Persès, grossit bientôt le vaste domaine du vainqueur d'Arbelles, et devint le partage de l'un de ses généraux. Puis le joug des Romains pesa long-temps sur elle. Puis les Sarrasins et les Tartares y firent des incursions tour-à-tour; enfin, elle obéit, en ce moment, à ses premiers maîtres les Perses, conjointement avec les Turcs. Ces derniers ont même imposé au démembrement de l'Arménie qu'ils possèdent, le nom de Turcomanie; Erzerum en est la capitale : Erivan est celle de l'Arménie Persane. L'Arménie ne peut s'enorgueillir de ses villes; mais en perdant son éclat, elle a conservé la fertilité de son sol. Elle ne donne pas par-tout de bons vins, que l'Armé-

nien aime beaucoup, et auxquels il ne préfère que l'argent.

La haute antiquité des Arméniens les a rendus superstitieux. Du plus loin qu'un d'entr'eux apperçoit le mont Ararat (qu'ils appellent *la montagne de l'Arche*), il se prosterne, et baise la terre, selon lui, le berceau du genre humain. L'évangile leur a paru trop nu ; ils l'ont chargé à l'envi, de quantité d'accessoires plus ridicules les uns que les autres. Ils n'ont pas des notions bien nettes sur le personnel de J. C. Ils semblent ne pas admettre de purgatoire. Ils ont de l'enfer une idée qui doit paroître sublime ; ils ne se le peignent point sous l'image d'un feu dévorant ; ils disent tout simplement que la damnation consistera dans l'éternelle absence de Dieu, visible seulement aux yeux des justes. Le plus grand supplice d'un coupable, selon eux, est d'être sans cesse en présence de son crime. L'extrême onction ne leur paroît pas un sacrement d'une nécessité absolue.

Industrieux et amis du travail, ils croient pouvoir borner le nombre de leurs fêtes religieuses, à quatre principales ; les autres se célèbrent avec le dimanche. Ils appellent le pape, le grand portier du ciel.

On ne désigne ici que les Arméniens schismatiques ; les autres sont très-dociles observa-

teurs des dogmes de l'église : ces derniers sont très-répandus en Pologne, et sur-tout dans la province de Nakchivan en Perse. La plûpart d'entr'eux vont trafiquer en Turquie ; ils haïssent leurs frères égarés hors de la catholicité ; et ils ont plus d'un motif pour autoriser leur conduite : car ceux-ci, par exemple, avant de recevoir la communion, croient s'y être suffisamment préparés en prenant un bain, qu'ils ont substitué aux eaux salutaires de la piscine de pénitence. Ils refusent aussi la communion aux époux pendant tout le temps de la première année de leur mariage, parce que (prétendent-ils), tout entiers au plaisir, ils ne peuvent à-la-fois servir deux maîtres avec une ferveur égale.

Leur rit ne permet pas non plus aux prêtres d'approcher tous les jours de la sainte table, pour y faire un sacrifice auguste, qui exige qu'on soit en état de grace. Mais leurs prêtres ne sont point célibataires.

Communier tout le peuple à-la-fois avec une seule et même grande hostie, divisée en une infinité de parcelles, leur semble un moyen de plus pour resserrer les liens de fraternité parmi les fidèles.

Ils ont une si haute opinion de l'eucharistie, qu'ils s'en abstiennent, s'il leur survient quelque ulcère, tant qu'elle suppure : ils l'interdisent à

leurs femmes pendant leurs infirmités lunaires.

Ils sont si religieux observateurs de la propreté, qu'ils se croiroient coupables d'un gros péché, s'ils faisoient usage d'un vase dans lequel seroit tombé un rat ou une souris, avant d'avoir fait dire un évangile sur le vaisseau souillé par le contact d'un animal immonde. Leurs curés, outre qu'ils y trouvent leur compte, n'ont garde de combattre cette pratique superstitieuse, mais dont la cause est innocente, et dont les effets sont salutaires. Par une suite de leur caractère, c'est presqu'un crime parmi eux, de maltraiter un chat; destructeur des souris et des rats, ce quadrupède fourré obtient toute leur reconnoissance.

Ils observent le carême avec régularité. Pendant toute la quarantaine, les Arméniens s'ôtent la ressource du vin, du poisson, et même de l'huile. Ils passent plus de six mois de l'année en jeûnes rigoureux. Les jeunes filles s'exténuent, en ne mangeant pas pendant les trois jours qui précèdent la fête du grand saint *Sarkis*, ou Sergius. C'est leur saint Nicolas, qui fait rencontrer des maris de bon choix.

Les époux ne passent point immédiatement, comme chez nous, de l'autel à la table, et de la table au lit. Loin d'habiter avec sa femme, le mari peut à peine la voir pendant les trois

premiers jours accomplis, qui suivent la bénédiction nuptiale.

Les Arméniennes, devenues mères, sont réputées immondes pendant les premiers quarante jours qui suivent celui de l'accouchement. Elles ne peuvent toucher à rien, pas même se présenter au soleil, dont elles souilleroient les rayons par leur regard impur. L'ancien testament, qu'ils prennent à la lettre, autorise à leurs yeux ces bisarres pratiques.

Leurs cérémonies religieuses sont très-multipliées ; mais ils n'y assistent pas toujours avec le recueillement qu'elles exigent. L'ordination d'un évêque, sur-tout, est auguste et imposante. Il s'y passe une formalité, reste précieux d'un ancien usage bien respectable, et que l'on doit regretter. Le patriarche, venu pour consacrer le prélat, après avoir recueilli les suffrages du clergé assistant, passe ensuite à ceux des laïcs ; le peuple, représenté par deux pauvres, donne sa voix avant le tiers-état ; et le tiers-état, avant l'ordre de la noblesse, qu'on ne consulte qu'en dernier. Un autre incident digne d'attention, c'est que l'évêque élu se laisse entraîner, comme malgré lui, jusqu'aux pieds du patriarche pour en recevoir ses pouvoirs. Tout ceci rappelle visiblement les temps de la primitive église. Alors un prélat ne recevoit le bâton pastoral que du

consentement du peuple ; loin de briguer ce dangereux honneur, il ne sentoit que le poids de la dignité à laquelle on l'appelloit, et qu'il n'acceptoit qu'avec une sage méfiance en ses talens et ses lumières. Autres temps, autres mœurs ! Les évêques Arméniens sont, pour la plûpart, si peu instruits, qu'ils ont perdu presque toute la considération attachée à leur titre. Les docteurs (*Vartabieds*) en ont profité pour prendre le pas sur eux, et pour trancher même du patriarche. On leur désireroit moins d'âpreté pour le gain, et plus de régularité dans leurs mœurs.

Quand ils disent leurs messes, à la commémoration des morts ; les prêtres Arméniens font preuve de générosité. Ils ne rappellent qu'en passant les noms chers et consacrés des apôtres et des premiers martyrs ; mais ils s'arrêtent complaisamment sur les noms des hérétiques, leurs anciens ennemis, pour le salut et le repos desquels ils intercèdent avec ferveur. Ils ont un autre usage sujet à bien des abus, et qui tend à compromettre la dignité de la religion. Afin de pouvoir administrer aux malades de prompts secours spirituels, ils se sont avisés de garder chacun chez eux, un saint ciboire, qu'ils placent dans leur appartement, sans presqu'aucune distinction, *et inter pocula ;* et sans que la présence d'un tel objet oblige à plus de retenue dans les détails de leur vie domestique.

Les Arméniens prétendent que l'acte le plus méritoire de cette vie, est de faire un pélerinage à Jérusalem. Ils le jugent même tellement indispensable, que si un homme juste mouroit avant que d'avoir pu accomplir ce vœu, l'ange chargé de faire la présentation de son ame dans le paradis, en reculeroit le moment desiré, pour lui donner le temps d'aller errer et voltiger pendant quelques minutes autour du tombeau de Jésus-Christ.

Les prêtres, en Arménie, n'accordent point gratuitement la sépulture aux morts pauvres. Le cadavre est souvent un jour entier sur le seuil de l'église, sollicitant la pitié et l'aumône. Quand le bassin, placé à ses pieds, offre la quantité de pièces de monnoie requise pour le salaire des prêtres, alors ils procèdent à l'enterrement. Le baptême et la communion, ainsi que les messes, tout se paye dans les églises d'Arménie, avec la même rigueur, et l'on n'y fait point de crédit. Pour un écu donné d'avance, un docteur obtient du patriarche, en faveur du premier mari qui se présente, la permission de répudier sa femme. Quelquefois cependant, le Cadi exige son attache. Les Arméniens ne peuvent se remarier plus de deux fois.

Les évêques, chacun dans leur district, ne lavent pas les pieds à douze pauvres seulement,

mais à tout le peuple de leur diocèse. Ce zèle apostolique a pour véritable motif la pièce d'argent, que chaque individu ne peut guère se dispenser de jetter, en sortant des mains de son prélat, dans un large bassin placé à cet effet.

Lors de la bénédiction nuptiale, le célébrant lie avec un beau mouchoir brodé, la garde et le fourreau d'une épée si étroitement, qu'on ne sauroit dégager la lame : cérémonie qui donne à entendre que les époux ne doivent rien se permettre entr'eux, avant que le prêtre ne soit venu rompre ce nœud dans leur maison. En conséquence, des matrones gardent à vue la nouvelle épousée, tandis que les jeunes hommes surveillent le mari. Selon la coutume des lieux, il doit se passer au moins trois jours, huit jours au plus, avant la consommation. Le moment enfin arrivé, le prêtre entre avec le mari dans la chambre de l'épouse, couverte d'un grand voile rouge, à travers lequel elle respire à peine. Leur ayant fait prendre à tous deux les extrémités d'un fil, il le coupe dans le milieu entre eux deux avec l'épée en question, qu'il dégaîne en leur présence, après avoir dénoué et pris pour lui le mouchoir dont il l'avoit liée. Le despotisme sacerdotal peut-il être poussé plus loin ? Puis il fait heurter leurs têtes modestement l'une contre l'autre, en signe de consentement (au-

quel on pourroit bien joindre souvent l'épithète de *forcé*). Il remet ensuite l'épée nue entre les mains de l'époux, et lui ordonne d'en frapper trois fois légèrement la tête de l'épousée, qui s'incline comme par soumission et obéissance ; enfin, le prêtre se retire tout de bon, et abandonne les nouveaux mariés à eux-mêmes.

Presque tous les Arméniens se sentent une espèce de vocation particulière pour le commerce. L'Europe ne communique guère avec la Perse, que par leur canal. Ils font le négoce avec une intelligence si déliée, qu'elle ressemble beaucoup à l'astuce Juive. Ils se sont bâtis tout près d'Ispahan, un faubourg considérable, qu'ils décorent du nom de ville de Sulfa. Cette nation, qui pourroit redevenir quelque chose dans le système politique, est comme une riche éponge que les Turcs et les Persans pressurent à l'envi, chacun de son côté, à mesure qu'elle se remplit. Ils ne reconnoissent point de noblesse entr'eux; et l'inégalité des conditions a fait place à celle des richesses, tout aussi funeste, tout aussi flétrissante que l'autre. Les deux grands empires dont ils dépendent, et dont ils ne sont, pour ainsi dire, que les courtiers, les excluent de tous les emplois dignitaires; mais les chûtes fréquentes et funestes auxquelles on est exposé dans les postes éminens, ne doivent pas les leur faire regretter beaucoup.

Quand une Arménienne obtient la grace, toujours rare, de franchir, pour un moment, le seuil de sa porte, elle est toujours enveloppée d'un long manteau; un grand voile blanc la couvre de telle sorte, qu'elle n'a de libre que les yeux pour se conduire, et le nez pour respirer.

Le costume des hommes et des femmes est presque le même, et ne varie guère. C'est celui de tous les Orientaux; simple, commode, décent et noble, il consiste en plusieurs robes très-longues, de drap ou d'étoffes légères, selon la saison. Celles de dessous sont assujetties par une ceinture plus ou moins riche, selon les facultés de l'individu qui la porte.

Fin des mœurs et coutumes des Arméniens, et du troisième volume.